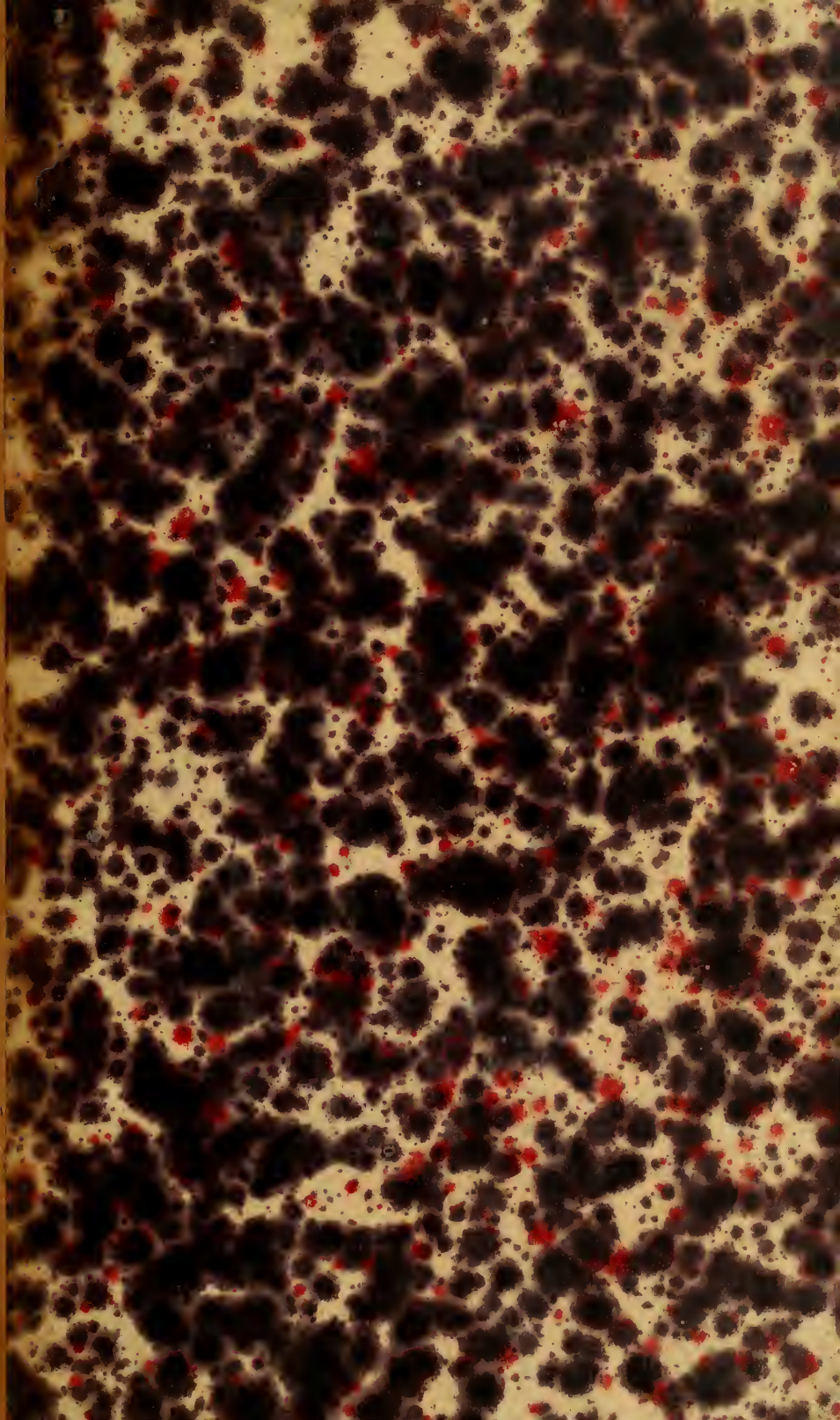

PQ
1975
.A1
1824
V.12
SMRS

ŒUVRES
DE J. DELILLE.

TOME XII.

Imprimerie de
Jules Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejdelil12deli

ŒUVRES

DE J. DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

MALHEUR ET PITIÉ.

PARIS

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR*.

L'auteur de ce poëme ne se dissimule pas toutes les haines que doit lui attirer sa publication. Il attaque un million de propriétaires illégitimes et de spoliateurs barbares(*). Aucun regret ni aucun ressentiment personnels n'ont conduit sa plume ; il ne s'est jamais permis aucune satire, il n'a répondu à aucune ; et, quand il a refuté quelques critiques de ses ouvrages, c'étoit moins pour les justifier, que pour dissiper quelques préjugés littéraires, ou pour répandre quelques principes de goût trop méconnus. Il opposera la même impassibilité au déchaînement dont on le menace : de

* Cette préface, composée pour l'édition publiée à Londres en 1802, fut presque totalement supprimée dans celles de Paris, in-8° et in-18. Mais les éditeurs la conservèrent, à quelques légers changements près, dans l'édition in-4°. Paris, 1803.

(*) Var. Éd. in-4°. « Il attaque les opinions et les intérêts d'un parti nombreux. »

pareilles attaques ne peuvent effrayer (*) celui qui, sous les couteaux de Robespierre, lui refusa un hymne pour l'Être suprême qu'outrageoient ses hommages, que calomnioit son existence, et qu'a trop tard justifié son supplice.

Si l'on avoit réuni les voix de ceux dont il défend la cause, peut-être cet ouvrage n'auroit point vu le jour; mais un homme profondément indigné de l'injustice, ne consulte ni les oppresseurs, ni les opprimés; il écoute l'humanité et la justice. A ces motifs s'est joint le souvenir ineffaçable de ce qu'il doit à ses augustes bienfaiteurs : il a voué à leur mémoire le respect qu'il eut pour eux dans les temps de leur prospérité, et qu'il leur a fidèlement conservé dans leur infortune : rien ne meurt pour les cœurs reconnoissants.

(**) Ce poëme n'est pas, comme on pourroit le croire, un ouvrage purement de circonstance. L'auteur, dans le PREMIER CHANT, peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parents, les amis, et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent

(*) VAR. « Il ne peut effrayer celui, etc. »

(**) C'est ici que commence la *Préface*, dans toutes les éditions de ce poëme, publiées avant 1814, excepté celle in-4°.

des droits à la pitié des ames sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différents: dans l'un, l'auteur a peint, avec des couleurs plus sombres et d'une manière plus énergique, les misères de la ville; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandoit un ton différent. De ces deux épisodes, l'un est un fait réel, assez intéressant pour que le célèbre Danloux (*) se soit proposé, d'après la lecture que l'auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale*, auquel toute l'Angleterre a couru. Le second épisode est tout entier d'imagination.

Le SECOND CHANT a pour objet la pitié des gouvernements, exercée dans les établissements publics de justice et de charité, dans les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressants et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps français de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un mo-

(*) Voyez la note 1, à la suite du premier chant.

ment de trève; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits; chacun reconnoissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance; et, au milieu de cet attendrissement et de cette alégresse universelle, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le TROISIÈME CHANT a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions, et c'est là que le poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance; mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales; il a cherché les sources de la pitié: il les a trouvées dans la grandeur déchue dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute; dans le spectacle de la beauté malheureuse et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. (*) Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes, et des effets aux causes.

La peinture des malheurs inouïs de la plus auguste et de la plus infortunée des races royales, est naturellement amenée par l'expression des différents genres de pitié qu'ins-

(*) Tout ce qui suit, jusqu'aux mots: « Il y avoit dans ce sujet, etc., » ne se trouve point dans les premieres éditions.

pirent les différents malheurs; car, par une incroyable fatalité, cette famille offre la réunion lamentable de tous les désastres qui peuvent affliger une maison royale, après huit cents ans de gloire et de prospérité. Il y avoit dans ce sujet un grand écueil à éviter; c'est la monotonie horrible de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures, l'auteur a tâché d'y mêler quelquefois, sans disparate, des images douces et même riantes. Ainsi dans la description de la mort tragique de l'infortuné duc de Brissac, après ces vers:

Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?

l'auteur ajoute:

Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
Avec moins de transport, des flancs d'un roc aride
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de la terreur, il a interrompu un instant cette longue suite de meurtres abominables, par ces vers d'un ton plus doux, et d'une couleur moins lugubre:

Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence
A qui l'obscurité garantit l'indulgence!

Eh! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?

C'est dans la même intention, que l'auteur a ajouté ici le juste éloge des femmes qui, presque toutes, sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse et rarement imités. Enfin, pour varier encore cet épouvantable tableau (*) de la plus effroyable époque du genre humain, il a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leur vertu et leur beauté; toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule: *l'année a perdu son printemps*. Par cette description naturellement amenée, le lecteur consolé passe avec plaisir et sans secousse, des massacres à une fête; de la terreur des échafauds, aux spectacles délicieux des bocages, des fleurs et du printemps. Plus

(*) Var. Premières éditions. « Enfin, pour donner à cet épouvantable tableau.... toute la variété qu'il pouvoit admettre, etc. »

ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le QUATRIÈME CHANT enfin, il a peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration (*). Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce chant un épisode intéressant par sa nouveauté : c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie; y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode, imaginé par lui pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement que ce récit n'étoit point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée : seulement le lieu de la scène est différent, et le poëte se trouve avoir placé, dans l'Amérique méridional, un fait arrivé dans le nord de cette partie du monde. Peu de hasards heureux lui ont fait autant de plaisir que cette espèce de divination.

(*) VAR. Édit. de Paris, in-8° et in-18. « Dans les temps de proscriptions et d'exils. »

Il se hâte de répondre à ceux dont les incroyables et pacifiques invitations à la patience et à l'oubli de nos calamités, accusent d'avance cet ouvrage, destiné à en perpétuer le souvenir, en traduisant, dans leur véritable sens, les déclamations de ces hommes modérés, et en donnant à l'expression de leurs idées toute la naïveté et toute la franchise qu'ils n'ont osé lui donner eux-mêmes.

Pourquoi revenir sur les traces de nos anciennes calamités? Pourquoi remuer toutes ces cendres, rouvrir tous ces tombeaux? Une révolution qui devoit enrichir les brigands, comme les débris d'un naufrage enrichissent ceux qui les attendent sur le rivage, a renversé la plus ancienne des monarchies. Dans cet écroulement subit, des hommes avides se sont emparés des dépouilles. N'allez pas leur disputer des richesses conquises par leur audace, et légitimées par leurs lois. Des hommes plus habiles encore ont spéculé sur les armées, sur les convois, sur les tentes, sur les magasins; et, ce qui est plus courageux encore, sur les remèdes des malades et le pansement des blessés. Des malheurs innombrables ont alimenté leur fortune nouvelle; des millions d'hommes ont péri pour la consolider: gardez-vous de troubler leur jouissance; que tant de

sang ne soit pas perdu. Ralliez-vous au gouvernement, disent d'autres encore; il faut l'aimer, car il est terrible; il faut le servir, car il peut vous perdre. Ainsi parlent ces apologistes complaisants de tout ce qui a fait nos malheurs; et leurs déclamations ressemblent au bruit des tambours et des cymbales qui, dans les sacrifices humains, empêchoient d'arriver aux oreilles des mères les cris des enfants égorgés ou précipités dans les flammes. Eh quoi! la plainte n'est-elle plus le droit du malheur? Espérez-vous étouffer, par vos conseils pacifiques, les cris d'une douleur si profonde, et calmer les convulsions d'une agonie si cruelle? Sans doute la haine doit se taire; mais la vérité doit parler: elle doit vous apprendre que la dissolution des corps politiques, comme celle des corps physiques, produit immédiatement cette horrible population qui sort de leurs ruines et se nourrit de leurs cadavres. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir; c'est l'instruction des empires et des siècles. Pouvez-vous bien nous enlever jusqu'aux leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs? Vous avez vaincu: régnez par la force; mais ne raisonnez pas avec la souffrance. Jouissez, mais n'insultez pas; ne commandez pas le si-

lence à la douleur, et la résignation au désespoir.

On n'ajoutera plus qu'un mot. Des malheurs inévitables qu'entraînent les grands bouleversements dans les vieux empires, un des plus funestes, des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile des maux de la guerre civile, à la fin du premier livre des *Géorgiques*, l'auteur s'est toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots, dont le sens profond n'est pas assez senti :

..... Ubi fas versum atque nefas,

dit Virgile, *le bien et le mal sont confondus.* Telle est la suite inévitable des révolutions (*). Tant que Rome eut des lois stables, et qu'on respecta l'ancienne constitution, on pouvoit distinguer le juste de l'injuste : cette constitution une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toute les délibérations et dans tous les esprits. Les uns vouloient le rétablissement de l'ancien gouvernement, les autres la royauté, les autres la dictature (**). Les li-

(*) Après ces mots, l'édition in-18 de 1803 ajoute : « Tels ont été les effets de la révolution française. »

(**) Cette dernière phrase ne se trouve pas dans l'édition que je viens de citer.

mites une fois arrachées, personne ne sait plus où les replacer : les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs ruines ; les vaincus abhorrent les vainqueurs : ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste ; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent, sous leurs débris, et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes ; le choc des systèmes religieux vient ajouter à ces orages : tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur. Le parti écrasé, qui avoit oublié ses injures, saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance ; jusqu'à ce que les haines des factions rivales viennent mourir de fatigue et d'épuisement, aux pieds du vainqueur qui, bientôt dégoûté de l'abjection de leur basse et facile obéissance, s'arme, contre un peuple avili, et par sa révolte et par la servitude qui la suit toujours, de tout le mépris qu'il inspire. *Rempublicam fessam civilibus odiis Augustus Cæsar excepit.*

..... Quippe ubi fas versum atque nefas (*).

(*) Toute la fin de cette préface est fort différente, dans les éditions publiées sous l'empire de la censure consulaire, en 1802 et 1803. La voici, telle qu'il fut alors permis et possible de la faire paroître.

« Je finirai par quelques observations générales sur la publication de ce poëme. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir; c'est l'instruction des empires et des siècles. On ne peut nous envier les leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs. Je dois déclarer qu'aucun motif de vengeance ne m'a fait prendre la plume, et que le seul amour de la paix et de l'humanité m'a inspiré dans les tableaux que j'ai tracés des troubles politiques qui sont apaisés, et qui ne doivent laisser dans les cœurs que ces longs souvenirs, qui sont l'expérience et la sagesse des nations. »

« Je n'ajouterai plus qu'un mot, etc. »

Après ces mots « de fatigue et d'épuisement, » qui terminent la phrase, ajoutez avec l'édition déja citée :

« Les états qui se laissent pousser à ces excès, doivent trembler; car, après le règne des empiriques, ils ne sont pas toujours sûrs de trouver à propos un médecin qui, comme nous l'avons vu, par des moyens doux sans foiblesse, actifs sans violence, sache guérir le corps politique des maux, et sur-tout des remèdes, souvent pires que la maladie. »

CHANT PREMIER.

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME.

CHANT PREMIER.

TROP long-temps ont grondé les foudres de la guerre;
Trop long-temps des plaisirs, corrupteurs de la terre,
La mollesse écouta les sons voluptueux :
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire;
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre;
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchants :
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants.
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,
Être approuvés des dieux, être bénis des hommes,
Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,
Rendre à l'heureux des pleurs, au malheureux ses droits!
Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde.
La force n'en fit point le roi des animaux;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre, courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont, du ciel, reçu qu'une ame vile;

Conduits par le besoin et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide;
Et, lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre ame embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'ame la plus dure.
Nous pleurons, quand Poussin, de son adroit pinceau,
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;
Nous pleurons, quand Danloux, dans la fosse natale,
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale (1):
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix!
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes (2).
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes;

Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice !
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talents, de leurs biens, de leurs armes ;
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea : la fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté ;
Alors vint la Pitié, seconde providence :
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent ;
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent ;
Des cœurs compatissants la tristesse eut des charmes ;
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes ;
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des dieux mêmes.
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes ·

Écoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux!
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.
Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,
O vous, qui fécondez ou qui peuplez nos champs!
Vous êtes nos sujets: le dieu de la nature
Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure;
Il ne l'anima point d'un rayon immortel,
Et nous seuls sommes nés cohéritiers du ciel:
Mais au même séjour nous habitons ensemble;
Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.
Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos (3),
Répéter aux humains sa plainte attendrissante;
Je ne m'écrierai point, d'une voix gémissante:
« Cruels! que vous ont fait l'innocente brebis (4),
Dont la molle toison a tissu vos habits;
La chèvre, qui, pendue aux roches buissonneuses,
Compose son festin de ronces épineuses?
Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
Est l'honneur du printemps et le charme des bois?
Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines,
Laboureur de vos champs, compagnon de vos peines?
Barbares! pouvez-vous, au sortir du sillon,
Quand son flanc saigne encor des coups de l'aiguillon,
Frapper du fer mortel, pour prix d'un long servage,
Son front tout dépouillé par le joug qui l'outrage!

Quoi! les mets manquent-ils à votre avide faim?
Voyez ces fruits pendants inviter votre main.
Pour vous mûrit le blé, pour vous la séve errante
Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.
N'avez-vous pas du miel le nectar parfumé?
Du lait, qui rafraîchit votre sang enflammé,
La vache nourricière est-elle donc avare?
Ah! cruels, rejetez un aliment barbare,
Digne festin des loups, des tigres et des ours!
La nature en frémit. » Inutiles discours:
Dès long-temps l'habitude a vaincu la nature;
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas;
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas:
L'Éternel le défend; la Pitié protectrice
Permet leur esclavage et non pas leur supplice.
Cependant je l'ai vu; j'ai vu des animaux
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux;
L'homme s'armer contre eux, et, comme leur paresse,
Par de durs traitements châtier leur foiblesse.
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus,
Tomber ces malheureux sur la terre étendus.
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes,
De leurs esprits mourants solliciter les restes;
Et, de coups redoublés accablant leur langueur,
Par l'excès des tourments ranimer leur vigueur.
Ah! dételez vos chars; qu'heureux auxiliaires,
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères,

O vous! que le hasard amène dans ce lieu:
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu;
Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.
Cent fois plus criminel, et plus injuste encor,
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,
Sous l'acier déchirant dévore la carrière;
Et, contraint de voler, plutôt que de courir,
Doit partir, fendre l'air, arriver et mourir:
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène!
Eh! qui peut, sans rougir de l'injustice humaine,
Voir ces coursiers rivaux; ces violents efforts,
De la vie à-la-fois usant tous les ressorts;
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse,
Ces longs élancements, cette immense vitesse
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés;
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés?
Et pourquoi? pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire,
Sur leur corps palpitant, crie: A moi la victoire!
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain
De cet infame honneur tire un infame gain.
Eh! voyez Albion, cette terre chérie,
Albion, des coursiers indulgente patrie:
C'est là que, de leur race entretenant l'honneur,
L'homme instruit leur instinct et soigne leur bonheur.
Avec moins de plaisir, ces hordes inconstantes,
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes,

D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.
Le coursier est sensible à ces généreux soins :
Aussi, que la carrière à ses yeux se présente,
L'homme à peine contient sa fougue impatiente ;
Sans le fouet meurtrier, sans l'éperon sanglant,
Il part, entend son maître, et l'emporte en volant ;
Touche le but, revient, et fier, levant la tête,
Semble, d'un pied superbe, applaudir sa conquête.
Sachez donc dispenser les soins, le châtiment :
Du bien comme du mal le vif ressentiment
Est leur premier instinct ; et, grace à la nature,
Ainsi que le bienfait, ils ressentent l'injure.
Ah ! comment l'homme ingrat l'a-t-il donc oublié ?
A-t-on tant de malheurs et si peu de pitié ?
Tel ne fut point Hogarth ; sa main compatissante
Traça des animaux l'histoire attendrissante :
De là ce noble élan, ces admirables mots
D'une ame généreuse et sensible à leurs maux,
Qui, voyant des coursiers torturés par leur maître,
S'écrie. « O cœur barbare ! homme dur, qui peut-être
Au sein de ton ami plongerois le poignard,
Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth (5) ? »
Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes ;
Qu'ils soient vos serviteurs et non pas vos victimes.
Mais c'est à toi sur-tout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui, le jour et la nuit prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices,

Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourants :
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,
O toi ! qui, consolant ta royale maîtresse(6),
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmois ses malheurs, égayois sa prison ;
O des adieux d'un frère, unique et triste don !
Hélas ! lorsque le sort, qui lui ravit son père,
Pour comble de malheur la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.
Que dis-je ? Des tyrans incroyable caprice !
Celui qui fit traîner ses parents au supplice,
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,
Lui laissa l'animal, compagnon de ses fers.
Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires(7),
J'implore un monument pour des cendres si chères,
Pour toi qui, presque seul, au siècle des ingrats,
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas :
Va donc dans l'Élysée, où ton ombre repose,
Jouir des doux honneurs de ton apothéose !
Je ne te mettrai point près du chien de Procris ;
J'offre un plus doux asile à tes mânes chéris :
De Poniatowsky, de sa sœur vertueuse,
Les jardins recevront ton ombre généreuse.
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,
Tu dormiras tranquille ; et la fille des rois,
En proie à tant de maux, objet de tant d'alarmes,
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes !

Il est pour la Pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux, et le sort nos sujets :
C'est vous qui, sous nos toits serviteurs volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société :
Dieu lui-même des rangs forma la chaîne immense,
Qu'un atome finit, que l'Éternel commence.
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,
De votre autorité faire un abus cruel ;
Songez bien que tout homme, en servant son semblable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,
Sa liberté. Lui-même à vos commandements
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses moments.
Ah ! de la liberté si le trompeur fantôme
A pu dans un instant renverser un royaume ;
Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave, autrefois, fit trembler les Romains (8),
Et de ses fers rompus se forgeant une épée,
Souleva l'Italie, et balança Pompée ;
Jugez combien le ciel jusques au fond du cœur
Grava profondément ce sentiment vainqueur.
Ne l'outragez donc pas ; payez ces sacrifices ;
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices ;
Sous un air paternel cachez l'autorité,
Et mêlez la douceur à la sévérité.
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle,
Fassent commerce entre eux de bienfaits et de zèle :

Ensemble associés par ces soins délicats,
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas.
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne;
Grace à ce doux attrait où l'ame s'abandonne,
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté
Donne à l'obéissance un air de volonté:
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.
Mais ce que la Pitié sur-tout vous recommande,
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits:
Du service et des ans allégez-lui le poids.
Que chez vous son utile et noble vétérance
Soit d'un long dévouement la juste récompense.
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas:
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,
Son sourire applaudit, son regard réprimande;
Et quand son zèle, enfin, deviendroit impuissant,
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant?
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,
Des jours usés pour vous abandonner le reste?
La Pitié le défend, et même l'équité.
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,
Qu'il habite vos champs; que, dans ce doux asile,
Ses vieux ans soient heureux, et son repos utile.
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront,
Avec délice encor vos yeux le reverront.
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,
Tels que ces monuments des annales antiques,

Ses vieux ressouvenirs reviendront sur vos pas;
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,
De votre grand cartel la mémorable histoire,
Ce vieux procès gagné, ce siége plein de gloire
Où vous fûtes blessé; votre hymen, vos amours;
Et ses récits encor vous rendront vos beaux jours.
Tairai-je ces enfants de la rive africaine,
Qui cultivent pour nous la terre américaine?
Différents de couleur, ils ont les mêmes droits;
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde,
Dont la pitié cruelle, en désastres féconde,
Déchaînant tout-à-coup des monstres furieux,
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux!
O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables (9)!
Ah! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables!
Les tigres sont lancés; du soleil africain
Tous les feux à-la-fois bouillonnent dans leur sein.
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances;
Robespierre lui-même envieroit leurs vengeances.
Là, des enfants portés sur la pointe des dards,
De leurs noirs bataillons forment les étendards;
Ici, tombe le fils égorgé sur son père,
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère.
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal;
Par-tout la mort moissonne; et le démon du mal,
Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.

Quelle cause a produit ces fléaux désastreux?
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.
Leur haine s'en souvint; et la noire imposture
Dans leurs cœurs ulcérés vint aigrir cette injure.
Ah! que les deux partis écoutent la Pitié;
Qu'entrent les deux couleurs renaisse l'amitié!
Évitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,
N'encourage l'audace, ou n'arme la vengeance:
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.
D'un cri plus fort encore, et d'un accent plus tendre,
A votre cœur ému le sang se fait entendre.
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours,
Alors qu'en proie aux maux qui pèsent sur leurs têtes,
Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes?
Ah! le remords les venge, et leurs affreux destins
Attristent vos plaisirs, et troublent vos festins.
En vain la loi se tait, quand la nature exige.
Voyez ces rejetons nés de la même tige:
L'un regorge de séve, et cet autre affamé
Languit privé d'un suc vainement réclamé.
Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde
Dispense également la séve vagabonde;
Et, pour alimenter leurs frères appauvris,
Prive du superflu les rameaux trop nourris.
Dans votre luxe, ingrats! trompant la providence,
N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance;

Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,
Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.
Eh! qui ne connoît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature;
Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom (10).
La mort à son enfance avoit ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait;
De ce père chéri le cœur l'idolâtroit.
Une épouse, des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adoroit, tel que le dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admiroit sa grace enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse;
Et d'un père chéri, les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses soins.
Son ame, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique envioit ses services;
Les plus humbles emplois flattoient son tendre orgueil:
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa foiblesse,
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse;

Elle-même à son père offroit ses vêtements,
Lui préparoit ses bains, soignoit ses aliments;
Elle-même, à genoux, ajustoit sa chaussure;
Elle-même peignoit sa blanche chevelure,
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se paroit pour le bal, les festins ou les fêtes,
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutoit le récit de ses exploits guerriers;
Dansoit, pinçoit son luth; tantôt, avec adresse,
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse;
Le soir le conduisoit au lieu de son sommeil,
Veilloit à son chevet, épioit son réveil,
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disoient quelquefois:
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
Et même avant l'hymen connoissant le veuvage,
En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
Hâtez-vous de saisir ces rapides instants;
Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole:
De ces tristes devoirs qu'un époux vous console! »
« Ah! ma mère n'est plus, disoit-elle, et sa mort
D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse;

Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
D'un rayon de gaieté briller son doux réveil.
Je jouis, quand, le soir, prolongeant ma lecture,
J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure.
Je jouis, quand, le jour, appuyé sur mon bras,
Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
Par deux objets chéris se verroit partagée;
L'amour lui voleroit une part de mes soins;
Je l'aimerois autant, je le soignerois moins.
Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »
Tel étoit son langage. Et moi, puissent mes chants
Nourrir, entretenir ces vertueux penchants!
Doux et sublime emploi du bel art que j'adore,
Art charmant! c'est ainsi que le monde t'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.
Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami! ce mot seul dit tout à la tendresse:
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis:
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.
Le jour qui vous unit d'une chaîne commune,
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune;
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.
Mais qui sait acquitter cette dette sublime?
Ah! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,

O toi ! l'inspiratrice et l'objet de mes chants (11),
Qui joins à mes accords des accords si touchants !
Hélas ! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Étoit perdu pour moi ; mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté.
Des filles de Milton, qui ne sait la tendresse (12) ?
Je n'eus ni ses talents, ni sa lâche foiblesse :
Admirable poëte, et mauvais citoyen,
Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien (13).
Mais, comme ce grand homme, au sein de sa famille,
En toi, dans mon exil, je retrouve une fille,
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille, et remplacent mes yeux.
Déja de ton ami douce consolatrice,
Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice,
Et comment en secret tes soins attendrissants
D'un père vertueux soulagent les vieux ans ?
Ah ! tu m'en es plus chère, et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence,
Qui, répandant au loin ses flots dévastateurs,
Va soudoyer le vice et corrompre les cœurs.
Tel un torrent fougueux, élancé des montagnes,
De ses flots débordés va noyer les campagnes ;
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau,
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau,
Dans le champ paternel s'insinue en silence,
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance :

Les bois, les fruits, les fleurs accompagnent son cours.
Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre Pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois c'est trop peu de soulager les nôtres :
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais ne l'oubliez pas : toujours le malheureux
Ne vient point au grand jour, dans les places publiques,
Étaler le tableau de ses maux domestiques.
Renfermant son secret dans le fond de son cœur,
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur ;
Seul, et réfugié dans son asile sombre,
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre.
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux ;
Épiez les moments et les hasards heureux.
De la douce Pitié la consolante gloire,
Ainsi que le Génie, ainsi que la Victoire,
A ses instants choisis, envoyés par le ciel ;
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel (14)
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout-à-coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit vient de souiller sa main ?
Il fuit : suivez ses pas ; sous le toit du coupable
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable !
Des enfants demi-nus, sur la terre couchés,
Immobiles de froid, de besoin desséchés !
Menacés de la mort, si près de leur naissance,
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.

Sur le sein maternel leur frère appelle en vain
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.
Autour d'eux, des murs nus; hier, un encan funeste,
D'un vil ameublement a dispersé le reste;
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris
D'avides créanciers ont dévoré le prix.
Par-tout le dénuement, le deuil et le silence.
D'un désespoir muet domptant la violence,
Leur père à côté d'eux, triste, pâle et défait,
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,
Leur jette, et se refuse un aliment coupable,
Que leurs avides mains se disputent entre eux;
Puis, d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,
Où son cœur déchiré tout à-la-fois exprime
Et l'excès de ses maux, et l'horreur de son crime:
« O vous! qui violez l'asile du malheur,
Étranger, venez-vous épier ma douleur?
Eh bien! venez, voyez ces enfants, cette mère:
Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père:
Hélas! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel;
J'étois infortuné, mais non pas criminel.
Allez, révélez-tout! je bénis mon supplice;
Vos lois me feront grace en me faisant justice.
Que sais-je? une autre fois mon funeste destin
Peut-être d'un brigand feroit un assassin.
Allez, délivrez-moi du jour et de moi-même! »
A ces mots, il succombe à sa douleur extrême.

Vous, heureux d'adoucir l'injustice des dieux,
L'or tombe de vos mains, les larmes de vos yeux;
Vous consolez ses maux, vous réparez son crime,
Et recueillez tout bas cette leçon sublime:
« Qui prévient les besoins, prévient donc les forfaits! »
L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais,
L'autre un peuple inconnu, l'autre une île féconde,
Herschel un autre ciel, Vespuce un nouveau monde;
Et vous, par un hasard plus doux pour votre cœur,
Vous avez découvert et servi le malheur:
N'abandonnez donc pas vos recherches heureuses.
Mais les cris du malheur, ses plaintes douloureuses,
Au milieu des états et des rangs confondus,
Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.
Dans ce pompeux fracas sa voix meurt égarée;
Dans le sein des hameaux, la douleur éplorée
Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant:
Cherchez donc, secourez le malheur innocent.
Je sais que, de nos jours, en crimes trop fertiles,
Les champs ont imité le désordre des villes;
Le culte saint, la paix et la simplicité
Sont bannis du hameau, comme de la cité.
Par-tout la soif de l'or, l'audace, la licence,
De son dernier asile ont chassé l'innocence;
Et moi, qui célébrai le bon peuple des champs,
Je ne reconnois plus le sujet de mes chants.
L'esprit fort, en patois, prêche contre les prêtres;
Gros-Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres;

Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur;
Et déja, des cités affectant l'opulence,
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux:
Plaignez le criminel, aidez le malheureux.
Que tantôt, du travail l'appareil nécessaire
Aux mains de l'industrie, écarte la misère;
Tantôt, d'un luxe heureux des heureux qu'il a faits,
Sous un faste apparent déguise les bienfaits;
Tantôt, de la bonté que la marche secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
C'est peu: les ouragans, et la grêle, et les feux
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux:
Alors, ah! c'est alors que le besoin réclame
La Pitié que le ciel imprima dans notre ame,
Cette Pitié, du ciel présent consolateur,
Si douce au malheureux, plus douce au bienfaiteur!
Le vertueux Mopsus en offre un noble exemple.
Du bonheur, des vertus, son chaume étoit le temple:
L'aurore, tous les jours, le voyoit le premier
Quitter, pour ses travaux, son rustique foyer;
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante
Préparoit du sarment la flamme petillante;
Ses enfants l'attendoient, et brignoient sur le seuil
Et son premier souris, et son premier coup d'œil.
Leurs cœurs étoient heureux, quand d'un noir incendie
La flamme, dans son cours par les vents agrandie,

Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.
L'année avoit perdu le prix de sa culture,
La flamme avoit détruit la semence future ;
Et leurs cœurs, aux regrets mêlant le désespoir,
N'osoient se souvenir, et trembloient de prévoir.
Pour comble de malheur, ces animaux utiles,
Qui paissoient dans leurs champs, ou les rendoient fertiles,
Se débattant en vain sous leurs toits embrasés,
Ensemble avoient péri, par leur chute écrasés.
Ils pleuroient, quand l'honneur et l'amour du village,
Le sensible Dormond, dans ce triste ravage,
Source pour lui de joie ainsi que de douleurs,
Vit le touchant espoir d'essuyer quelques pleurs.
Tandis que sous ses toits leur misère est soignée,
Dans le riant enclos d'une ferme éloignée
Il prépare en secret, par un art tout nouveau,
Un plaisir pour son cœur, pour ses yeux un tableau.
Un constructeur arrive, et soudain, ô merveille !
Une maison s'élève, à leur maison pareille.
Ses murs, vieillis par l'art, offrent même coup d'œil ;
Semblable en est l'entrée, et semblable est le seuil.
C'est leur même buffet, c'est leur modeste table :
Nombre égal d'animaux a peuplé leur étable ;
Et jusque dans leur cour un nombre égal d'oiseaux
Est perché sur les toits, ou nage dans les eaux.
Seulement leur vieux coq, qu'avoient sauvé ses ailes,
Ne reconnoissoit plus ses amantes nouvelles.

Le jour arrive enfin ; le couple infortuné
Vient, voit, doute s'il veille, et recule étonné :
De réduits en réduits leurs yeux charmés s'égarent.
Tel, si les grands objets aux petits se comparent(15),
Des Troyens, autrefois jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmoit encor les yeux ;
Et du Xanthe sacré, sur un autre rivage,
Leurs cœurs avec transport reconnoissoient l'image :
Tel le couple admiroit son chaume accoutumé,
Et son armoire antique, et son âtre enfumé ;
Et, comme ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Leurs humbles murs aussi renaissoient de leur cendre.
De ses hochets perdus, son unique trésor,
Seul, leur plus jeune enfant se désoloit encor ;
On apaise ses cris. Cependant la chaumière
A repris du travail l'activité première ;
Les roseaux avec art s'enlacent aux roseaux ;
J'entends tourner la roue, et rouler les fuseaux.
Là, l'heureux fondateur de l'heureuse peuplade
Aimoit à diriger sa douce promenade.
Là, de ses soins touchants il recevoit le prix :
Sur leur bouche, à sa vue, erroit un doux souris ;
Et l'accent du bonheur, de la reconnoissance,
Ainsi que leur hommage, étoit sa récompense.
Tant, de l'instant propice ardente à se saisir,
La bonté sait changer un désastre en plaisir !

NOTES

DU CHANT PREMIER.

(1) Nous pleurons, quand Danloux, dans la fosse fatale,
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale.

Le poëte désigne ici le beau tableau de Danloux, exposé au salon de 1802, avec quelques autres du même maître, et qui représente le supplice d'une vestale. Danloux s'étoit retiré en Angleterre, dans les premières années de la révolution; et c'est là qu'il fit le portrait en pied de Delille, qui, reproduit, grace aux soins de madame Delille, dans une très belle gravure, orne aujourd'hui le cabinet de l'amateur des lettres et des arts.

(2) L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

Hylus, fils d'Hercule et de Déjanire, étant poursuivi par Euristhée, se réfugia à Athènes, où il fit bâtir un temple à la Miséricorde ou à la Pitié. Les Athéniens voulurent que les malheureux, et même les criminels, trouvassent dans ce temple un asile assuré. Les anciens peignoient la Pitié sous les traits d'une femme, dont le teint étoit d'une blancheur éclatante, et le nez un peu aquilin; elle portoit une guirlande d'olivier autour de la tête; son bras gauche étoit déployé; elle tenoit un rameau de cédre à sa main droite; à ses pieds on voyoit une corneille, oiseau, dit Horus Apollon, que les Égyptiens révéroient particulièrement, comme plus enclin à la compassion que les autres animaux.

Les autels de la Miséricorde furent long-temps sacrés dans Athènes; son culte devoit être touchant, et les Athé-

niens, si long-temps divisés, vinrent souvent se réunir et s'embrasser dans le temple de la Pitié. « La vie de l'homme, dit Pausanias, est si chargée de vicissitudes, de traverses, et de peines, que la miséricorde est la divinité qui mériteroit d'avoir le plus de crédit. Tous les particuliers, toutes les nations du monde devroient lui offrir des sacrifices, parceque tous les particuliers, toutes les nations en ont également besoin. » La Pitié fut long-temps encore une vertu, après avoir cessé d'être une divinité; mais la corruption des mœurs fit disparoître son culte, et finit par étouffer ses généreuses émotions. Les stoïciens allèrent jusqu'à soutenir que la Pitié n'étoit que de la foiblesse; et ils étoient conséquents à leur doctrine. En effet, si la douleur n'est point un mal, la pitié qu'elle inspire n'est qu'un sentiment inutile. Mais la secte des stoïciens étoit peu étendue; le plus grand nombre des hommes a toujours regardé la douleur comme un mal. Comment ont-ils pu renoncer au culte de la Pitié?

(3) Je n'irai point, rival du vieillard de Samos, etc.

Pythagore apporta en Grèce et en Italie le dogme de la métempsycose; il l'avoit pris chez les prêtres égyptiens, qui vraisemblablement l'avoient eux-mêmes tiré de l'Inde. Ce dogme ne fut jamais adopté en Italie que comme une hypothèse ingénieuse. Les poëtes mêmes, auxquels l'idée de la métempsycose devoit fournir des images agréables, dédaignèrent d'en parler; Lucain l'appelle un *mensonge officieux, propre à écarter les images de la mort.* Les philosophes n'y croyoient pas eux-mêmes. On sait que Pythagore fit sacrifier cent bœufs au Soleil, pour célébrer la découverte du carré de l'hypothénuse. Le dogme de la métempsycose étoit moins fait pour réussir en Europe que dans l'Indostan. Sur les bords du Gange, la nature fournit facilement à l'homme tout ce qui lui est nécessaire. L'Indien est sobre, il préfère les plantes à la chair des animaux; il a conservé plus de respect pour les êtres animés: aussi la croyance de la mé-

tempsycose s'est-elle conservée dans ces contrées telle qu'elle étoit dans son origine. Les Indous ont encore des cérémonies en l'honneur des animaux. Les brames célèbrent une fête des vaches, qu'ils appellent le *Pongol.* Ils adorent le dieu de la vertu, sous l'emblème et sous la figure d'un bœuf. Ils prennent pitié des animaux les plus vils, parcequ'ils les regardent comme tenant à l'humanité, par la transmigration des ames. Plusieurs voyageurs rapportent qu'il existoit encore, dans le dernier siècle, à Surate, des hôpitaux pour les puces, les punaises, les poux, etc. On parle d'une secte d'Indous, dans le royaume de Golconde, qui a tellement horreur du sang, qu'ils s'abstiennent de manger des ognons, parceque cette espèce de légume renferme des filaments qui ressemblent à des conduits sanguins. Dans la famine qui désola le Bengale, en 1774, et qui fit périr près de trois millions d'habitants, un grand nombre d'Indous se laissèrent mourir, plutôt que de manger de la chair des animaux. Au milieu de ces scènes de deuil et d'effroi, une chose qu'on ne pouvoit pas voir sans un mélange de pitié et d'admiration, c'étoit la constance inébranlable des Indous à refuser toute nourriture animale. On les voyoit s'exposer à toutes les angoisses de la faim, plutôt que de renoncer aux préceptes de leur religion. Les idées religieuses étoient le seul sentiment qui eût surnagé dans cet abîme, où tout ce qui caractérise l'homme avoit disparu.

(4) Cruels! que vous ont fait l'innocente brebis, etc.

Ce vers, et la plupart des suivants, sont imités, et quelquefois heureusement traduits d'Ovide, qui prête à Pythagore les mêmes idées et le même langage; Métamorph. liv. XV, v. 116 et suiv.

Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines? pleno quæ fertis ubere nectar?
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis, etc.

Quid meruere boves, etc.

Voyez la traduction de Saint-Ange, tome IV, page 337. Elle n'est point indigne ici du parallèle.

(5) Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth?

Allusion aux *Scènes de cruauté*, où ce peintre, célèbre par l'originalité de ses compositions, s'est montré avec tant d'intérêt l'avocat des animaux. On rapporte qu'un passant voyant un charretier frapper inhumainement ses chevaux, s'écria : *Malheureux! tu n'as donc pas vu le tableau d'Hogarth?* — William Hogarth étoit né à Londres, en 1697, et y mourut le 26 octobre 1764.

(6) O toi! qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse.

Madame, fille de Louis XVI, avoit reçu de son frère un chien qu'elle emmena avec elle en sortant du Temple. Ce fidèle compagnon de ses infortunes l'avoit suivie jusqu'en 1801. Étant tombé du haut d'un balcon, dans le palais de Poniatowski, à Varsovie, il expira sous les yeux de sa maîtresse.

Le prince Poniatowski, qui reçut alors avec beaucoup de politesse la famille royale de France, voulut qu'un monument fût élevé dans son jardin à la mémoire d'un animal qui rappeloit de si grands souvenirs; et le roi, Louis XVIII, daigna écrire lui-même à Delille, une lettre charmante et pleine de bonté, pour que ce poëte composât l'inscription du monument. Cette inscription fut aussitôt envoyée par Delille, qui étoit en Angleterre; mais la police de Buonaparte s'étendoit alors dans une grande partie de l'Allemagne, et la lettre que le poëte écrivoit à son roi fut saisie à Bareuth, lors de l'arrestation, dans cette ville neutre, de Précy, d'Imbert Colomès, et d'autres Français émigrés.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici quelques exemples de fidélité donnés par les chiens, dans les

jours malheureux de la révolution. Une brochure, publiée en 1796, parle ainsi d'un de ces animaux qui avoit appartenu à la reine :

« Marie-Antoinette avoit au Temple un chien qui l'avoit constamment suivie. Lorsqu'elle fut transférée à la Conciergerie, le chien y vint avec elle ; mais on ne le laissa pas entrer dans cette nouvelle prison. Il attendit long-temps au guichet, où il fut maltraité par les gendarmes, qui lui donnèrent des coups de baïonnette : ces mauvais traitements n'ébranlèrent point sa fidélité ; il resta toujours près de l'endroit où étoit sa maîtresse ; et, lorsqu'il se sentoit pressé par la faim, il alloit dans quelques maisons voisines du Palais, où il trouvoit à manger ; il revenoit ensuite se coucher à la porte de la Conciergerie. Lorsque Marie-Antoinette eut perdu la vie sur l'échafaud, le chien veilloit toujours à la porte de sa prison ; il continuoit d'aller chercher quelques débris de cuisine chez les traiteurs du voisinage ; mais il ne se donnoit à personne, et il revenoit toujours au poste où sa fidélité l'avoit placé : il y étoit encore en 1795, et tout le quartier le désignoit sous le nom de *chien de la reine.* »

Un boucher avoit été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ; son chien accompagna la fatale charrette jusqu'à la place de Louis XV : il suivit son maître des yeux, jusqu'à ce qu'enfin il disparut sous la hache du bourreau. Après l'avoir cherché long-temps, il accompagne de nouveau la charrette jusqu'à la Conciergerie ; il attend à la porte de la prison ; et, le lendemain, il suivoit encore la charrette : il la suivit ainsi pendant près d'un mois. Ce fait, attesté par plusieurs témoins oculaires, a été consigné dans plusieurs mémoires du temps.

M. D.... étoit en prison ; deux enfants en bas âge alloient voir tous les jours leur père ; ils n'avoient d'autre conducteur que le chien de la maison, qui leur servoit de Mentor dans leur voyage. Il veilloit sur eux, avoit soin de les faire éloigner des voitures, faisoit écarter les passants, et les ra-

menoit toujours par le même chemin, sans qu'ils aient jamais éprouvé le moindre accident.

On pourroit citer beaucoup d'autres traits de la fidélité des chiens. On a parlé de faire l'histoire de ces animaux pendant la révolution; mais l'humanité auroit trop à rougir.

(7) Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires, etc.

Delille s'étoit élevé, dans son poëme des *Jardins*, contre les monuments élevés à des chiens:

Dans tous ces monuments, point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Sur-tout ne feignez rien: loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau!
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

La fidélité du chien méritoit la réparation que lui fait ici Delille. L'histoire de ce fidèle animal s'est quelquefois mêlée à l'histoire même de l'homme. Homère, qui avoit chanté les dieux et les exploits d'Achille, ne dédaigne pas de parler, dans l'*Odyssée*, du chien d'Ulysse, qui fut le premier à reconnoître son maître. *L'Écriture Sainte* parle du chien de Tobie.

(8) Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave, autrefois, fit trembler les Romains.

Spartacus se mit à la tête des esclaves, et soutint une guerre formidable contre la république romaine.

(9) O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables!

Nous n'offrirons point ici le tableau des scènes de désordre et de carnage auxquelles cette colonie a été en proie. Dans un ouvrage destiné à célébrer les douces émotions de la pitié, il ne faut pas trop recueillir de faits propres à

inspirer l'horreur : il est des détails trop connus pour qu'on les rappelle ; il en est de trop déchirants pour qu'on s'y appesantisse.

(10) Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom.

Voyez le *Spectateur*, n° 449.

(11) O toi ! l'inspiratrice et l'objet de mes chants,
Qui joins à mes accords des accords si touchants !

Mademoiselle Vaudchamp, douée d'une voix charmante, et très bonne musicienne, charma long-temps les chagrins de Delille par ses accents ; elle s'étoit associée à toutes ses peines, et ses soins assidus furent d'un grand secours au poëte, pour la composition et la publication de ses ouvrages. Il l'appeloit quelquefois son Antigone, et elle méritoit ce titre touchant par son attachement envers son illustre ami, autant que par sa conduite envers son père et sa propre famille. Delille, acquittant envers elle la dette de la reconnoissance, lui donna son nom quelques années avant de mourir.

(12) Des filles de Milton, qui ne sait la tendresse ?

L'excès de travail auquel Milton s'étoit livré, dès son enfance, lui avoit fait perdre la vue dans un âge peu avancé. Trois filles, fruit de différents hymens, réparèrent, par leur tendresse et leur zèle, cette perte affreuse pour un homme qui faisoit son unique bonheur de l'étude. Elles apprirent à lire et à bien prononcer huit langues qu'elles n'entendoient pas, afin d'être en état de faire à leur père les lectures dont il avoit besoin.

(13) Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Les torts politiques de Milton ont été très bien caractérisés dans l'article que lui ont consacré les auteurs de la

Biographie universelle, et il nous suffira d'en présenter un extrait.

« Milton fut jeté dans toutes les passions des indépendants, et en partageant leur fanatisme, il s'égara jusqu'à justifier leurs crimes. Un livre attribué à Charles Ier, et publié sous le titre de *Portrait du Roi*, avoit redoublé l'indignation publique contre le parlement et le tribunal régicide; Milton y répondit par une diatribe injurieuse. Ces attaques contre un roi qui n'étoit plus, ces poursuites au-delà du jugement, ces insultes au-delà de l'échafaud, avoient quelque chose d'abject et de féroce, que l'éblouissement du faux zèle cachoit à l'ame enthousiaste de Milton. On a souvent parlé du scandale à-la-fois odieux et bizarre de son débat contre Saumaise, qui avoit publié, pour défendre la mémoire de Charles, un livre peu digne d'une cause si belle et d'une si grande infortune. La réponse de Milton est hérissée d'une sauvage érudition. C'est le génie pédantesque du seizième siècle, enflammé d'un implacable fanatisme de liberté, et mêlant les noms de Brutus, de Samuel, et de Judith pour justifier le crime de Cromwell et de Bradshaw. Milton étoit presque aveugle lorsqu'il commença cet ouvrage; et il se glorifioit de perdre la vue en achevant cette œuvre odieuse qu'il croyoit patriotique. Aigri par les haines qu'il avoit méritées, il fit paroître, en 1654, une nouvelle *Défense du peuple anglais*. C'étoit le titre qu'il donnoit à l'apologie de quelques hommes, tyrans de l'Angleterre, et désavoués par elle; enfin il mit au jour sa propre défense (*Defensio auctoris*), et l'on doit avouer que, s'il s'étoit emporté, dans ses attaques, à des violences odieuses, il se défend avec calme et dignité. En réponse à ses adversaires, qui lui avoient appliqué le vers de Virgile:

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademtum,

il donne une espèce de description de sa vie, et même de

sa personne. On voit, par ce récit, que les bassesses de l'intérêt ne se mêlèrent jamais aux passions politiques de Milton. Fanatique de bonne foi, il avoit sacrifié sa médiocre fortune en dons patriotiques, pour la cause du parlement. Au républicanisme théologique de son siècle, il joignoit d'autres illusions puisées dans ses études chéries, et dans l'admiration de la belle antiquité. La scolastique violente des puritains, la dictature du Long-Parlement, lui sembloient une imitation de l'éloquence et de la liberté romaines. Son imagination rêvoit l'affranchissement de la Grèce par les armes de la république d'Angleterre. Il se livre sur-tout à cette espérance, dans une lettre qu'il adresse à Philaras, savant Athénien, qui voyageoit alors en Europe, fuyant la honte de son pays et la tyrannie des Turcs. Milton, qui, toujours préoccupé de l'antiquité littéraire, se regardoit lui-même, en acceptant les bienfaits du parlement, comme un Grec nourri dans le Prytanée pour prix de ses services, auroit voulu inspirer aux Anglais la pensée d'aller secourir la véritable Athènes, et de ramener dans ses murs la liberté, la gloire, et les arts. Mais Milton devoit avoir peu de crédit sur les conseils de Cromwell; et cet habile usurpateur trouvoit, sans doute, plus facile et plus sûr de s'emparer de la Jamaïque. Après l'expulsion du Long-Parlement, Milton, comme beaucoup d'autres *indépendants*, conserva, près de Cromwell, l'emploi qu'il avoit occupé sous la république; et ce fougueux républicain se trouva le secrétaire d'un tyran. » (*Biographie universelle*, t. XXIX, page 64.)

(14) . . . . . Voyez-vous ce mortel
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime, etc.

Ce trait, rapporté par M. de Salo, premier auteur du *Journal des Savants*, a été le sujet d'un drame joué au théâ-

tre Feydeau, sous le titre de *la Famille indigente.* Le peintre Danloux, entendant les vers de Delille, fut frappé du tableau qu'ils offroient à son imagination; et s'étant aussitôt mis à y travailler, il l'exécuta avec le plus grand succès.

(15) Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Des Troyens, autrefois jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmoit encor les yeux.

Allusion à l'épisode si heureusement amené, et traité avec un goût si exquis, de la rencontre imprévue d'Énée et d'Andromaque en Épire. (*Énéid.*, liv. III, v. 294 et suiv.)

CHANT DEUXIÈME.

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME.

CHANT DEUXIÈME

MAINTENANT, ô Pitié! redouble de courage!
D'un sort plus rigoureux je vais peindre l'image.
Au sein de ses amis, auprès de ses parents,
Les plaisirs sont plus doux, et les malheurs moins grands:
Quelle douleur résiste aux soins d'une famille,
Aux souris d'une épouse, aux larmes d'une fille?
Je chante l'homme en proie à des maux plus cruels,
Qui, loin de ses amis et des toits paternels,
Perdant de ses foyers la douceur domestique,
Attend ou la justice ou la pitié publique.
Viens donc, ô ma déesse! entrons dans ce séjour,
Où l'homme, dans les fers, languit privé du jour.
Hélas! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnes,
Dans les riches cités, dans les vertes campagnes,
Ses amis d'autrefois amusent leurs loisirs;
Lorsque, donnant à tous le signal des plaisirs,
L'airain retentissant et l'aiguille muette,
Du temps qui la conduit vagabonde interprète,
Marquent au laboureur la fin de ses travaux,
Aux mineurs harassés une trêve à leurs maux;

Appellent chaque soir la jeunesse folâtre
Aux délices du bal, aux pompes du théâtre,
Ou, d'un moment plus cher annonçant le retour,
De l'heure fortunée avertissent l'amour :
Le temps, par la douleur, lui mesure les heures.
Réduit, pour seul plaisir, dans ces noires demeures (1),
A lire quelques mots, où d'autres, avant lui,
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui,
Il est seul : dans un long et lugubre silence,
Pour lui le jour s'achève, et le jour recommence ;
Pour lui plus de beaux jours, de ruisseaux, de gazon :
Cette voûte est son ciel, ces murs son horizon.
Son regard, élevé vers le flambeau céleste,
Vient mourir dans la nuit de son cachot funeste ;
Rien n'égaie à ses yeux sa morne obscurité ;
Ou si, par des barreaux avares de clarté,
Un foible jour se glisse en ces antres funèbres,
Il redouble pour lui les horreurs des ténèbres ;
Et, le cœur consumé d'un respect sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.
Toutefois, en ces lieux plus d'une cause amène
Les malheureux captifs gémissant dans leur chaîne.
D'un créancier cruel jouet infortuné,
L'un dans ce noir séjour soupire emprisonné.
Ah ! rendez-le à son fils, à sa femme chérie !
Votre luxe d'un jour peut suffire à sa vie :
Dieu vous voit ; le malheur vous bénit ; et ses vœux
Du fond de son cachot vont retentir aux cieux.

Non loin est un mortel que la mélancolie,
Ou l'affreux désespoir, a frappé de folie.
Pouvez-vous, sans pitié pour son malheur affreux,
Comme un vil criminel traiter un malheureux?
S'il est infortuné, faut-il être barbares?
Il est, qui le croiroit? de ces parents avares
Qui, par les longs ennuis d'une triste prison,
Achèvent d'étouffer un reste de raison;
Dont la feinte pitié, qu'un lâche intérêt souille,
D'un parent relégué s'assure la dépouille;
Et, de leur sang qui crie étouffant la douleur,
Calcule la misère, et jouit du malheur.
Ah! si le ciel a mis la pitié dans votre ame,
Pour ces infortunés ma muse la réclame.
Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société;
De ces mânes, exclus des scènes de la vie,
Laissons errer en paix la libre fantaisie;
Par de durs traitements ne l'effarouchons pas;
Que des objets riants se montrent sur leurs pas;
Entourons-les de fleurs; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines;
Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verts,
Offrons-leur l'Élysée, et non pas les enfers.
Le crime même enfin a des droits sur notre ame:
Souvent, pour expier un attentat infame,
Des pensers généreux le funeste abandon,
Pour remonter vers eux, n'attend que le pardon;

Et le vice, épuré par un remords sublime,
A nos cœurs étonnés sait arracher l'estime.
Relevez, s'il se peut, son courage abattu :
Le remords quelquefois fait mieux que la vertu.
Eh ! qui ne connoît pas le consolant spectacle (2)
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion,
Où le vol, la rapine et la sédition
En foule sont vomis ; et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
Là, l'indulgente loi, de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux ;
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.
Je vois de toutes parts les marais desséchés,
Les déserts embellis, et les bois défrichés.
Imitez cet exemple : à leur prison stérile
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile ;
Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux.
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,
Ah ! préparez son cœur : sur cette tête impie
Que la grace divine épanche ses trésors,
Et sauve au moins son ame, en nous livrant son corps.
Dieu lui-même en pitié prend déja la victime ;
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime :
Par la terre proscrit, son refuge est au ciel.
Quels qu'ils soient, n'allez pas, stérilement cruel,

Dans le fatal séjour où la loi les exile,
Agraver leurs malheurs d'un malheur inutile,
Rendre leurs fers plus lourds, et sans nécessité
Joindre la solitude à la captivité.
Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre,
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.
Ah! laissez arriver ses chers consolateurs,
Et que des pleurs du moins répondent à ses pleurs!
La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.
Ton ame le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard! dont le nom seul console les prisons (3).
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlants, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Par-tout où l'on connoît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas?
Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.

Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verrous, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossements,
D'un funeste trépas funestes monuments;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrége un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts:
S'il ne peut les briser, il allége leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse;
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui, l'homme s'éléve au-dessus de lui-même.
Les séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux:
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnois au monde:
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.

Toutefois, quelques soins dont ses mains généreuses
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,
Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements;
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence, ou l'infame avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée.
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux;
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grace à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,

L'agonie en ses bras plus doucement s'achève ;
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent ;
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté,
Dans ces asiles saints bénir la charité !

Mais quel génie affreux de la France s'empare ?
De la destruction le délire barbare
Se proméne en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivants, les mourants et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste ermitage,
Tout subit sa fureur. Vous tombez avec eux,
Des maux, de l'indigence, ô refuges pieux !
Où des saints fondateurs la charité sublime
Consacroit la richesse, ou rachetoit le crime.
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats (4)
Apaisoient la souffrance, ou charmoient le trépas ;
Qui, pour le malheur seul connoissant la tendresse,
Aux besoins du vieil âge immoloient leur jeunesse.
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs.
Le pauvre, des bienfaits voit la source tarie,
Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.
Mais quel secours nouveau, céleste, inespéré,
A l'exil indigent ouvre un port assuré ?

Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France!
Là, le malheur encor bénit la Providence;
Là, nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Et le héros instruit les enfants des héros:
Là, près d'un Dieu sévère éclate un Dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice?
A la voix de Carron le luxe s'attendrit[5].
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit.
Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence;
Et, parmi les bannis, ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.
Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices!
Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrants les demeures obscures;
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures,
De cette même main, dont l'Amour eût fait choix
Pour tresser sa couronne, ou remplir son carquois.
La foi, l'humanité sont par-tout sur vos traces;
Et le lit de douleur est veillé par les Graces.
Mais quels accents plaintifs ont frappé mes esprits?
J'entends, je reconnois vos lamentables cris,
Enfants infortunés, famille illégitime,
Que le crime a fait naître, et qu'immola le crime.
Ah! si les sages même ont pleuré quelquefois
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,

Et si, pour lui, du sort ils ont craint les injures,
Qui peut voir sans pitié ces frêles créatures,
Ces enfants de l'amour, que la honte a proscrits?
De leur mère jamais ils n'auront un souris;
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père;
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère:
Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour, sans recevoir un nom.
D'autres, de leurs aïeux recueillent l'héritage:
Votre pitié, voilà leur unique partage!
Que dis-je? A leur naissance, incertains d'un berceau,
D'une goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau
Qui de leurs membres nus écarte la froidure!
Ah! que la Pitié parle où se tait la Nature!
Ne la refusez pas à ces infortunés,
Menacés de mourir au moment qu'ils sont nés.
Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes;
Peut-être ces enfants nous cachent de grands hommes.
De l'intérêt public écoutez donc la voix.
Du sage agriculteur voyez les doux emplois;
De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,
Du chêne décrépit rajeunit la vieillesse.
C'est peu: si quelque arbuste, à ses regards offert,
Languit abandonné dans le vallon désert,
Aux arbres, de son clos enfants héréditaires,
Il aime à réunir ces tiges étrangères;
Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,
Avec ses plants chéris partage son amour.

Sages législateurs, voilà votre modèle.
Remplacez par vos soins la pitié maternelle;
Conquérez à l'état ces enfants malheureux;
Que l'école des arts soit ouverte pour eux;
Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,
Au jeune homme un métier, une dot à la fille.
Ainsi pour Albion naissent des matelots,
Des bras pour le travail, pour les camps des héros;
Ainsi la bienfaisance accueille la misère;
Le riche est leur parent, la patrie est leur mère.
Cependant, en ces lieux au malheur consacrés,
De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.
Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.
Voyez de loin ces champs où la guerre cruelle
Dans un ordre effrayant range ses bataillons,
Qui de torrents de sang vont noyer les sillons:
Eh bien! c'est en ces lieux que je vais la conduire;
Mars, le terrible Mars connoîtra son empire.
Là, la nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,
Trop souvent au soldat ordonne le ravage,
Prescrit l'embrasement, et promet le pillage.
Mais la douce Pitié suit, en pleurant, ses pas;
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras;
Au meurtrier farouche elle arrache ses armes,
Conserve sa chaumière au laboureur en larmes,
Court disputer au feu les hameaux embrasés.
Des escadrons tonnants, dans les rangs écrasés,

Tantôt elle suspend l'épouvantable orage;
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'on outrage,
Elle crie : « Arrêtez, impitoyables cœurs,
Qui prodiguez le sang ! Maudits soient les vainqueurs
Qui font, des malheureux immolés à leur gloire,
Le marche-pied sanglant de leur char de victoire ! »
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas?
Dans les champs du carnage elle porte ses pas,
Rend des honneurs touchants aux morts qu'elle console;
De là, plus prompte encore, elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers,
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauriers;
Des larmes du regret, du suc heureux des plantes,
Arrose, en gémissant, leurs blessures sanglantes;
Tantôt, d'un œil craintif, suit l'acier rigoureux
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux;
Tantôt leur fonde un temple, et tout près un bois sombre
Semble un autre Élysée où vient errer leur ombre.
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis (6),
S'offre ce monument du plus grand des Louis.
Tel brille ce Greenwich (7), où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes :
Ainsi parlent encor de champs et de vaisseaux,
Les vainqueurs de la terre et les vainqueurs des eaux.
Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services :
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices;
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.

Toutefois dans les camps sa voix mal entendue,
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.
O peuples, vantez-nous et vos arts et vos mœurs!
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.
Ah! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,
Se repaisse en fureur de ses membres tremblants,
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglants!
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage
Aux modernes héros souffle toute sa rage?
Barbares combattants, plus barbares vainqueurs,
Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs?
Ces bourreaux beaux esprits, ces sages sanguinaires,
Au théâtre pleuroient des maux imaginaires;
Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,
D'un massacre inutile ils se font un plaisir!
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire
Étale aux nations l'opprobre de sa gloire.
Le succès, le bonheur ne les attendrit pas (8):
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre,
Et leur perfide paix ensanglante la terre.
Ah! si le sort, un jour, aux malheureux Français
Envoyoit un moment le pouvoir des bienfaits!
O vous, tristes captifs, délaissés par la France (9),
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritoient vos fureurs, méritoient vos mépris!

Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères !
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.
Bannis par l'injustice, et Français par le cœur,
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.
L'étranger s'en étonne, et vos jours de victoire
De notre exil à peine ont égalé la gloire :
Ah ! la gloire n'est pas où n'est pas la bonté.
Eh ! comment leur triomphe à l'ennemi dompté
Seroit-il indulgent, lorsque leurs mains perfides
Portent chez leurs amis leurs fureurs homicides?
De la triste Helvétie écoutez les accents.
Peuples, jadis heureux, aujourd'hui gémissants,
Quel bonheur vous manquoit? Dans ses pompes profanes,
Le luxe des palais envioit vos cabanes ;
L'oreille avec plaisir écoutoit vos torrents ;
L'œil, de vos clairs ruisseaux suivoit les flots errants ;
Le sommeil se plaisoit au bruit de vos cascades ;
Les arts industrieux habitoient vos bourgades ;
Le sage les aimoit ; l'orgueil même séduit,
Chez vous, pour ses vieux ans projetoit un réduit.
Les richesses pour vous couloient moins inégales ;
Vos bras étoient guerriers, et vos mœurs pastorales ;
L'étranger parmi vous s'arrêtoit enchanté ;
Et sur vos monts enfin Haller avoit chanté.
Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux feroit naître un vautour (10) !

Cependant, près de vous grondoit l'affreuse guerre (11);
De moment en moment s'approchoit son tonnerre.
Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormoient au bruit flatteur des paroles de paix;
Et d'un agent vénal la souplesse odieuse
Bordoit d'un miel trompeur la coupe insidieuse.
En vain le vieux Steiger (12), digne de jours plus beaux,
Évoquoit vos aïeux du fond de leurs tombeaux;
En vain vos ennemis, par d'habiles outrages,
Essayoient vos frayeurs, et tâtoient vos courages;
La paix, le long oubli des efforts vertueux,
Des folles nouveautés l'amour présomptueux,
L'égoïsme, fatal au malheureux qui s'aime,
Ce monstre, adorateur et bourreau de lui-même,
Qui, façonnant au joug les peuples abattus,
Sans oser les forfaits, assoupit les vertus:
Tout réprimoit des cœurs l'élan patriotique.
Mais des traces restoient de l'héroïsme antique:
Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappeloient vos beaux jours. Le peuple agriculteur
De la flamme sacrée avoit sauvé les restes;
L'honneur même enflammoit leurs milices agrestes;
Pouvoient-ils oublier leurs amis, leurs parents,
Sous de lâches poignards sans défense expirants?
Leur sang crioit vengeance, et leurs augustes mânes
Erroient inapaisés autour de vos cabanes.
Aussi, l'affreux signal à peine a retenti,
Du fond de ses rochers tout un peuple est sorti.

Soudain, tel que l'on voit le brasier de la veille
Répondre sous la cendre au souffle qui l'éveille,
Tout s'enflamme à-la-fois (13) : femmes, enfants, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivants remparts.
De leurs monts paternels les rocs inviolables
Sont moins majestueux et moins inébranlables.
Des Français un instant les foudres se sont tus,
Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus.
Mais Rapinat paroît (14), et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.
Soudain, ce vil ramas qui, souillé de forfaits,
S'en vient mêler sa lie au pur sang des Français,
Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent :
Le fer luit, le sang coule, et les tonnerres grondent.
L'écho, qui des bergers redisoit la chanson,
En répète à regret l'épouvantable son.
Ah ! qui pourroit tracer ces scènes de carnage (15) ?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.
Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
L'enfant avant le temps arrive à la lumière;
Sa mère palpitante expire sous leurs pas.
Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle :
Épargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants !
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,

S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne sauroit lui plaire.
Tout ce qui du passé gardoit le souvenir,
Tout ce qui promettoit un bonheur à venir,
Tout ce qui du présent accroît la jouissance,
Les monuments des arts, ceux de la bienfaisance;
Tout subit leur fureur. S'il offre un trait humain,
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin.
En vain, pressant les rangs, et domptant les obstacles,
Leurs bandes des vieux temps rappellent les miracles,
C'en est fait! et le nombre accable la valeur.
Ah! que les arts du moins consacrent le malheur!
D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'état ont péri les victimes:
Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs!
De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
De vos champs dévastés épouvantable image,
Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent;
De loin, en le voyant, que les mères gémissent;
Que le passant troublé le lise avec horreur;
Que l'enfant au berceau l'écoute avec terreur;
Que j'entende la sœur lui demander son frère,
L'orphelin s'écrier: « Qu'as-tu fait de mon père? »
Que puissent tour-à-tour toutes les nations
Y porter leur tribut de malédictions;

Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
Aille irriter la haine, et soulever le monde!
Mes vœux sont entendus : la touchante Pitié
Qui, les yeux attendris, le front humilié,
Pleuroit sur le malheur, consoloit la foiblesse,
Dès qu'elle est outragée, implacable déesse,
Se relève en fureur, et, pour venger ses droits,
Terrible, au fond des cœurs fait entendre sa voix ;
Va des cieux indignés allumer le tonnerre ;
Des flambeaux à la main, parcourt toute la terre ;
Appelle la vengeance ; et de ses défenseurs
Arme, en courant, les bras contre ses oppresseurs.
Aux cris de l'Helvétie, ainsi l'Europe en armes
Sort de son long sommeil et jette un cri d'alarmes.
Tremblez, vils assassins, lâches déprédateurs :
Les maux paieront les maux, les pleurs paieront les pleurs!
Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles ([16]);
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.
Là, sous des traits hideux s'offre la race humaine :
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.
Par la main qu'il chérit chacun est égorgé,
La nature est souffrante, et le sang outragé ;
Son cri meurt étouffé ; plus de fils, plus de père :
L'ami dans son ami, le frère dans son frère,
Trouvent un assassin ; et, dans ce choc affreux,
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.

Quand le luxe insolent et l'infame licence
Ont d'un dieu courroucé provoqué la vengeance,
Alors, laissant dormir la foudre dans ses mains,
C'est ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde:
La Discorde, au milieu des dépouilles du monde,
Léve sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs:
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage!
Mais pourquoi recourir aux fastes du vieil âge?
La Vendée! à ce nom la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,
De Français égorgés couvroit au loin la terre;
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,
De leur sang répandu confondoient les torrents.
Enfin entre les camps la tréve se déclare.
Soudain tous ont franchi le lieu qui les sépare,
Volent d'un camp à l'autre. A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé (17).
A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connoissent,
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent;
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs,
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs
Leur montrent leurs parents ou leurs compagnons d'armes,
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux.

Dans leurs embrassements leurs transports se confondent;
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent;
Des banquets sont dressés, le vin coule à grands flots,
Les chants de l'amitié consolent les échos;
Tout redevient Français, ami, parent et père;
L'humanité respire et la nature espère.
Mais du départ fatal le signal est donné;
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné.
Aux cris joyeux succéde un lugubre silence:
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France,
S'éloignent lentement; et, les larmes aux yeux,
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.
Mais le remords redouble au milieu des ténébres ([18]);
Leur sommeil est troublé de fantômes funébres:
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc;
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles
Fait entendre ce son, signal des funérailles.
Accours, douce Pitié, préviens ces jeux sanglants;
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs;
Dis à ces malheureux: « Cruels, qu'allez-vous faire?
Vos bras dénaturés déchirent votre mère.
Laissez là ces mousquets, ces piques et ces dards;
La nature a maudit vos affreux étendards.
Hélas! hier encore, assis aux mêmes tables,
Votre bouche abjuroit ces lauriers détestables.
Avez-vous oublié vos doux serments d'amour?
Le ciel à vos combats prête à regret le jour.

Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,
Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes;
Je resterai muette, et vos justes malheurs
A mes yeux vainement demanderont des pleurs.
Et vous qui, les premiers, provoquant la vengeance,
Avez des cœurs français rompu l'intelligence,
C'est à vous de donner le signal de la paix:
Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
Assez, pour féconder les palmes de la guerre,
De cadavres sanglants ont engraissé la terre.
Ah! revenez à vous; voyez la France en deuil
Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil.
Le chemin qui conduit ses enfants aux conquêtes,
Est teint de notre sang, et pavé de nos têtes;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim.
Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires;
Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frères;
Et qu'aux chants de la mort succèdent, en ce jour,
Les cris de l'alégresse et les hymnes d'amour! »

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

(1) Réduit, pour seul plaisir, dans ces noires demeures,
A lire quelques mots, où d'autres, avant lui,
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui.

Après le 9 thermidor, on a trouvé tous les murs des prisons de Paris couverts d'inscriptions et de vers, où les victimes avoient exprimé à-la-fois leur chagrin, et l'héroïsme de leur résignation.

(2) Eh! qui ne connoît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion.

Botany-Bay, ainsi appelée à cause de la grande quantité de plantes qui s'y trouvent, fut découverte par le célèbre navigateur Cook, à la fin d'avril 1770. Elle est située sur la côte de la Nouvelle-Hollande. Le climat en est bon, également à l'abri des extrêmes de la chaleur et du froid. Le pays, dont le sol est formé d'un sable humide et léger, est agréablement coupé de bois et de prairies.

En 1787, le gouvernement britannique désigna Botany-Bay pour y établir une colonie, qui seroit composée de ces membres nuisibles à la société, dont il est nécessaire de la purger, sans cependant que leurs crimes méritent positivement la mort. Le 20 janvier 1788, la flotte expédiée d'Angleterre à cet effet, arriva à sa destination. Les nouveaux colons eurent d'abord bien des difficultés à surmonter, tant

du côté des entreprises des naturels du pays, que de la disette quils éprouvèrent. Aujourd'hui tous les détails que l'on reçoit de ce pays, tendent à en donner une idée avantageuse; et l'on peut assurer, à l'honneur des malheureux qui composent la colonie, que leur conduite en général a toujours été, depuis leur arrivée dans ce lieu d'expiation, infiniment supérieure à ce que l'on avoit droit d'attendre d'un pareil rassemblement.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les *Mémoires de Georges Barington.* « Je commençai, dit-il, à visiter les différentes classes d'ouvriers; je les trouvai tous plus attentifs à leur besogne, plus respectueux envers leurs surveillants, que je ne l'eusse imaginé. Les uns étoient employés à faire des briques et des tuiles; les autres à bâtir des magasins, des cabanes; d'autres à déblayer, à aplanir le terrain, à porter des poutres, à former des chemins. Une autre classe étoit composée d'ouvriers exerçant leurs métiers: c'étoient des forgerons, des chaudronniers, des boulangers, des tailleurs, des jardiniers; il y en avoit aussi qui étoient destinés à garder les malades. Les heures des travaux sont depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures et demie, qu'on les fait appeler pour dîner. A deux heures, ils se remettent à l'ouvrage jusqu'au coucher du soleil; la fin de leurs travaux leur est annoncée par le bruit du tambour qui bat la retraite. Pour les encourager à la culture de leurs jardins, on leur abandonne le samedi; on donne même une prime à ceux qui recueillent une plus grande quantité de légumes. Les femmes, tous les matins, nettoient les huttes, et apprêtent le dîner des hommes; elles ramassent le linge sale, le lavent, le raccommodent, et le rendent à chacun le dimanche. Ce jour personne n'est exempt d'assister au service divin, qui se célèbre à onze heures: tous les condamnés sont obligés d'y paroître en linge propre; et je dois dire qu'ils y sont d'une manière plus convenable, et même plus dévotieuse, qu'on n'auroit lieu de l'attendre. »

Les condamnés, le temps de leur exil expiré, obtiennent des terres du gouvernement, dans la proportion suivante: trente acres pour un homme seul; cinquante pour celui qui est marié, avec dix de plus pour chaque enfant. Pendant les dix-huit premiers mois, les magasins du roi leur fournissent encore des provisions et des vêtements. On leur donne en outre tous les outils et toutes les choses nécessaires à un cultivateur, avec des grains pour ensemencer leurs terres la première année.

La plupart de ces condamnés, devenus ainsi propriétaires, donnent l'exemple des vertus domestiques. Plusieurs ont mérité, par leur conduite, d'obtenir des emplois; et l'on a vu plus d'un bandit, condamné par les tribunaux d'Angleterre, devenir juge de paix à Botany-Bay, et rendre la justice avec une probité qui pourroit servir de modèle à nos magistrats d'Europe. Enfin cet établissement a eu un tel succès, que, depuis quelque temps, on a cherché à en former un second sur les mêmes bases, et que le gouvernement a fait chercher une île convenable.

(3) Ton ame le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard! dont le nom seul console les prisons.

John Howard a consacré toute sa vie à consoler l'humanité souffrante. S'étant aperçu des abus qui s'étoient introduits dans les prisons d'Angleterre, il voulut les faire cesser; il étudia le régime des maisons de détention; il porta ses plaintes au parlement, et il parvint à améliorer le sort des prisonniers. Ce premier succès encouragea ses efforts; ses vues philanthropiques s'agrandirent. Il visita les prisons de la Hollande, de l'Allemagne, de la Russie, de la Suède, du Danemarck, de la France, de l'Italie, de l'Espagne, et de la Turquie; il n'est pas un cachot dans lequel il n'ait porté la consolation; et, de retour en Angleterre, il publia le résultat de ses observations et de ses recherches. Son ouvrage, intitulé: *État des prisons de l'Europe*, fut traduit en fran-

çais en 1788 ; il fut accueilli par les gens éclairés, sans produire une grande sensation dans le public. On étoit peu touché alors du sort des prisonniers ; les peines de la prison ne se présentoient à l'esprit que comme un malheur qu'on ne doit jamais éprouver ; mais, après une révolution dans laquelle chaque Français a perdu sa liberté, ou a été sur le point de la perdre, les efforts généreux d'Howard doivent être beaucoup mieux sentis ; et tout le monde trouvera, dans ses souvenirs, des motifs pour apprécier un des plus beaux monuments qu'on ait élevés à l'humanité (*).

Il ne sera pas inutile de jeter ici, d'après John Howard, un coup d'œil rapide sur l'état des principales prisons de l'Europe. « Les prisons de la Hollande, dit le célèbre voyageur, sont si tranquilles et si propres, que celui qui les visite a peine à croire que ce soient des prisons ; elles sont, chaque année, et souvent deux fois par an, blanchies avec de l'eau de chaux ; chacune d'elles a son médecin, son chirurgien particulier. En général, les maladies y sont rares. Dans la plupart de celles qui sont destinées aux criminels, il y a une chambre pour chaque prisonnier, et il n'en sort jamais ; chacun a un bois de lit, un garde-paille et une couverture. La Hollande est le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes, et la justice a rarement l'occasion d'y déployer toutes ses rigueurs.

« Les prisons d'Allemagne sont moins propres que celles de Hollande, mais elles ont l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières : telles sont celles de Hanovre, du Rull, de Hambourg, de Berlin, de Brémen, de Cologne, et de quelques autres villes. » John Howard a remarqué que, dans la plupart des prisons d'Allemagne, les prisonniers étoient en petit nombre ; et la cause qu'il en donne est la

(*) Ce respectable philanthrope mourut victime de son zèle pour l'humanité souffrante ; il succomba, le 20 janvier 1790, à une fièvre maligne, contractée dans la visite d'un malade, à Cherson. Il étoit né à Hackney en 1726.

promptitude de l'examen et du jugement après l'incarceration. Ceux qui sont coupables de légers délits sont condamnés rigoureusement au pain et à l'eau; mais on est moins sévère envers les criminels que l'on a jugés et qui ont été condamnés; ils ont le choix de leur nourriture; on leur donne une chambre plus commode; leurs amis et leurs parents peuvent les voir et les consoler; un ministre les accompagne pendant tout le temps qui leur reste à vivre, il ne les quitte qu'à leur mort. En général, dans les prisons d'Allemagne, on exerce peu de rigueurs inutiles; rarement on met les prisonniers aux fers; et les cachots sont presque toujours inhabités.

Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemarck, en Suède, et en Russie; les prisons y sont, pour la plupart, très malpropres et très malsaines. Dans la prison d'état de Copenhague, les fers tiennent encore aux murs, dans les chambres où les comtes Struensée et Brandt ont été enfermés. Tel est le dégoût qu'inspire l'air méphitique de cette prison, que lorsque Struensée en fut tiré, après trois mois de détention, pour être conduit à une mort terrible, il s'écria: *O quel bonheur de respirer un air frais!* Il faut dire ici cependant que les cachots ne sont point connus en Russie; et c'est pour cette raison sans doute, qu'on n'y a jamais vu de traces de la maladie épidémique qu'on appelle *la fièvre des prisons.*

Les prisons de Suisse sont beaucoup plus propres que celles des royaumes du Nord. Dans les maisons d'arrêt, chaque criminel a une chambre, afin que l'un ne puisse être le corrupteur de l'autre; ils n'ont point de fers, mais ils sont renfermés dans des chambres plus ou moins fortes, plus ou moins éclairées, selon la nature des crimes dont ils sont accusés. La plupart des prisonniers sont chauffés par des poêles; on leur alloue communément douze sous par jour. Dans les cantons suisses, les prisons renferment rarement des criminels. « La principale raison, dit John Ho-

ward, est le soin que l'on y prend d'inspirer aux enfants, même les plus pauvres, les principes de la religion et de la morale : une autre raison encore est qu'on y rend une prompte justice. » Howard ne trouva point de prisonniers dans la prison de Lausanne; il n'en trouva que trois dans les prisons de Schaffhouse; les prisons de Berne sont souvent vides.

On ne peut pas en dire autant des prisons d'Italie, qui sont presque toujours pleines. Quand John Howard passa à Venise, la principale prison de cette ville contenoit trois ou quatre cents personnes. A Naples, en 1781, on comptoit, dans la prison appelée *Vicaria*, neuf cent quatre-vingts prisonniers. Dans la Toscane, dans l'état romain, et dans le Piémont, le nombre des prisonniers étoit beaucoup moins considérable. Dans la plupart des villes d'Italie, ils sont employés aux travaux publics. Les exécutions sont beaucoup plus fréquentes dans ce pays que par-tout ailleurs. Il y a quelques années, l'usage de la torture, de la massole, etc., étoit encore connu à Rome, à Naples, et dans quelques autres états. Il n'est point de pays où l'humanité, inspirée par la religion, prodigue autant de secours aux détenus et aux pauvres. Par-tout il s'est formé des institutions charitables; et, dans la plupart des villes, des confréries pieuses sont uniquement occupées du soulagement des prisonniers. Je ne puis me dispenser de citer ici la confrérie de la Miséricorde, appelée *di S. Giovani de' Fiorentini*. Il n'est point de ville un peu considérable qui n'ait la sienne. Cette confrérie soulage les prisonniers pendant leur vie, et leur prodigue ses secours, jusqu'à ce qu'ils aient cessé de vivre; elle adoucit pour eux l'amertume du trépas; elle reçoit leurs derniers soupirs, et elle veille à leur inhumation : image de la Providence, dont la bonté adoucit les rigueurs de la justice humaine, et daigne accueillir dans son sein les hommes que la société a rejetés.

Une pareille confrérie est établie en Portugal. Les pri-

sonniers, dans la plupart des prisons de ce pays, ne subsistent que de la charité publique. La justice n'y est pas rigoureuse, mais elle y est lente; les coupables ou les accusés sont souvent détenus plusieurs années dans les prisons, avant qu'on les examine et qu'on les juge; et quelquefois, après qu'ils ont été jugés et condamnés à mort, ils demeurent encore quelques années en prison, avant qu'on les exécute. Avant l'administration du marquis de Pombal, les geôliers laissoient souvent sortir les prisonniers sur parole. L'un d'eux, qui avoit obtenu cette faveur, en jouit pendant sept ans, quoiqu'il eût été condamné à mort. L'ordre d'exécuter la sentence arriva; sur la sommation du geôlier, le coupable, qui travailloit dans la province, vint, sans balancer un instant, se remettre dans la prison: ce respect pour sa promesse lui fit accorder sa grace. Plusieurs des coupables sont tirés des prisons, pour être envoyés dans les établissements portugais au Brésil; d'autres, enrôlés comme soldats, sont embarqués pour les Indes.

Les geôliers portugais exigent un droit d'entrée et de sortie de ceux qui sont reconnus innocents: cet usage injuste est aussi pratiqué en Espagne. Le régime des prisons espagnoles est très rigoureux; les prisonniers y sont souvent entassés les uns sur les autres; ils sont souvent mis aux fers, et plongés dans les cachots humides; un criminel condamné obtient rarement sa grace du roi. Lorsqu'il est jugé, les autres prisonniers le conduisent dans la chapelle, où sa sentence lui est lue par un secrétaire en présence de tous. Il est accompagné par un moine qui ne l'abandonne plus jusqu'à la mort. On ne peut pénétrer dans les prisons de l'inquisition.

John Howard a visité aussi les prisons de Paris et celles des différentes provinces de France. Il indique, dans leur régime, plusieurs abus à réformer; mais la voix de l'humanité a été étouffée par la révolution; les hommes les plus dévonés au soulagement des misères humaines, ont eux-

mêmes été chargés de fers. En 1796, M. Pastoret dénonça, à la tribune du conseil des Cinq-Cents, les nombreux abus qui s'étoient introduits dans le régime des prisons; mais le gouvernement de ce temps-là, qui étoit aux prises avec toutes les factions, et qui étoit une faction lui-même, ne daigna point s'occuper des réclamations de l'humanité.

Howard, en visitant les prisons, a aussi visité les hôpitaux de l'Europe. Aucun obstacle ne put arrêter sa courageuse philanthropie, et il a fini par être victime de son dévouement. Ayant été voir un malheureux attaqué d'une fièvre épidémique, il en fut atteint, et mourut peu de jours après, en janvier 1790.

(4) Je ne vois plus ces sœurs dont les soins délicats
Apaisoient la souffrance, ou charmoient le trépas.

Les sœurs grises, dont il est ici question, honoroient également et leur sexe et leur fondateur, Saint-Vincent de Paule. C'est la seule association religieuse qui ait en partie survécu à la révolution.

Tout le monde connoît l'histoire de cette admirable sœur Marthe, qui se dévoua avec tant de zèle au soulagement des prisonniers malades de toutes les nations, que les désastreuses guerres de Buonaparte conduisirent à Besançon. A leur arrivée à Paris, en 1814, les souverains alliés voulurent voir cette femme justement célèbre. L'empereur de Russie la décora d'une médaille d'or frappée à son effigie, et il accompagna cet honneur d'une somme considérable. L'empereur d'Autriche lui donna la croix du mérite-civil, avec une gratification de deux mille francs. Elle reçut aussi une médaille d'or, de la part du roi de Prusse, et une croix de la part du roi d'Espagne. Enfin, présentée au roi de France, la sœur Marthe en fut parfaitement accueillie. On a gravé son portrait, où elle est représentée décorée de plusieurs ordres. Cette respectable fille est morte il y a peu

d'années à Besançon, entourée des respects de tous les gens de bien, et des bénédictions des malheureux.

(5) A la voix de Carron le luxe s'attendrit;
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit...

On sait que cet estimable ecclésiastique, forcé de s'éloigner du théâtre de la persécution, se réfugia en Angleterre; mais on ignore peut-être que Carron avoit à peine mis le pied sur cette terre étrangère, qu'il s'occupa de réunir autour de lui les enfants des émigrés et des catholiques résidants en Angleterre. Cet établissement ne fut que le premier essai de la philanthropie chrétienne de ce pieux fondateur. Bientôt il s'éleva, par ses soins, un asile pour les pauvres de l'un et de l'autre sexe, des hospices pour les malades et les infirmes. On demandera sans doute comment un pauvre prêtre, exilé de sa patrie, sans autre moyen que son zèle, sans autre ressource que la charité, a su procurer à l'enfance, à l'indigence, au malheur, tant de secours, de si utiles consolations? C'est dans les derniers sacrifices que purent faire encore les émigrés, c'est dans l'humanité des Anglais, que cet autre Vincent de Paule trouva les encouragements qui le mirent à portée de créer ces prodiges de bienfaisance, qui ont étonné tous les voyageurs et confondu les observateurs les plus incrédules.

Lorsque le sénatus-consulte qui ouvrit les portes de la patrie à beaucoup de Français que la terreur en avoit éloignés, fut connu à Londres, on voulut engager le respectable Carron à retourner dans un diocèse où il avoit laissé des monuments de son active sollicitude. « Non, je n'abandonnerai pas, dit-il, ce que la Providence m'a aidé à former, ce que la confiance me met en état de soutenir: cette jeunesse a besoin de mes soins, ces malheureux n'espèrent qu'en ma surveillance. » Ainsi ce héros de la charité chrétienne se sépare d'une patrie qu'il regrette, pour se consacrer entièrement aux bonnes œuvres qu'il chérit. On sait

d'ailleurs que l'abbé Carron réunit toujours, à tant d'autres vertus, l'attachement le plus entier à son légitime souverain, et que ce sentiment ne lui permit jamais de reconnoître sa patrie courbée sous le joug de l'usurpateur. Il ne revint en France qu'après la restauration, en 1815; et il y publia encore quelques uns des écrits pieux qui ont contribué, autant que ses admirables œuvres de charité, à rendre son nom célèbre. Ce digne prêtre est mort à Paris, le 15 mars 1821, à l'âge de soixante-un ans.

Carron a publié plusieurs ouvrages, où l'on remarque cette onction qui semble caractériser toutes les actions de sa vie: les *Pensées ecclésiastiques* et les *Pensées chrétiennes* pour tous les jours de l'année, contiennent tout ce que la morale évangélique a de plus pur et de plus consolant. On y trouve par-tout le ton pathétique de Fénélon, réuni à la sublime doctrine des Pères de l'Église. Ces deux ouvrages, qui ont eu un grand succès hors de France, ont été réimprimés à Paris.

Nous finirons cette note par quatre vers que fit Delille pour mettre au bas d'un tableau que l'on destinoit à la famille de Carron, où ce respectable ecclésiastique est peint au milieu de ses établissements.

Chef-d'œuvre de son zèle et de sa bienfaisance,
De sa famille allez charmer les yeux;
Et que ces monuments pieux
Accusent à-la-fois, et consolent la France!

Après le nom de Carron, se présentent naturellement ceux des personnes des deux sexes qui s'associèrent si généreusement à ses nobles travaux. L'imagination, fatiguée des crimes de la révolution, se repose avec plaisir sur les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité.

L'école des demoiselles avoit pour institutrices:

Madame la comtesse du Quengo; mesdemoiselles de Lucinières, de Tremereux, et de Conessin;

Mademoiselle de Villier étoit à la tête de l'hospice des dames.

M. l'abbé de Fajola à l'hospice des vieillards;

MM. l'abbé de Guerry, ancien officier au régiment du Roi; l'abbé de Verdun, ancien officier au régiment de Bassigny; du Rumédon, chevalier de Saint-Louis, consacrèrent pendant plusieurs années tout leur temps aux soins de la jeunesse.

(6) Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,
S'offre ce monument du plus grand des Louis.

L'hôtel des Invalides, fondé par Louis XIV.

(7) Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes.

Maison magnifique sur les bords de la Tamise, fondée par la reine Anne, pour la retraite des matelots estropiés et hors de service.

(8) Le succès, le bonheur ne les attendrit pas.
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre...

Robespierre fit décréter qu'on ne feroit plus de prisonniers. Si cette loi barbare n'a point eu son exécution, l'humanité et l'honneur français le doivent aux militaires, toujours braves et généreux, et sur-tout au général Pichegru et au général Moreau, qui en étoient plus particulièrement chargés, lors de l'invasion de la Hollande.

(9) O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritoient vos fureurs, méritoient vos mépris?
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères;
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.

Les prisonniers français en Angleterre ont été souvent

exposés à toutes les horreurs de la misère. Tout le monde connoît les maux qu'ils ont éprouvés; mais ce qu'on ne connoît pas assez, c'est qu'il se fit une quête parmi les émigrés français à Londres, pour venir à leur secours. Cette quête fut ouverte par l'évêque de Saint-Pol: des familles, dépouillées par la révolution, retranchèrent de leur nécessaire; de pauvres prêtres, qui n'avoient que deux habits, en donnèrent un. Ce trait, qui mérite une place distinguée dans l'histoire, peut seul consoler l'humanité affligée des calamités et des crimes de la révolution.

(10) Et qui ne prévit pas que son hymen un jour,
Du cygne harmonieux feroit naître un vautour.

Un des descendants du poëte Haller étoit alors fournisseur des armées françaises, et il avoit acquis une funeste célébrité par ses dilapidations.

(11) Cependant, près de vous grondoit l'affreuse guerre;
De moment en moment s'approchoit son tonnerre.
Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormoient au bruit flatteur des paroles de paix.

Le grand-conseil de Berne qui, presque seul, donnoit l'exemple et l'impulsion aux autres cantons, s'obstinoit à acheter la bienveillance du directoire. Les considérations fondées qui justifioient la neutralité, étoient toutes subordonnées aux circonstances; on les convertit en raison d'état invariable. Séduit par la douceur d'un repos momentané, tandis que les ravages de la guerre se faisoient sentir ailleurs, le corps helvétique se livra tout entier à l'espoir chimérique d'une sûreté sans dépense et sans trouble, et se crut invulnérable, tant qu'il ne seroit pas appelé à combattre les Français. Au lieu d'accoutumer le peuple à l'idée de la guerre, on ne l'entretint que des charmes de la paix. Ce vertige, dont la durée a conduit la Suisse au dernier terme de l'humiliation et du malheur, gagna successive-

ment la majorité des régences. Vainement quelques magistrats, plus éclairés et plus fermes que les autres, pénétrèrent dans l'avenir, et sentirent l'illusion de leurs collègues; une opposition victorieuse triompha de toute politique qui eût tendu à affermir l'indépendance de la patrie. Semblables aux adorateurs des dieux malfaisants, ils se prosternèrent devant le directoire, avec l'offrande de leur amitié, sans considérer qu'un seul sacrifice pouvoit le satisfaire, celui des constitutions, de l'indépendance, et des richesses de la Suisse.

C'est au mois de septembre 1797, que le directoire commença son plan d'usurpation; il falloit d'abord inventer quelques prétextes d'invasion, et s'ouvrir le chemin par des expédients révolutionnaires. Engager les Suisses dans quelque résolution qu'ils pussent calomnier, pour établir sur cette calomnie le prétexte de l'agression, devint l'étude des directeurs, et le travail de leurs agents. Prolonger la confiance des Suisses par des protestations pacifiques; menacer un seul canton, pour détacher les autres de ses intérêts; diviser les membres de la ligue et le sein de chaque régence; environner le peuple de suborneurs; provoquer des innovations qui affoiblissent l'autorité et la concorde; étouffer la Suisse par elle-même, pour l'accabler à son agonie; tel fut le plan du directoire.

(12) En vain le vieux Steiger, digne de jours plus beaux,
Évoquoit vos aïeux du fond de leurs tombeaux.

Le vénérable avoyer de Steiger, vieillard plein de génie et d'expérience, ne fut point la dupe des artifices des agents du directoire. Préférant la patrie à sa conservation personnelle, et les combats à la mort graduelle où se traînoit la république, il soutint de toutes ses forces, de toute la fermeté de son caractère, le destin chancelant de l'état, et repoussa constamment les délibérations pacifiques qui lui ont été si funestes, avec un stoïcisme qu'il sut inspirer à quatre-

vingt-seize de ses collègues dans les deux conseils. Incapable, malgré ses efforts, d'arrêter le torrent, il alla se réunir au brave général d'Erlach, à Fraubrunnen, qui étoit menacé par Schawenbourg. Ni les périls de tout genre qu'il avoit à courir, ni le poids de soixante-neuf ans, ni la supériorité de l'armée ennemie, rien n'ébranla son courage. Il harangua sa petite troupe, la pénétra de son exemple autant que de ses exhortations, la conduisit lui-même, et ne quitta point le feu pendant les cinq combats qui précédèrent la reddition de Berne.

(13) Tout s'enflamme à-la-fois : femmes, enfants, vieillards,
Entourent les foyers de leurs vivants remparts.

Les petits cantons avoient conservé leur indépendance, au milieu de la servitude générale : ils se montroient inébranlables dans leur refus d'immoler leur liberté à la constitution que le directoire imposoit aux Suisses. Irrités de cette résistance, les despotes plébéiens ordonnent à Schawenbourg, leur général, d'aller venger ce mépris de leur ordre suprême.

Le ciel cette fois ne permit pas le triomphe de l'iniquité. Conduits par deux officiers distingués, MM. de Paravicini et Aloïs de Reding, ces intrépides montagnards bravèrent l'insolence, les commandements, et les cohortes de Schawenbourg. Menacés de toutes parts, leur enthousiasme tira de nouvelles forces de leurs dangers : « Que nous reste-t-il maintenant, disoit-on dans les rangs, si ce n'est à mourir de la mort glorieuse de nos pères ? » Les vieillards, les enfants vouloient partager la gloire de succomber avec la patrie. Des femmes et des filles s'employèrent à traîner les canons, et les transportèrent par-dessus des rochers, et par des chemins affreux. Presque toutes armées de massues, par-tout où il se trouvoit un lâche qui cherchât à se dérober par la fuite aux dangers de la patrie, elles l'arrêtoient

et le forcoient de retourner à la frontière, et de reprendre sa place dans les rangs de l'armée.

Aloïs de Reding sut entretenir ce généreux dévouement, et par son exemple et par ses paroles. On se rappelle la harangue qu'il adressa à ces intrépides montagnards :

« Braves camarades, chers concitoyens, nous voici bientôt au moment décisif. Entourés d'ennemis, abandonnés de nos amis, il ne reste plus qu'à savoir si nous voulons courageusement imiter l'exemple que nos pères nous donnèrent autrefois à Morgarten. Une mort presque certaine nous attend ; si quelqu'un la craint, qu'il se retire ; aucun reproche de notre part ne le suivra : ne nous en imposons pas mutuellement dans cette heure solennelle. J'aime mieux avoir cent hommes déterminés à tout événement, et sur lesquels je puisse compter, que cinq cents qui, prenant la fuite, amèneront la confusion, et, par leur retraite perfide, immoleront inutilement les braves qui voudroient encore se défendre. Quant à moi, je vous promets de ne vous point abandonner, même dans le plus grand péril. *La mort, et point de retraite.* Si vous partagez ma résolution, faites sortir deux hommes de vos rangs, et qu'ils viennent me jurer, en votre nom, que vous serez fidèles à vos promesses. »

A peine Reding eut-il cessé de parler, que mille voix se firent entendre : « Nous voulons partager votre sort ; nous ne vous abandonnerons jamais, » s'écrièrent tous les soldats à-la-fois.

Fidèle à son serment, cette armée de bergers se battit avec la plus grande intrépidité, tua à Schawenbourg, dans une guerre de trois semaines, trois mille hommes, et le força à la retraite par un traité qui lui ferma les petits cantons pour quelque temps, car ils devoient bientôt aussi devenir le théâtre de toutes les horreurs qui désoloient la Suisse.

(14) Mais Rapinat paroît, et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.

Voici ce que Mallet-du-Pan a dit de ce commissaire du directoire :

« La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces de la tyrannie armée. Lecarlier, juge trop *humain*, cède le sceptre des déprédations aux commissaires Rouhière et Rapinat.

« Ce dernier, chef de l'expédition, chargé des instructions secrètes, choisi par Rewbel, et son allié, offre un nouvel enfer. Totila et Alaric furent miséricordieux à côté de ces déprédateurs modernes, élevés dans les lycées de Paris.

« Des cris s'élèvent, ce sont ceux de l'impuissance. Comment, avec quoi solder cette profusion de rapines?

« La fureur publique accuse le lâche silence de la législature helvétique; elle le rompit, s'émut, intercéda, remontra; mais Rapinat inflexible poursuit ses vols. Schawenbourg et ses soldats les protègent. De concert, ils font taire les plaintes et le désespoir; la Suisse écrasée passe sous un système de terreur; la prison, la confiscation, l'inquisition, l'échafaud, attendent les murmures et la première résistance.

« En un mot, une oppression si effrénée aliénoit jusqu'aux jacobins les plus immoraux, et le directoire se vit forcé de feindre de désavouer, et de rappeler Rapinat. »

(*Mercure Brit., vol.* 1, *p.* 250 *et suiv.*)

A ce tableau énergique, fait par l'un de nos meilleurs publicistes, nous ajouterons un quatrain qui, dans le temps, amusa beaucoup en France, où l'on s'amuse de tout.

Le pauvre Suisse qu'on ruine
Voudroit bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

(15) Ah! qui pourroit tracer ces scènes de carnage?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,

Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.

Ce tableau n'est point exagéré. Dans le canton de Berne, plus de trente villages, un espace de plusieurs lieues, furent mis au pillage; châteaux, maisons bourgeoises, fermes, maisons rustiques, tout fut dévasté de fond en comble. On tuoit les bestiaux, on brisoit les meubles qu'on ne pouvoit emporter. On a trouvé dans les bois les cadavres de plusieurs femmes, mortes victimes de la brutalité la plus infame.

Delille a composé ce tableau en Allemagne, au moment où la renommée lui apportoit chaque jour les détails de quelque nouveau désastre.

Tout ce morceau sur l'usurpation, et les malheurs de la Suisse, fut supprimé dans les éditions in-8° et in-18 de 1803, mais conservé par les éditeurs dans la magnifique édition in-4° de la même année.

(16) Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles,
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.

L'auteur n'a pas prétendu s'attribuer ce dernier vers; il l'a emprunté de Corneille, comme particulièrement consacré à peindre la guerre civile, et devenu proverbe.

(17) . . . . . A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé.

Cet épisode n'est malheureusement qu'une fiction du poëte. Il n'y eut jamais de trêve ni de réconciliation réelle dans cette horrible guerre de la Vendée. Mais l'idée de cette scène touchante fut vraisemblablement suggérée à Delille, par celle que décrit Lucain, au quatrième livre de sa Pharsale. Les camps de Pompée et de César se trouvent en présence, séparés seulement par un étroit vallon. « Le frère

reconnoît son frère, le fils son père, le père ses enfants. D'abord la crainte leur impose silence, et chacun d'eux ne salue les siens que d'un signe de tête, ou du mouvement de l'épée. Mais bientôt, ajoute le poëte, leur amour mutuel devient plus pressant, et leur fait oublier la discipline militaire: ils franchissent le vallon, et courent s'embrasser l'un l'autre. » Ici, du moins, il n'y a point de fiction; et l'historien avoit inspiré le poëte. (Voyez *Cæs.*, *de Bell. civil.*, lib. I.)

(18) Mais le remords redouble au milieu des ténèbres;
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres.

L'un des plus beaux morceaux de la Pharsale, des plus fortement empreints de cette imagination sombre et terrible, qui distingue sur-tout le génie de Lucain, est celui où le poëte décrit (liv. VIII, v. 771 et suiv.) la nuit qui suivit la journée de Pharsale.

Exigit a miseris tristes victoria pœnas,
Sibilaque et flammas infert sopor: umbra peremti
Civis adest: sua quemque premit terroris imago.
Ille senum vultus, juvenum videt ille figuras:
Hunc agitant totis fraterna cadavera somnis;
Pectore in hoc pater est: omnes in Cæsare manes.

Delille se rappeloit sans doute ces beaux vers, en composant ceux qui ont donné lieu à ce rapprochement.

CHANT TROISIÈME.

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

POURQUOI faut-il toujours qu'en mes tristes tableaux
Ton histoire, ô Pitié, soit celle de nos maux?
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles:
Funestes dans les camps, combien plus dans les villes!
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs;
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire;
Pour saisir une palme, ils volent aux combats;
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas.
Mais, au sein de nos murs, quand les discordes naissent,
Les pensers généreux, les vertus disparoissent.
Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux,
La victoire, pour trône, y veut des échafauds:
Tout est vil ou cruel, assassin ou victime;
Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.
O mes concitoyens, comment ont pu vos cœurs
Des camps, dans les cités, surpasser les fureurs?
Là, tout parle de meurtre: ici tout vous rappelle
A la douce concorde, à la paix fraternelle;

Les mêmes tribunaux jugent vos différends,
Le culte au même autel appelle tous les rangs;
Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble;
Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble;
Enfin, tout vous unit. Pourquoi donc ces fureurs,
Ces spectacles sanglants et ces scènes d'horreurs?
Ah! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes.
Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance (1),
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.
Des vices tout-à-coup se débordent les flots;
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos:
Du sang des deux partis la discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.
Ainsi, le ciel vengeur tour-à-tour immola
Sylla par Marius, Marius par Sylla;
La race des Yorks, par celle des Lancastres.
Mais que sont ces malheurs auprès de nos désastres?
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux?
Mais non: que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtiments du crime épouvante la terre;
Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations (2).
Dégagée une fois du lien légitime,
D'abord de maux en maux, bientôt de crime en crime,

La France a pris l'essor; et, dans ses attentats,
Sa rapide fureur ne se repose pas.
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle[3]
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,
Le feu, nourri du suc dont le bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc; et, gagnant le feuillage,
Dévore, en petillant, l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
S'étend de tige en tige, embrase la forêt.
Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil tremblant les flammes triomphantes.
Tels furent nos destins : ainsi, dans un moment,
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement.
A peine la Discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :
Les temples des beaux-arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prions les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable,
Que dégouttant du sang de quelque misérable,
L'idole à qui la France a confié son sort,
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;

La hache est sans repos, la crainte sans espoir ;
Le matin dit les noms des victimes du soir (4) ;
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes ;
Les jours sont inquiets, et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor :
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse ;
L'opulence dénonce, et la naissance accuse.
Pour racheter tes jours, en vain ton or est prêt ;
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère ;
Mais elle veut sa proie, et la veut tout entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens :
Plus d'amis, de parents, ni de concitoyens.
Le fils épouvanté craint l'abord de son père ;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère ;
L'amour même est timide ; et, dans cet abandon,
La nature est sans voix, sous des lois sans pardon.
Ainsi, quand, sur ses pas semant les funérailles,
La mort contagieuse erre dans nos murailles,
Tous les nœuds sont rompus ; l'ami dans son ami,
Le frère dans sa sœur, redoute un ennemi ;
Et, sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,
Refuse de tourner la porte solitaire.

Mais quels maux je compare à des malheurs si grands !
On conjure la peste, et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice,
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.

Tous, à leur infortune ajoutant le remord,
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort;
Et, dans un même char, où sa main les rassemble,
Voisins, amis, parents, vont expirer ensemble,
A moins que, de la vie incertain possesseur,
L'opprimé tout-à-coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard; mais il aura son heure:
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour; leur pouvoir les proscrit:
Sur leurs tables de mort déja leur nom s'inscrit (4).
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres
De leur aspect horrible épouvanter les ombres;
Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits (5),
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.
Par-tout, la soif du meurtre et la faim du carnage.
Les arts jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
Tout prend un cœur d'airain: la farouche beauté
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté;
Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes;
Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes (6).
Que dis-je? la nature, ô comble de nos maux!
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie;
Le feu dans les hameaux proméne l'incendie;
Et la terre complice, en ses avides flancs,
Recéle par milliers les cadavres sanglants.
A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
La mort infatigable a volé sur les ondes.

Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups ;
Le baptême de sang est achevé pour vous.
Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides (7);
Et, le jour et la nuit, l'onde porte aux échos
Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage (8);
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux (9).
O Loire, tu les vis, ces hymens qu'on abhorre ;
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.
Cependant, le trépas s'accuse de lenteur :
Eh bien ! ange de mort, ange exterminateur,
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre :
Maison, ville, habitants, que tout soit mis en poudre ;
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfants, vieillards,
Jonchent le sol natal de leurs membres épars.
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage :
Que dis-je ? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon ; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève (10).
Français, vous pleurerez un jour ces attentats :
Oui, vous les pleurerez ; mais vous n'y croirez pas.
Ah ! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence,
A qui l'obscurité garantit l'indulgence !

Eh! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux,
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?
Ah! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré
Pas un asile sûr, pas un antre ignoré!
Pareil à cette énorme et bruyante déesse
Qui voit tout, entend tout, va, vient, revient sans cesse;
De la proscription le génie odieux,
Ayant par-tout des bras, des oreilles, des yeux,
Des cités aux hameaux, parcourt la France entière;
Comme au palais des grands, frappe à l'humble chaumière;
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux;
Le pauvre a ses tyrans, le pâtre a ses bourreaux.
Mais pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires?
Assez d'autres ont peint les douleurs populaires.
Moi-même, il m'en souvient, mes vers compatissants
Cherchoient pour eux les sons les plus attendrissants.
Par moi, du laboureur étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire;
J'encourageois les sons de l'humble chalumeau,
Et portois aux cités les plaintes du hameau.
Mais pourrois-je des grands oublier la souffrance!
O vous, cœurs révoltés, que leur éclat offense,
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs:
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs malheurs;
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,
Aujourd'hui, des hauteurs d'où la puissance tombe,

Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits!
Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux (11)!
La nature en frémit; et l'amitié tremblante,
A des traits si chéris recule d'épouvante.
O Mouchys! expiez votre amour pour vos rois:
Que l'épouse et l'époux périssent à-la-fois.
Je ne t'oublierai point, toi, dont l'ame sublime
Gardoit un cœur si pur sous le règne du crime,
O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang ami d'un sang royal,
Respectable Brissac! Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?
Avec moins de plaisir, les yeux d'un voyageur,
Dans un désert brûlant, rencontrent une fleur;
Avec moins de transports, des flancs d'un roc aride,
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.
Modèle des sujets, et non des courtisans,
Les vertus du vieil âge honoroient tes vieux ans.
A son roi malheureux quel sujet plus fidèle?
Hélas! sous le pouvoir d'une ligue cruelle,
Tout fléchissoit la tête; et même la vertu
Baissoit sous les poignards un regard abattu;
Rien n'altéra ta foi, n'ébranla ton courage;
Mais enfin, à ton tour, victime de leur rage,

Tu passes sans regret, ainsi que sans remord,
Du Louvre dans les fers, et des fers à la mort.
O ville trop coupable! ô malheureux Versailles!
Son sang accusateur souille encor tes murailles.
Un cortége cruel a feint de protéger
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.
Le char est entouré, les sabres étincellent;
Sur les monceaux de morts les mourants s'amoncellent;
Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands (12).
O martyr du devoir, du zéle, et de la gloire!
Tant que du nom français durera la mémoire,
J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.
Mais combien ton trépas présage de malheurs!
Que je plains de l'état la fortune orageuse!
A peine délaissé par ta main courageuse,
J'entends tomber le trône; et le sang de nos rois,
Hélas! m'offre à pleurer tous les maux à-la-fois:
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance,
La chute du pouvoir. Parmi ces grands débris,
Louis frappe d'abord mes regards attendris.
O douleur! ô pitié! quelle grande victime,
D'un rang plus élevé, descendit dans l'abîme!
Hélas! le vœu dublic dictoit ses sages lois,
Gouvernoit ses conseils, présidoit à ses choix;
Les ordres de l'état, convoqués par lui-même,
Sembloient associés à son pouvoir suprême.

O mon maître ! ô mon roi ! comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur !
O jour, jour exécrable, où des monstres perfides
Souillèrent son palais de leurs mains homicides !
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix ([13]),
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois ! »
La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée ;
Tandis que, de sa porte ensanglantant le seuil,
Sa garde généreuse expire avec orgueil ;
Et que, la pique en main, la cohorte infernale
Plonge le fer trompé dans la couche royale.
Le ciel, le juste ciel, a conservé ses jours.
Ah ! puisse-t-il long-temps en protéger le cours !
Enfin, la mort s'apaise, et le meurtre s'arrête ;
Mais le calme bientôt fait place à la tempête.
Le bruit affreux redouble ; et des sujets sans foi
Parlent insolemment de conquérir leur roi.
Ils appellent triomphe un crime détestable.
Ah ! comment le tracer, ce départ lamentable !
De leur palais sanglant, ces otages sacrés
Descendent à travers leurs gardes massacrés.
Pour suite des brigands ! des bourreaux pour cortége !
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilége,
Hérissé de mousquets, de lances et de dards ;
Des lambeaux teints de sang forment leurs étendards.
Tout dégouttants de meurtre, et d'ivresse, et de fange,
Ils marchent ; au milieu de l'horrible phalange,

Vient à pas lents ce char où brillent à-la-fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois (14),
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre, et des rois le plus juste,
Deux enfants malheureux. O fille des Césars!
Quand, de ses fiers Hongrois cherchant les étendards,
Ta mère vint s'offrir à leur troupe enflammée,
Son enfant dans ses bras lui conquit une armée:
Et, pâle, l'œil en pleurs, tendant ses foibles mains,
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains!
Les uns autour de vous hurlent leurs chants atroces;
D'autres sur votre char portent leurs mains féroces;
Au bout d'un fer sanglant, d'autres lèvent aux cieux
De leurs affreux exploits le trophée odieux;
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes,
Des flots d'un sang fidèle encore toutes fumantes.
Que de cris forcenés! que d'imprécations!
Vous marchez au milieu des malédictions.
Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare;
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux qu'eux seuls ont faits, accable sa douleur.
Ah! si par les tourments sa marche est mesurée,
Quels siècles en pourroient égaler la durée?
Abrége, Dieu des rois, ces affreux attentats;
Avance, char fatal; coursiers, hâtez vos pas.
Non: la rage, à plaisir, éternise leur route,
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.

Cependant, on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux ([15]).
Il les voit ; et leur vue, ô douleur lamentable !
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant
S'enfuit, enveloppé de son voile sanglant ;
Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,
Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.
Ah ! malheureux époux, et plus malheureux roi,
Puisse être, un jour, ce lieu moins funeste pour toi !
Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes !
Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,
Entraînant les débris du trône ensanglanté,
Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.
Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime !
Ah ! peut-être ses maux désarmeront le crime.
Non : de son infortune on aggrave le poids,
Et Louis est captif dans le palais des rois.
O catastrophe horrible ! ô douloureux voyage !
Bien différent de ceux, où, bordant son passage,
Son peuple, pour ses jours, levoit au ciel les mains,
Et de fleurs, sous ses pas, parfumoit les chemins.
Le vieillard consolé bénissoit la lumière ;
L'enfant lui sourioit du seuil de la chaumière ;
Tous les yeux le cherchoient avec avidité ;
Et, quand fuyoit loin d'eux son char précipité,
De ce peuple, ennemi d'un maître qui l'adore,
L'amour, les vœux, les cris le poursuivoient encore.

Que les temps sont changés! O vous, sensibles cœurs,
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs.
Du pouvoir avili misérable fantôme,
Monarque sans sujets, souverain sans royaume,
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux,
Est tantôt dans l'abîme, et tantôt dans les cieux,
Il passe tour-à-tour, jouet d'un long orage,
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur
Mêle à ses cruautés une fausse douceur:
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,
Mord, lâche, ressaisit, et dévore sa proie.
Plus de paix en son cœur, de tréve à son tourment.
Dans le jardin des rois s'il respire un moment (16),
Il marche environné de surveillants barbares;
De l'air commun à tous ses tyrans sont avares;
La haine curieuse assiége son réveil,
Ses pas, ses entretiens, et jusqu'à son sommeil;
Et, le dernier des rois, le premier des esclaves,
Quand par lui tout est libre, il est chargé d'entraves!
Heureux, lorsqu'en secret, libre dans ses douleurs,
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs.
Eh bien! vous, qu'offensoit sa puissance suprême (17),
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez! que tardez-vous de dépouiller son front?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.
Tout est prêt: ce n'est plus ce peuple mercenaire,
Par des cris insolents méritant son salaire:

Le Louvre est investi ; la bassesse et l'effroi
Aux brigands de Marseille abandonnent mon roi.
Je vois couler le sang, j'entends gronder la foudre ;
La France est sans monarque, et le trône est en poudre.
O toi, qu'ont fait gémir ces illustres malheurs,
Tendre Pitié, retiens, retiens encor tes pleurs :
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes ;
Les lois vont consacrer les attentats des armes.
Hélas ! toujours trompé, mais espérant toujours (18),
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage ; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.
Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt !
Que dis-je ? l'arrêt part, et le cachot est prêt.
O vous, vous, murs cruels, demeures désastreuses !
Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses.
Non, les revers fameux de tant de potentats (19),
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats,
Ne peuvent s'égaler à cette tour fatale.
Ce n'est plus ce palais, cette prison royale,
Où de la majesté quelques tristes lambeaux
Déguisoient l'infortune, et décoroient ses maux.
Son malheur, en ces lieux, tout entier se consomme :
Destructeur du monarque, il persécute l'homme.
Noirs esprits des enfers ! quel conseil ténébreux
Inventa, dites-moi, ces traitements affreux ?
Chaque heure a son tourment, chaque instant son outrage ;
La ruse aide la force, et l'art guide la rage.

O noms sacrés de père, et d'époux et de fils,
Noms aujourd'hui cruels, noms autrefois chéris!
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture.
La haine arme contre eux jusques à la nature.
Malheureux, hâtez-vous de saisir ces moments;
Précipitez du cœur les doux épanchements;
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses.
Quels maux ne s'oublieroient dans vos saintes caresses?
Mais c'en est fait: ô cœurs nés pour vous adorer,
Votre malheur commence, il faut vous séparer.
Vos tyrans l'ont voulu; leur sombre inquiétude
A l'emprisonnement unit la solitude.
Hélas! au milieu d'eux vos regards consolés
Distinguoient quelquefois des serviteurs zélés;
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage,
A leur roi, dans les fers, ils envoyoient l'hommage.
Vous ne les verrez plus: sur Louis et sur vous
Déja j'entends crier d'inflexibles verrous.
Non: vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence,
Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux,
Le fils est en exil à côté de son père;
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je? ô coup du sort!
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent;
Les échafauds sont prêts et les bourreaux l'attendent.

O qui peut concevoir ces scènes de douleurs,
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes!
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes;
Et, par de longs soupirs, cherchant à s'exhaler,
Leurs cœurs veulent tout dire, et ne peuvent parler.
Ah! moi-même je sens défaillir mon courage.
D'autres du jour fatal retraceront l'image (20):
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance;
Le char affreux, roulant dans un profond silence;
Ce char qui, plus terrible, entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, avance les apprêts;
L'échafaud régicide et la hache fumante;
Cette tête sacrée et de sang dégouttante,
Dans les mains du bourreau de son crime effrayé.
Ces tableaux font horreur; et je peins la Pitié!
La Pitié pour Louis! il n'est plus fait pour elle.
O vous, qui l'observiez de la voûte éternelle,
Anges, applaudissez; il prend vers vous l'essor.
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déja son nom s'inscrit aux célestes annales;
Préparez, préparez vos palmes triomphales.
De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'étoit qu'un degré vers les cieux.
Mais d'où vient tout-à-coup que mon cœur se resserre?
Hélas! il faut des cieux revenir sur la terre!

Louis en vain assiste aux célestes concerts;
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.
O mélange touchant de malheurs et de charmes!
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes.
O vous, qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs,
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse!
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits?
Français, qui l'avez vue, et jeune, et belle, et reine,
Répondez: est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnoit tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grace à ses dons?
Hélas! tant qu'elle a pu, dans sa tour solitaire,
D'un auguste captif partager la misère,
Tous deux s'aidoient l'un l'autre à porter leurs douleurs;
N'ayant plus d'autres biens, ils se donnoient des pleurs.
Une fois arrachée à cet époux fidèle,
Elle vivoit sans lui, mais il vivoit près d'elle.
Ah! combien ses malheurs se sont appesantis (21)!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour son fils.
Ah! d'une seule mort si leur rage contente,
Respectoit dans ses bras cette tête innocente;
Si, du soin d'élever cette royale fleur,
Elle pouvoit charmer son auguste douleur!
Mais lui-même on l'arrache à sa main maternelle;
Leur prison séparée en devient plus cruelle.

Ses pensers désormais vont se partager tous
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.
Ah, cruels! désarmez vos rigueurs inhumaines:
Hélas! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes!
Vains discours; chaque instant voit aggraver son sort.
Prisonnière à côté du tribunal de mort,
On l'immole long-temps, et le coup qui s'apprête
Reste éternellement suspendu sur sa tête.
A cette attente horrible on joint tous les tourments,
Tout ce qui flétrit l'ame, et révolte les sens;
Sans cesse elle respire une vapeur immonde;
Le froid glace ces mains qu'idolâtroit le monde;
Un vil grabat succéde à des lits somptueux;
A sa faim, qu'éveilloient des mets voluptueux,
On épargne une vile et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.
Elle-même, que dis-je? incroyable destin!
S'impose un vil travail, et, l'aiguille à la main,
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.
Ses besoins sont toujours le signal des refus,
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.
Quoi! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre?
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre?
Hélas! par-tout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi.
Ah! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi,
N'est-il pas une issue, une route secréte,
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite?

Que je puisse, à genoux, adorant ses malheurs,
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs?
Mais il n'en est plus temps : l'affreux conseil s'assemble;
On vient, le verrou crie, on l'entraîne, je tremble.
C'en est fait : le voici, voici l'instant fatal.
Eh bien! je vais la suivre au sanglant tribunal.
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes.
Vous, qui fîtes tomber les plus grandes victimes,
Juges de votre reine, écoutez ses forfaits.
Sa facile bonté prodigua les bienfaits;
Son cœur, de son époux partagea l'indulgence;
Ce cœur, fait pour aimer, ignora la vengeance.
« J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. »
Ce mot, inconcevable aux ames sans pitié,
Ce mot, dont la noblesse encouragea le crime,
Il fut de son grand cœur l'expression sublime.
Elle fit des heureux, elle fit des ingrats.
Tigres, oserez-vous ordonner son trépas?
Ah! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avance.
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence :
Non, je n'attendrai point qu'une exécrable loi
Envoie à l'échafaud l'épouse de mon roi.
Non, je ne verrai point le tombereau du crime,
Ces licteurs, ce vil peuple, outrageant leur victime,
Tant de rois, d'empereurs, dans elle humiliés,
Ses beaux bras, ô douleur! indignement liés!
Le ciseau dépouillant cette tête charmante,
La hache!.. ah! tout mon sang se glace d'épouvante!

Non, je vais aux déserts enfermer mes douleurs;
Là, je voue à son ombre un long tribut de pleurs;
Là, de mon désespoir douce consolatrice,
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice;
Et les monts, les vallons, les rochers, et les bois,
En lugubres échos répondront à ma voix.
Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivois ici-bas que pour pleurer un frère(22),
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur!
Reçois de la pitié son tribut de douleur.
Ah! si dans ses revers la beauté gémissante,
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante,
Combien de la vertu les droits sont plus puissants!
Sa bonté la rend chère aux cœurs compatissants;
Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime:
Et pleurer sur ses maux, c'est pleurer sur soi-même.
Aussi, des attentats de ce siècle effréné,
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.
O Dieu! et quel prétexte à ce forfait infame?
Ton nom étoit sans tache aussi bien que ton ame;
Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles desirs,
Eut les malheurs du trône, et n'eut pas ses plaisirs.
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère,
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,
Tu suppliois pour eux le maître des humains;
Ce ciel, où tu levois tes innocentes mains,
Étoit moins pur que toi. Dieu! quels monstres barbares
Purent donc attenter à des vertus si rares?

Ah ! le ciel t'envioit à ce séjour d'effroi.
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi ;
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,
Emblème de tes mœurs, comme de ta naissance ;
Mêle sur ce beau front, où siége la candeur,
Les roses du martyre aux lis de la pudeur.
Trop long-temps du daignas, dans ce séjour funeste,
Laisser des traits mortels à ton ame céleste.
Pars, nos cœurs te suivront ; pars, emporte les vœux
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux.
Non moins dignes de pleurs, quand le sort les offense,
La débile vieillesse et la fragile enfance :
Un enfant, un vieillard ! Qui peut les voir souffrir?
L'un ne fait que de naître, et l'autre va mourir.
Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante
Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante ;
Lorsque autour des tombeaux de ses cinquante fils,
D'Hécube en cheveux blancs les lamentables cris
Redemandent Pâris, Polyxène, Cassandre,
Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre :
Tant cet âge si foible est puissant sur nos cœurs !
Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs ?
Ah ! dans ce siècle impie et si fécond en crimes,
Manquons-nous de malheurs ? manquons-nous de victimes ?
O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous ?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous (23) ?
Le ciel vous épargna la douleur d'être mères ;
Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères !

Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,
De votre sang royal le reste dispersé,
Il vous restoit un Dieu, son culte, et vos prières.
Mais quoi! vos yeux ont vu par des mains meurtrières
Les temples du Seigneur de carnage souillés,
Leur pontife proscrit, leurs autels dépouillés.
De vos jours fortunés la mémoire importune,
Hélas! s'en vient encore aigrir votre infortune.
De deux régnes brillants vous vîtes la grandeur;
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur;
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage
Réservoit ces malheurs au déclin de votre âge.
Quel cœur d'airain pourroit vous refuser des pleurs?
Mais l'enfance sur-tout a des droits sur nos cœurs.
Au fils d'Ochosias que j'ai donné de larmes!
Pour lui de Josabeth je ressens les alarmes;
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.
Tantôt mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage;
Et je rends grace au flot qui le rend au rivage:
Tant cet âge est touchant! mais quel sort inhumain
Du dernier fils des rois égale le destin?
Je reviens donc à vous, famille infortunée!
Par quelle inconcevable et triste destinée,
Hélas! faut-il toujours que mes lugubres vers
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers?
Louis sur l'échafaud a terminé sa vie;
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie:

D'effroyables malheurs ont banni ses parents.
Seul, au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,
Un fils respire encore ; il n'a, pour sa défense,
Que ses traits enchanteurs, et que son innocence :
Contre tant de foiblesse a-t-on tant de courroux !
Cruels, il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous !
Veille sur lui, grand Dieu, protecteur de sa cause,
Dieu puissant ! c'est sur lui que notre espoir repose.
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus ;
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas ! qu'il ne voit plus.
Tu connois ses dangers, et tu vois sa foiblesse.
Ses parents ne sont plus, son peuple le délaisse :
Que peuvent pour ses jours ses timides amis ?
Les assassins du père environnent le fils ;
Sa ruine est jurée. A peine leur furie
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.
Son courage naissant et ses jeunes vertus
Par le vent du malheur languissent abattus.
Leurs horribles conseils et leur doctrine infame,
En attendant son corps, empoisonnent son ame (24).
Déja même, déja de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.
Quoi ! n'étoit-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse ?
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,
Étoient-ils sans courage ? étoient-ils sans secours ?
Abner sauva Joas ; sous l'œil même d'Ulysse,
Un faux Astyanax fut conduit au supplice.

Mais quoi, pour remplacer cet enfant plein d'attraits,
Quel visage enchanteur eût imité ses traits?
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère;
Et la beauté du fils auroit trahi la mère.
Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur;
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur.
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.
Ah! malheureux enfant, ah! prince infortuné!
Sous quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né?
Pleurez, Français, pleurez tant de maux et de charmes;
Il eût tari vos pleurs, ayant versé des larmes;
Victime d'un long trouble, il eût aimé la paix.
Mais je respire enfin: le règne des forfaits
Sans doute est achevé. De ce sang que j'adore,
Moins à craindre pour eux, un enfant reste encore.
Elle a, sans rien prétendre au trône de nos rois,
Les graces de son frère, et n'en a pas les droits.
Bénissons ses malheurs: son sexe est sa défense.
Peut-être ils feront grace à sa foible innocence.
Déja brille autour d'elle un plus pur horizon.
Mais que de pleurs encor vont baigner sa prison!
Où ses parents sont-ils? qu'est devenu son frère?
Essuiera-t-elle encor les larmes de sa mère?
Son père est-il vivant? Conserve-t-il sa sœur?
Douter de leur destin est sa seule douceur;
Aucun de ces doux noms n'arrive à son oreille,
Rien n'apaise sa crainte, hélas! et tout l'éveille.

Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux?
Le ciel veut-il s'absoudre, en terminant ses maux?
Oui, l'heure est arrivée: un Dieu finit ses peines;
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.
Fuis! ô fille des rois! fuis ces scènes d'horreur,
Vole aux champs maternels. Hélas! notre terreur
Ne peut t'offrir encor, sur ton morne passage,
Qu'une pitié captive et qu'un muet hommage.
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.
Tous plaindront du malheur l'image attendrissante,
Ces traits décolorés, cette langueur touchante,
Et dans ces yeux, long-temps noyés dans les douleurs,
Chercheront, en pleurant, la trace de tes pleurs.
Et vous, qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,
Ah! ménagez son ame, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur (25).
Qu'elle implore le ciel, qu'elle invoque, en ses peines,
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humaines!
Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à-la-fois
Son père à l'échafaud, et son Dieu sur la croix.
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père;
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère:
Qu'elle soit digne d'eux, en acceptant ses maux.
Cependant de son deuil égayez les tableaux;
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures
Lui fassent oublier les languissantes heures.

Déja les noirs chagrins semblent s'évanouir,
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.
Ainsi l'état douteux du crépuscule sombre
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,
Les prémices du jour aux restes de la nuit.
Cependant, au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osoit lever la voix,
Des rayons de vertus ont brillé quelquefois.
On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères (26).
Que dis-je? Quand Septembre, aux Français si fatal,
Du massacre par-tout donnoit l'affreux signal,
On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux;
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux (27).
Eh! dans ces jours d'effroi, de ce sexe timide
Qui n'a point admiré le courage intrépide?
Viens, ô viens terminer cet horrible tableau,
Toi, qui donnas au monde un spectacle nouveau,
O toi, du genre humain la moitié la plus chère!
Une seule dément ton noble caractère (28):
Le reste est héroïque, et passe sans effort
Des plaisirs aux douleurs, des douleurs à la mort.
Pas un lâche soupir, pas une indigne larme;
Leur courage leur prête encore un nouveau charme.

Superbe et triomphante à ses derniers moments,
Chacune se choisit ses plus beaux vêtements ;
Comme aux pompes d'hymen, au supplice s'apprête,
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.
Notre sexe est jaloux de ces traits généreux ;
Près d'elles du trépas l'aspect est moins affreux.
La beauté, sur la mort exerçant son empire,
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire :
On diroit que le ciel met dans ses foibles mains
La gloire de la France et l'honneur des humains.
Telles, dans la nuit sombre, éclatants météores,
Du pôle nébuleux les brillantes aurores,
Consolent du soleil, et remplacent le jour.
Quel prodige de foi, de constance et d'amour !
Tarente, que te veut cet assassin farouche ?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche (29) ;
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud ;
Ta reine dans les fers te parle encor plus haut.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne ;
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Éponine ;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux :
Ce sexe efface tout, et ton char sanguinaire
A vu moins de héros que son char funéraire.
Il a ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus.
Ah ! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage ;
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,

Qui, dès vos premiers ans, entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours;
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?
O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs (30)?
Hélas! lorsque l'hymen préparoit sa couronne,
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu vous virent immoler.
Ah! des yeux maternels quels pleurs durent couler!
Mais vos noms, sans vengeur, ne seront pas sans gloire;
Non: si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu: je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funeste Élysée,
Qui de torrents de sang vit la terre arrosée.
Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli (31),
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infames beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultent en cadence!
Mais, s'il est quelque lieu, quelques vallons déserts,
Épargnés des tyrans, ignorés des pervers,
Là, je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil;
Là, ce sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison, reviendra, chaque année,
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.

« Salut, objets touchants ! diront-elles en chœur,
Salut, de notre sexe irréparable honneur !
Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure ;
Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
Une vertu si rare unie à tant d'appas.
Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage ;
Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal ;
Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal :
Adieu, touchants objets, adieu ! Puissent vos ombres
Revenir quelquefois dans ces asiles sombres !
Pour vous le rossignol prendra ses plus doux sons ;
Zéphyr suivra vos pas, écho dira vos noms.
Adieu ! Quand le printemps reprendra ses guirlandes,
Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes ;
Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
Ces hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs ! »

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

(1) Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.

« ...Tout se tourne en révolte et en pensées séditieuses, dit le prince des orateurs français, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par-là de les livrer aux guerres civiles. Écoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie: *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi; et je lui ai dit: Je ne serai plus votre pasteur. Que ce qui doit mourir aille à la mort; que ce qui doit être retranché soit retranché; et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres.* » (Zach., 11, 9.)

BOSSUET, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

(2) Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations.

Il ne faut pas, sans doute, faire des récits et des peintures de nos malheurs, un moyen de les renouveler en réveillant les haines et les souvenirs de vengeance; mais il ne faut pas non plus que les leçons du passé soient perdues pour l'avenir; il faut que les vices et les crimes honteux soient flétris dans la postérité; il faut que les vertus et les actions

héroïques soient présentées à l'admiration des siècles, par ceux qui en furent les témoins. Rien ne seroit plus contraire à la morale publique, et plus funeste aux générations futures, que de laisser confondus, et de voir placés sur la même ligne, par les historiens et les poëtes, la rébellion et la fidélité, les victimes et les bourreaux.

(3) Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle, etc.

Cette comparaison est empruntée du livre II des *Géorgiques*, v. 303 :

Nam sæpe incautis pastoribus excidit ignis, etc.

et Delille reproduit ici les beaux vers de sa traduction : le dernier seulement offre un léger changement. Le traducteur de Virgile avoit dit :

Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt.

et le chantre de *la Pitié* nous dit ici :

S'étend de tige en tige, embrase la forêt.

(3) La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir.

L'auteur fait allusion à ces journaux *du matin*, qui proclamoient dans tout Paris les noms des victimes égorgées juridiquement la veille.

Il y avoit aussi des journaux *du soir*, qui proclamoient les noms des victimes du matin.

(4) Ses chefs auront leur tour; leur pouvoir les proscrit:
Sur leurs tables de mort déja leur nom s'inscrit.

On se rappelle ces paroles prophétiques de d'Éprémenil à Pétion, qui venoit de l'arracher tout sanglant, des mains d'une populace acharnée à sa mort : « Comme vous l'êtes « aujourd'hui, monsieur, j'ai été porté en triomphe, et vous

« me voyez maintenant en proie aux fureurs du peuple: ne « vous fiez point à sa faveur, ni à votre fortune actuelle. »

(5) Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits,
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.

On nous a communiqué une pièce de vers très curieuse, écrite de la main de Fouquier de Tinville, qui prouve que tous les jacobins exagérés n'ont pas toujours eu le même esprit et la même opinion, et qu'ils ont long-temps rampé devant le pouvoir qu'ils ont détruit. Cette pièce de vers étoit adressée à Louis XVI; elle fut envoyée à l'abbé Aubert, avec prière de la publier dans son journal. Cet estimable journaliste jugea les vers très médiocres, et ne les fit point imprimer; il les jeta dans un carton, où il avoit coutume de reléguer toutes les pièces inutiles, et qu'il appeloit plaisamment le *cimetière des innocents.* En 1793, il exhuma les vers de Fouquier de Tinville, et les portoit toujours avec lui comme une *carte de sûreté*, bien décidé à les lire devant le tribunal révolutionnaire, s'il y étoit traduit. C'est de l'abbé Aubert lui-même que nous tenons cette pièce; plusieurs personnes l'ont vue entre ses mains, et peuvent en attester l'authenticité.

Vers que l'on prie Messieurs les Rédacteurs du journal d'insérer dans leur feuille.

D'une profonde paix nous goûtions les douceurs,
Même au milieu des fureurs de la guerre.
Louis sut, en tout temps, la donner à nos cœurs.
En l'accordant à la fière Angleterre,
Louis admet ses ennemis
Au rang de ses enfants chéris.
Sous l'autorité paternelle
De ce prince, ami de la paix,
La France a pris une splendeur nouvelle,
Et notre amour égale ses bienfaits.

FOUQUIER DE TINVILLE, abonné.

(6) Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.

On sait qu'il n'étoit point de fête révolutionnaire où l'on ne chantât des hymnes en l'honneur de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *raison*, et de toutes les divinités du jour. Mais, heureusement, il ne reste rien de toutes ces rapsodies populaires, non plus que des monuments qui ont été élevés par les factions triomphantes. Il semble à l'observateur que les partis aient eu la conscience de leur durée. Ils n'ont consacré leur existence que par des monuments d'un jour, que par des statues et des colonnes de plâtre; et les divinités révolutionnaires n'ont jamais été invoquées que sur des autels de carton.

(7) Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides.

Les bourreaux de 93 n'ont pas même ici l'exécrable honneur de l'invention : elle appartient au siècle de Néron, et au génie infernal d'Anicétus, qui conçut le premier l'idée d'un vaisseau composé de manière qu'une partie, se démontant tout-à-coup par artifice, *submergeroit Agrippine : « Ergo navem posse componi docet, cujus pars, ipso in mari per artem soluta, effunderet ignaram.* » (Tacit., *Ann.*, xiv, 3.)

(8) Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage.

Tout le monde connoît le mot féroce de Dumas, président du tribunal révolutionnaire, qui, interrogeant une femme plus que sexagénaire, et ne pouvant en obtenir de réponse à cause de sa surdité, dit au greffier : « Écrivez qu'elle a conspiré *sourdement.* » On se rappelle aussi la lâcheté de son confrère Coffinhal, qui, après avoir prononcé la sentence de mort d'un maître en fait d'armes, lui dit : *Pare cette botte-là, si tu peux.*

(9) Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.

Carrier est accusé par Philippe Fronjoly et plusieurs autres témoins d'avoir *provoqué les mariages républicains*, qui consistoient à suspendre, pendant une demi-heure, un jeune homme avec une jeune femme, à leur donner ensuite un coup de sabre sur la tête, et à les précipiter enfin dans l'eau.

Voici ce que dit à ce sujet l'accusateur public, dans son exposé des crimes de Carrier et ses complices, le 16 octobre 1794:

« Jamais la lime du temps n'effacera l'empreinte des forfaits commis par ces hommes atroces; la Loire roulera toujours des eaux ensanglantées, et le marin étranger n'abordera qu'en tremblant sur les côtes couvertes des ossements des victimes égorgées par la barbarie, et que les flots indignés auront vomis sur ses bords. »

(10) Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé:
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève.

Après le siège de Toulon, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place, où les ordres étoient donnés de tirer sur eux à mitraille. Le représentant, qui assistoit à cette terrible exécution, se promena froidement sur ce champ de mort; et s'étant aperçu que quelques unes des victimes avoient échappé à la mitraille, il s'écria tout haut: *Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la république leur pardonne.* Quelques uns de ces malheureux se relevèrent en effet, et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller. La circonstance de ce massacre, qui est la moins connue, est peut-être celle qui mérite davantage de l'être; c'est que l'artillerie qui fut l'instrument de ces atrocités, était

commandée par l'usurpateur du trône de saint Louis, alors chef de bataillon.

(11) Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux!

La princesse de Lamballe avoit été trop désignée aux bourreaux, pour leur échapper. Amie de la reine dans ses jours de bonheur, elle fut aussi sa compagne fidèle dans ses longues calamités. Arrêtée dans la journée du 10 août 1792, elle fut conduite à la prison du Temple, avec la famille royale. Heureuse de souffrir avec ses maîtres, elle pouvoit du moins contribuer à adoucir leurs maux, et elle étoit résignée à tous les sacrifices; mais elle n'eut pas longtemps cette consolation; au bout de quelques jours, on vint l'arracher des bras de la reine, sa tendre amie, pour la transférer dans la prison de la Force. Lorsque les assassins, venus pour l'égorger, la virent, ils parurent oublier un moment leur cruauté. Mais bientôt, revenus à eux-mêmes, ils l'accablèrent d'invectives; et, pour la tourmenter encore davantage, ils couvrirent d'opprobre le nom de la reine. On veut qu'elle répète ces outrages. « Non, non, s'écrie-t-elle, jamais, jamais. » En même temps, elle se sent défaillir, ses yeux se ferment, et c'est en ce moment qu'elle est frappée. Son corps sanglant fut bientôt déchiré par ses meurtriers, et sa tête fut portée au bout d'une pique, devant le Temple, où les assassins essayèrent, par leurs cris, d'attirer les regards de la famille royale. N'ayant pu y réussir, deux d'entre eux montèrent dans la prison, et s'adressant à la reine, ils lui dirent froidement: « Nous voulions te montrer la tête de la Lam- « balle. » A ces mots la princesse tomba évanouie. C'étoit tout ce que vouloient les assassins; ils se retirèrent.

(12) Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.

Voltaire, dans la *Henriade*, chant II; c'est Coligny qui parle :

Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.

Une même action a presque commandé le même vers. Il semble que ce soit le sort des grands hommes, d'inspirer ou de rappeler les beaux vers.

(13) J'entends encor ces voix, ces lamentables voix,
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois ! »

Encore une imitation de Voltaire, dans *Mérope*, acte I, scène I :

J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : Sauvez le roi, son épouse et ses fils !

(14) . . . . . Au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char où brillent à-la-fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois,
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre, et des rois le plus juste.

On peut lire les détails circonstanciés de cette affreuse journée, et de tous les malheurs qui ont accablé la reine Marie-Antoinette, dans l'article que les auteurs de la Biographie universelle ont consacré à cette princesse. (T. XXVII, p. 72 et suiv.)

(15) Cependant, on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux.

C'est la place de Louis XV, appelée depuis place de la Concorde, dont il est ici question. Au milieu de cette place étoit la statue équestre de Louis XV. C'est là qu'au mariage de Louis XVI, un grand nombre de personnes furent étouffées

dans la foule innombrable qui se pressoit sur son passage. Cette même place a vu périr les deux époux sur l'échafaud !...

(16) Dans le jardin des rois s'il respire un moment,
Il marche environné de surveillants barbares.

Après le malheureux voyage de Varennes, la captivité de la famille royale dans le château des Tuileries, fut absolue et sans le moindre déguisement. Les augustes prisonniers ne purent plus se promener dans le jardin, qu'à des heures réglées, et entourés de nombreux surveillants. Comme le public en étoit exclu lorsque cette promenade avoit lieu, on entendit souvent les gardes nationaux qui étoient chargés de l'expulser, dire grossièrement : « Retirez-vous, on va *lâcher* le roi. »

M. de Lafayette avoit fait mettre dans la chambre à coucher de la reine, même pendant la nuit, deux factionnaires qui n'étoient séparés de cette princesse que par une cloison vitrée. Un jour qu'on y plaça un soldat ivre, cet homme grossier poussa l'insolence jusqu'à s'asseoir sur le lit de cette princesse, et vouloit entrer en conversation avec elle.

(17) Eh bien ! vous, qu'offensoit sa puissance suprême,
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez ! que tardez-vous de dépouiller son front ?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.

L'assemblée, dite constituante, avoit dépouillé le trône de toute splendeur, de toute dignité, de tout ce qui agit sur l'imagination des peuples ; elle avoit tenu le roi dans une captivité honteuse, et brisé tous les liens qui attachent le peuple à son souverain. La royauté avoit été avilie et rendue odieuse ; il ne restoit plus qu'un pas à faire pour mettre le comble à tant d'attentats ; l'assemblée qui la suivit s'en chargea : elle commença par la journée du 20 juin, et celle du 10 août consomma les désastres de la France.

(18) Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.

A l'approche des brigands qui venoient forcer son palais, l'infortuné monarque, conduit par de perfides conseils, s'étoit retiré, avec toute sa famille, dans le sein de l'assemblée. Celle-ci, incertaine encore du succès de la journée, sembla respecter ses augustes victimes. Le roi se plaça à côté du président. Mais cette première impression dura peu. Un député fit l'observation ironique et barbare, que l'assemblée ne pouvoit délibérer en présence du roi. Louis fut obligé de descendre du fauteuil qu'il occupoit à côté du président; on le plaça, lui et sa famille, dans une loge de journalistes, derrière le bureau. C'est là qu'il fut condamné à dévorer pendant trois jours les plus sanglants outrages dont jamais le cœur d'un homme ait été abreuvé. C'est là qu'il entendit Vergniaud lire, et l'assemblée adopter sur-le-champ, le décret qui portoit sa suspension, et son emprisonnement avec toute sa famille.

(19) Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats.

Ancien palais des rois d'Angleterre, où Charles Ier resta long-temps prisonnier, et d'où il sortit pour monter sur l'échafaud. L'anniversaire de la mort de ce prince est religieusement observé par les Anglais, comme un jour de jeûne, d'expiation et de deuil. Tous les bureaux, tous les théâtres sont fermés. Depuis le rétablissement des Bourbons sur le trône de leurs aïeux, la France célèbre aussi le 21 janvier, par des prières et des cérémonies religieuses et expiatoires.

(20) D'autres du jour fatal retraceront l'image:
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil;

Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance.

Lorsque le roi sortit du Temple, Paris ressembloit à une vaste solitude; les rues étoient désertes, et l'on ne rencontroit que des piquets ou des patrouilles armées. Un ordre sévère avoit prescrit de fermer les croisées. Un temps nébuleux, un brouillard froid, ajoutoient à la tristesse, à l'inquiétude générale. Le roi seul; dans ce moment, assis à côté de l'illustre abbé de Firmont, alloit avec calme à la mort; il ne s'occupoit plus que de son salut, et, comme l'a si bien dit un orateur français: « Ce jour-là dans la France entière, il n'y eut de calme et de serein que le front de l'auguste victime. »

(21) Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour son fils.

Tous les détails relatifs aux malheurs de la famille royale se trouvent rassemblés avec beaucoup de soin et d'exactitude dans un volume imprimé, en 1816, sous ce titre: *Histoire complète de la captivité de Louis XVI, et de la famille royale.* Nous emprunterons ceux qui regardent plus particulièrement la reine, de l'article qui a été consacré à cette princesse, dans la Biographie universelle.

« Le fidèle Cléry a donné un récit aussi simple que touchant de l'entrevue où la famille royale confondit pour la dernière fois ses larmes et ses douleurs.

« Rentrées dans leur cachot, les augustes prisonnières n'eurent plus de témoins de leurs souffrances. Mais une d'entre elles a pu survivre à tant de maux; et c'est par son témoignage, publié vingt-cinq ans après les événements, que nous connoissons les détails qui suivent.

« La reine n'eut pas la force de déshabiller son fils, ainsi qu'elle le faisoit tous les soirs; elle se jeta toute vêtue sur son lit; et on l'entendit toute la nuit trembler de froid et de douleur. A six heures on vint ouvrir la porte, et demander

un livre pour la messe du roi; les princesses crurent qu'on alloit les faire descendre, et elles en conservèrent l'espérance; jusqu'au moment où les cris de la populace vinrent leur apprendre que le crime étoit consommé. La reine demanda alors des habits de deuil pour elle et ses enfants; elle pria ensuite les municipaux de lui laisser voir Cléry, qui avoit reçu les dernières paroles, les dernières volontés de son époux: mais déja ils s'étoient emparés des gages de la tendresse du malheureux prince; ils ne voulurent pas que Cléry pût en parler à la reine; et ils s'opposèrent à toute espèce de communication. Voilà comme on exécutoit ce décret si cruellement dérisoire, par lequel la Convention venoit d'assurer à Louis XVI que la *Nation française, toujours grande, toujours juste, s'occuperoit du sort de sa famille.* Les premiers résultats de cette promesse solennelle furent de faire resserrer encore davantage des femmes et de foibles enfants. Plus tard un décret de cette même Convention ordonna que le dauphin fût enlevé à sa mère; et une députation de municipaux vint pour mettre ce décret à exécution.

« Ce séjour de douleur n'avoit peut-être pas encore offert de spectacle aussi déchirant: le récit en a manqué au pinceau de Delille, et l'imagination du poëte n'a pu s'élever à toute l'horreur de la réalité. La reine, dans une espèce de délire, éloignoit de toutes ses forces les municipaux du lit sur lequel étoit le dauphin. « Donnez-moi la mort, s'écrioit cette tendre mère, plutôt que de m'enlever mon enfant. » Les deux princesses fondoient en larmes, et supplioient ces hommes féroces, qui vociféroient et proféroient les plus effrayantes menaces. Cette scène dura plus d'une heure. Enfin les municipaux annoncèrent si positivement qu'ils alloient tuer le prince, qu'il fallut le leur abandonner. Sa mère le couvrit de ses larmes, et l'embrassa pour la dernière fois.

« Quelques jours auparavant, des hommes courageux,

MM. de Jarjaye, de Batz et Toulan, avoient tenté d'enlever les prisonniers, et ils s'étoient d'abord flattés de faire échapper à-la-fois les enfants et les deux princesses : mais de nouveaux obstacles étant survenus, il ne fut plus possible de songer à sauver que la reine. Alors celle-ci refusa de se séparer de ses enfants; elle n'existoit plus que pour eux : si elle les perdoit, tout au monde lui devenoit indifférent; l'aspect de la mort la plus prochaine, celui du supplice le plus cruel, ne pouvoit plus l'effrayer.

« Aussitôt après le procès de Louis XVI, des pétitionnaires avoient demandé à la Convention, qu'elle fût aussi jugée : deux fois Robespierre avoit dit à la tribune qu'il falloit que cette princesse fût envoyée au tribunal révolutionnaire; et, le 1er août 1793, Barère fit décréter cette proposition, à la suite d'un long rapport où le ridicule le dispute à l'atrocité. « Est-ce l'oubli des crimes de l'*Autrichienne*, « dit-il, est-ce notre indifférence pour la famille *Capet*, qui « a abusé nos ennemis? Eh bien, il est temps d'extirper tous « les rejetons de la royauté. »

« Le 5 novembre suivant, le même homme annonça *aux royalistes*, qui, selon lui, *demandoient du sang*, le supplice prochain de Marie-Antoinette; et déja cette princesse avoit été arrachée des bras de sa sœur, pour être transférée à la Conciergerie, où elle fut plongée dans un cachot humide et malsain. On lui donna pour la servir un nommé Barrasin, qui faisoit à cette prison son ban de galérien; et cet homme fut moins cruel que les municipaux du Temple. Rien ne peut être comparé au supplice de tous les instants, que ces personnages féroces avoient si long-temps fait souffrir à la reine. Après de tels maux, tous les autres étoient supportables; et Marie-Antoinette éprouva réellement un peu de soulagement dans sa nouvelle prison. Le concierge Richard et sa femme lui donnèrent quelques marques de respect et de zèle; et Michonis, que l'excès de ses maux avoit également attendri, chercha aussi à les adoucir. Cet admi-

nistrateur des prisons amena un jour dans son cachot le chevalier de Rougeville, qui le compromit en essayant de remettre un billet à la reine. Michonis expia cette imprudence sur l'échafaud ; et le chevalier y eût certainement péri lui-même, s'il n'eût réussi à s'échapper. Le concierge perdit son emploi, et fut long-temps en arrestation : on resserra la reine plus étroitement, et deux gendarmes furent chargés de la garder à vue nuit et jour. Ils n'étoient séparés d'elle que par un paravent; et ils ne s'éloignoient pas, même lorsqu'elle changeoit de vêtements. Cependant le concierge Bault et sa femme, qui avoient succédé à Richard, montroient aussi quelque sensibilité pour des maux que rien désormais ne pouvoit adoucir. Cette tendre mère pleuroit sans cesse, appelant ses enfants, invoquant la mort, et s'y préparant par des prières. Le 3 septembre, deux membres du comité de sûreté générale vinrent lui faire subir un interrogatoire; et dans le même temps d'autres commissaires se rendirent à la prison du Temple, pour y interroger madame Élisabeth et les deux enfants de Marie-Antoinette. Ces commissaires étoient Hébert, David etChaumette. La postérité aura peine à croire l'objet de cet interrogatoire; et nous-même qui en avons recueilli tous les témoignages, nous reculons encore devant cette horrible pensée.

« Le 3 octobre, Billaud-Varennes fit ordonner au tribunal révolutionnaire de s'occuper *sans délai et sans interruption du procès de la veuve Capet ;* et, le 11 du même mois, le comité de salut public envoya les pièces à l'accusateur public, en lui recommandant de *seconder son zèle.* Le lendemain Marie-Antoinette fut interrogée secrètement dans une salle obscure, où plusieurs témoins l'entendirent sans qu'elle pût les apercevoir. « C'est vous, lui dit le président « Herman, qui avez appris à Louis Capet, l'art de la dissi- « mulation avec laquelle il a trompé le peuple. — Oui, ré- « pondit la reine, le peuple a été trompé; mais ce n'est ni « par mon mari, ni par moi. — Vous n'avez jamais cessé,

« dit encore le président, de vouloir détruire la liberté. « Vous vouliez remonter au trône sur les cadavres des pa- « triotes. — Nous n'avons jamais desiré que le bonheur de « la France, répondit la reine; nous n'avions pas besoin de « remonter sur le trône; nous y étions. »

« Le 14 octobre, elle parut devant le tribunal de sang. Parmi les jurés se trouvoient un perruquier, un peintre, un tailleur, un menuisier, et un recors; c'étoient là les juges de l'auguste fille des Césars. L'acte d'accusation fut digne d'un pareil tribunal. « A l'instar des Brunehaut et des Fré- « dégonde, dit Fouquier-Tinville, Marie-Antoinette a été le » fléau et la sangsue des Français. » Il l'accusa ensuite d'avoir correspondu avec son frère, l'*homme qualifié roi de Bohême et de Hongrie;* d'avoir décidé le roi à faire opposer son *veto* aux *salutaires* décrets rendus contre les ci-devant princes, frères de *Louis Capet*, et les émigrés; contre cette *horde de prêtres fanatiques répandue dans toute la France;* d'avoir *médité* et *combiné l'horrible conspiration du* 10 *août; d'avoir mordu des balles pour encourager les Suisses*, etc. Cet aasemblage honteux d'iniquités et de mensonges fut terminé par la monstrueuse accusation dont Hébert et ses ignobles collègues étoient allés chercher le témoignage au Temple. Cet homme rapporta, dans les termes les plus grossiers, ses horribles questions faites à des enfants: il dénatura leurs réponses; enfin il porta le dernier coup à la tendresse d'une mère, en l'accusant d'avoir elle-même attenté à la pudeur, à la vie de ses propres enfants. La reine, contenant d'abord son indignation, s'abstint de répondre: mais un des jurés l'ayant interpellée sur les mêmes faits, elle se retourna vers le public, et prononça avec dignité ces paroles remarquables: « Si je n'ai pas répondu, c'est « que la nature se refuse à une pareille question faite « à une mère. J'en appelle à toutes celles qui sont ici, et je « leur demande si cela est possible. » Ce mouvement fut sublime: il produisit un grand effet; et le président, qui s'en

aperçut, se hâta de passer à d'autres questions. Dans toute la suite des débats, le ridicule ne cessa point d'être joint à l'atrocité. On entendit reprocher à la reine de France, le nombre de souliers qu'elle avoit usés; on l'accusa d'avoir accaparé pour quinze cent mille francs de sucre et de café, d'avoir dépensé des fonds *conséquents* pour un rocher, d'avoir tenu un *conciliabule le jour où le peuple fit l'honneur à son mari de le décorer du bonnet rouge;* d'avoir *porté des pistolets dans ses poches*, etc. Les pièces du procès étoient dignes d'une pareille instruction: c'étoient des ciseaux, du fil, des aiguilles, des cheveux du roi et de ses enfants! Dans son résumé, le président parla de *bouteilles vides* trouvées sous le lit de Marie-Antoinette, après le massacre du 10 août; il déclara que le peuple avoit été trop long-temps victime des *machinations infernales de cette moderne Médicis,* et il parla de *justice impartiale*, de *conscience*, même d'*humanité!* Pendant trois jours et trois nuits que durèrent les débats, l'auguste victime n'eut pas un moment de repos. Depuis long-temps, elle étoit atteinte d'une maladie de son sexe qui l'épuisoit. Ses bourreaux avoient redouté son courage et son grand caractère; ils voulurent profiter de son accablement; et ils lui laissèrent à peine le temps de prendre une mauvaise nourriture. Éprouvant au milieu de la discussion une soif ardente, elle demanda un verre d'eau, que personne n'osa lui porter; elle en demanda une seconde fois; et un officier de gendarmes, qui eut le courage de céder à un mouvement d'humanité, fut gravement semoncé, menacé; il perdit même son emploi. Tout cela paroîtroit incroyable aujourd'hui, si les juges ou les bourreaux eux-mêmes n'avoient pas été les historiens de leurs turpitudes. Ces détails sont extraits des pièces officielles, ou du Moniteur; et l'on sait que les séances de cet horrible procès y ont cependant été altérées dans les parties qui pouvoient le plus intéresser en faveur de la victime. Telles qu'on les lit encore, elle y paroît sublime; toutes ses ré-

ponses sont simples, précises, pleines de calme et de noblesse.

« La terreur étoit à son comble dans toute le France : personne n'avoit osé se présenter pour défendre la reine ; et le tribunal nomma d'office MM. Tronçon-du-Coudray et Chauveau Lagarde, qui remplirent cette périlleuse fonction avec tout le courage et le dévouement que permettoient les circonstances, et persuadés, comme ils l'étoient, de l'inutilité de leur ministère. Marie-Antoinette fut condamnée à l'unanimité ; elle entendit son arrêt de mort, sans montrer aucun effroi, le 16 octobre 1793, à quatre heures du matin. Rentrée dans sa prison, elle écrivit à madame Élisabeth cette lettre si touchante, où sa tendre inquiétude pour ses enfants et pour ses amis se montre si vive, où sa belle ame se déploie avec tant de grandeur, mais que sa sœur ne devoit jamais lire. Un prêtre constitutionnel s'étant présenté pour lui offrir les derniers secours de la religion, elle refusa de l'entendre ; et lorsque les bourreaux entrèrent, cet homme lui ayant dit : Voilà le moment de demander pardon à Dieu.... « De mes fautes, reprit-elle ; mais de mes crimes, je n'en ai point commis. » A onze heures, elle sortit de la Conciergerie, vêtue de blanc, témoigna quelque étonnement de ce qu'on ne la conduisoit pas au supplice comme Louis XVI, dans une voiture fermée, et monta dans un tombereau avec l'exécuteur et le prêtre constitutionnel. Elle avoit elle-même coupé ses cheveux ; ses mains étoient liées derrière le dos. Son dernier vœu, ainsi qu'elle venoit de l'écrire à madame Élisabeth, étoit de mourir avec autant de fermeté que son époux : ainsi elle recueillit toutes ses forces ; et peut-être que, dans le plus grand éclat de sa puissance, elle n'avoit pas montré autant de grandeur et de majesté.

« La garde nationale formoit une double haie sur son passage ; l'armée révolutionnaire suivoit, et un infame histrion précédoit le cortège, exhortant le peuple à applaudir à la *justice nationale*. Cette exhortation ne fut que trop en-

tendue; et l'inexorable histoire dira qu'en ce jour les habitants de Paris méritèrent, les uns par leur foiblesse, les autres par leur cruauté, les dures apostrophes que leur a adressées Delille. Le cortège prit le chemin le plus long, passa dans les rues les plus populeuses, et fut plus de deux heures avant d'arriver au lieu du supplice. Par-tout sur son passage on entendit des cris féroces et des injures dégoûtantes. Les marches du grand escalier de Saint-Roch étoient couvertes de spectateurs : ils applaudirent avec fureur, lorsque la fatale charrette passa devant eux; et voulant mieux contempler les traits de la victime, ils la firent arrêter. La patience et la résignation de Marie-Antoinette ne purent tenir à ce dernier outrage; elle leva les épaules, et tourna le dos à ce *vil peuple*. L'échafaud étoit dressé sur la place Louis XV, au même lieu qui, neuf mois auparavant, avoit été arrosé du sang de Louis XVI. Marie-Antoinette y monta d'un pas ferme et assuré. Ce dernier moment fut digne de sa vie tout entière. Suivant l'usage barbare de ce temps-là, sa tête fut présentée à la populace par le bourreau, aux cris de *vive la république!* Son corps, porté au cimetière de la Madeleine, et mis dans la même fosse que celui du roi, fut aussi couvert de chaux vive pour que toutes les traces en disparussent. »

(22) Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivois ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur!

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, fut immolée sur l'échafaud révolutionnaire, le 10 mai 1794, sept mois après que la reine eut péri. Aucun des forfaits de la révolution n'est moins excusable que celui-là. Madame Élisabeth n'étoit connue que par sa bonté et ses vertus; et sa condamnation ne put pas même être établie sur les prétextes bannaux dont on se servoit alors. Cette princesse fut jugée et conduite au supplice le même jour, dans une charrette,

avec une foule d'autres condamnés, qui furent exécutés avant elle. Il semble que les bourreaux aient voulu rendre plus cruels les derniers moments de la plus innocente victime, en la faisant ainsi mourir la dernière de sa famille, et après qu'elle eut vu trancher la tête de tous ses compagnons d'infortune.

(23) O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous?

Mesdames de France, Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV et tantes de Louis XVI, étoient parties de France, en 1791, pour se soustraire aux fureurs populaires dont elles furent près d'être victimes dans leur château de Meudon, et ensuite sur leur chemin à Fontainebleau et à Arnay-le-Duc. Ces princesses se rendirent alors à Rome, où le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, et le pape Pie VI, eurent pour elles tous les égards dus à leur rang et à leurs malheurs. Elle passèrent plusieurs années dans cette ville, entourées du respect et de la vénération que commandoient leur piété et leur noble caractère. Obligées de s'éloigner de cette ville, en 1797, lorsque les Français en approchèrent, elles se rendirent dans le royaume de Naples, où le roi et la reine les accueillirent encore avec tout le respect et tout l'intérêt qu'ils devoient à d'augustes parentes. Ces princesses passèrent environ deux ans dans la charmante habitation royale de Caserte; et elles en furent encore expulsées par les Français, au commencement de 1799. Obligées alors de se rendre par mer à Trieste, elles coururent de grands dangers, et elles eurent beaucoup à souffrir. Madame Victoire mourut des suites de ces fatigues, quelques jours après son débarquement à Trieste, le 8 juin 1799, et madame Adélaïde la suivit dans la tombe le 18 février 1800. Ces deux princesses furent inhumées dans la cathédrale de Trieste. Leurs restes ont été apportés en France et déposés

au caveau royal de Saint-Denis, dans le mois de janvier 1817.

Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par les ordres de Pie VI, et dédiés à sa sainteté*, par M. l'abbé d'Hesmivy-d'Auribeau, Rome, 1794, et sur-tout les *Extraits de divers écrits* du même, imprimés en Toscane, en 1814. Bien différents des ouvrages, plus romanesques qu'historiques, que l'on s'est permis de publier sur un si grave sujet, ceux-ci renferment un grand nombre d'anecdotes intéressantes, et des détails d'autant plus précieux, que l'auteur, dont la plume, toujours fidèle, est digne de toute confiance, eut le bonheur d'être connu de ces princesses, dès l'époque où elles daignèrent agréer la dédicace de la traduction française de l'oraison funèbre de Louis XVI, prononcée en leur présence, et celle de Pie VI, qui leur rendit toujours les honneurs les plus distingués. (Voyez les *Martyrs de la foi*, par M. A. Guillon, tome IV, art. Pie VI.) « Rome, dit M. d'Auribeau, s'applaudit dans ces temps désastreux, d'avoir reçu dans son sein des princesses qui ne cessent de l'édifier par l'élévation de leur ame au-dessus des plus cruels événements ; par une charité sans bornes pour les infortunés proscrits de leur barbare patrie ; par leur constante résignation aux desseins toujours adorables de la Providence ; et sur-tout par cette éminente piété qui fixe l'admiration et les vœux de la capitale du monde chrétien. »

Nous avons sous les yeux plusieurs lettres écrites en entier de la main de madame Adélaïde, qui honora M. l'abbé d'Auribeau de sa correspondance jusqu'à ses derniers jours. Elles respirent encore, après tant de revers, la plus aimable gaiété, l'amour le plus constant pour les lettres, les connoissances les plus variées, un goût particulier pour la langue latine, qui faisoit ses délices, la piété la plus éclairée, le plus tendre intérêt pour les Français fidèles, enfin la soumission la plus parfaite aux décrets du ciel, sur le sort des enfants de saint Louis, et de leur royaume.

(24) Leurs horribles conseils et leur doctrine infame,
En attendant son corps, empoisonnent son ame.

On avoit placé auprès du fils de Louis XVI, un nommé Simon, cordonnier: ce Simon, aidé de sa femme, forçoit son élève à chanter la *Carmagnole* et d'autres couplets infames. Ce malheureux enfant avoit une figure céleste; mais il avoit le dos courbé dans les derniers moments de sa vie, et il avoit perdu presque toutes ses facultés morales; le seul sentiment qui lui restât étoit la reconnoissance, non pas pour le bien qu'on lui faisoit, mais pour le mal qu'on ne lui faisoit pas. Sans prononcer une seule parole, il se précipitoit au-devant de ses gardiens, leur serroit la main, et baisoit le pan de leur habit.

Après la retraite de Simon, qui fut rappelé, en janvier 1794, au conseil de la Commune, deux hommes, ou plutôt deux dogues de cette Commune, veilloient jour et nuit autour de la chambre du fils de Louis XVI. Dès que le jour cessoit, on lui ordonnoit de se coucher, parcequ'on ne vouloit pas lui donner de lumière. Quelque temps après, lorsqu'il étoit plongé dans son premier sommeil, un de ces cerbères, craignant que le diable ou les *aristocrates* ne l'eussent enlevé à travers les voûtes de sa prison, lui crioit d'une voix effroyable : *Capet! où es-tu? dors-tu?* — Me voilà, disoit l'enfant moitié endormi, et tout tremblant. — Viens ici que je te voie. »Et le petit malheureux d'accourir tout suant et tout nu: « Me voilà; que voulez-vous? — Te voir; va, retourne te coucher : *housse!* » — Deux ou trois heures après, l'autre brigand recommençoit le même manége, et le pauvre enfant étoit obligé d'obéir.

Pour peindre avec exactitude l'état affreux dans lequel fut plongé ce malheureux prince, nous ne pouvons pas emprunter de couleurs plus vraies ni plus touchantes, que celles dont s'est servie son auguste sœur. « Il étoit, dit cette princesse, dans un lit qu'on n'avoit pas remué depuis plus de six mois, et qu'il n'avoit plus la force de faire. Les puces et

les punaises le couvroient; son linge et sa personne en étoient pleins. On ne l'a pas changé de chemise ni de bas pendant plus d'un an! Ses ordures restoient dans la chambre, personne ne les a emportées pendant tout ce temps. Sa fenêtre, fermée en dedans avec des verrous, n'étoit jamais ouverte, et l'on ne pouvoit tenir dans cette chambre, à cause de l'odeur infecte. » (Hist. de la *Captivité de Louis XVI et de la famille royale*, page 228.)

Il est mort couvert d'ulcères. On crut dans le temps qu'il avoit été empoisonné; et c'est encore aujourd'hui l'opinion la plus générale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avoit offert, sous Robespierre, une somme de cent mille écus à un apothicaire de Paris, pour avoir le secret d'un poison lent et efficace. Après le 9 thermidor, un député, nommé Brival, osa reprocher au comité de salut public d'avoir commis beaucoup de crimes inutiles, et d'avoir oublié celui-là.

A la même époque, le député Mathieu dit à la tribune, au nom du comité de sûreté générale: « La Convention et son comité, étrangers à toute idée d'améliorer la captivité des enfants de Capet, savent comment on fait tomber la tête des rois; mais ils ignorent comment on élève leurs enfants. »

Pour préparer la nouvelle de sa mort dans l'opinion publique, et pour la rendre excusable aux yeux des républicains, on répandit que ce malheureux enfant s'étoit évadé, qu'on l'avoit vu sur le Boulevard; cela fut même dit au milieu de la Convention; et les régicides parurent très effrayés de cette nouvelle, qu'ils savoient bien être fausse.

Le fils de Louis XVI mourut peu de temps après!

(25) Ah! ménagez son ame, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur.

La fille de Louis XVI ignoroit la mort de sa mère, et celle de sa tante et de son frère, lorsqu'elle sortit du Temple.

(26) On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.

Parmi des traits sans nombre de générosité, on peut citer celui de Loiserolles, qui mourut volontairement pour son fils, condamné par le tribunal révolutionnaire de Paris; et celui de mademoiselle de Maillé, qui s'immola pour sa belle-sœur.

(27) On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux,
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux.

Mademoiselle de Sombreuil se précipita au travers des bourreaux pour sauver son père. Cet héroïsme de la piété filiale désarma les assassins, et M. de Sombreuil fut reconduit par eux en triomphe. Mademoiselle Cazotte parvint aussi à sauver son père, vieillard octogénaire; mais M. Cazotte fut ensuite reconduit en prison, et la justice de ce temps-là fut moins compatissante que les assassins des prisons: il périt sur l'échafaud. On pourroit citer plusieurs autres exemples de ce mélange de barbarie et d'humanité parmi les agents subalternes de la révolution. Nous renvoyons ici le lecteur à l'*Agonie de trente-huit heures de Saint-Méard*, aux Mémoires de Hue, et à ceux de *Bertrand-Molleville*, etc.

(28) O toi, du genre humain la moitié la plus chère!
Une seule dément ton noble caractère.

Madame du Barry, arrivée au pied de l'échafaud, jeta un cri d'effroi. Son courage l'abandonna entièrement, et elle s'écria douloureusement: *Monsieur le bourreau, encore un moment.* Madame du Barry a été la seule femme qui ait montré cette foiblesse; toutes les autres ont fait preuve d'une résignation héroïque. Parmi celles qui ont honoré

leur mort par un courage plus qu'humain, on peut citer les carmelites de *Royal-Lieu*, près de Compiègne: elles furent condamnées toutes ensemble par le tribunal révolutionnaire. Enchaînées sur la fatale charrette, et conduites à travers un peuple furieux, elles chantoient le *Salve, regina*, avec la même tranquillité que si elles avoient encore été dans leur église. Lorsqu'une d'elles fut montée à l'échafaud, les autres continuèrent leurs chants religieux; et ce concert céleste ne fut interrompu que lorsque l'abbesse, qui fut exécutée la dernière, succomba sous la hache du bourreau. Le courage sublime de ces religieuses avoit tellement frappé et attendri le peuple, que dès ce moment il cessa d'applaudir aux exécutions; et peu à peu l'esprit populaire se dirigea vers des sentiments d'humanité.

(29) Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche.

« La princesse de Tarente, dit M. de Bertrand-Molleville, se sauva à force d'héroïsme. Traduite devant les juges-bourreaux du 2 septembre, après avoir attendu son tour pendant quarante heures, sans fermer l'œil, au milieu des cris des victimes qu'on immoloit, et des angoisses de celles qui alloient être massacrées, elle retrouva toute son énergie, lorsqu'elle vit que les interrogatoires qu'on lui faisoit subir tendoient à obtenir d'elle des déclarations qui inculpassent la reine. Elle réfuta si victorieusement toutes les calomnies sur lesquelles elle étoit interrogée, que l'opinion de tout l'auditoire, hautement prononcée, força ses juges à la déclarer innocente. »

(30) O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs?

Trente-huit habitants de Verdun furent traînés à Paris, et jugés par le tribunal révolutionnaire. Parmi ces victimes, se trouvoient des femmes, qui n'avoient d'autre tort que

d'avoir porté des fleurs au roi de Prusse, lors de son entrée dans cette ville. Tous les yeux se portoient avec attendrissement sur Henriette, Hélène, Agathe Wattrin, jeunes, aimables, et vertueuses sœurs, filles d'un militaire parvenu aux grades supérieurs, par de longs et importants services: leur innocence, leur candeur, et leur beauté intéressèrent les bourreaux eux-mêmes. Elles étoient accusées d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. Fouquier-Tinville leur fit insinuer qu'elles n'avoient qu'à nier le fait, et qu'elles obtiendroient leur liberté. Bien persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu; leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire qui excita le plus d'indignation, et qui prépara la chute des tyrans.

Sophie Tabouillot, fille de l'ancien procureur du roi au bailliage de Verdun, et Barbe Henri, fille d'un président au même tribunal, furent aussi comprises dans cette horrible procédure. Comme elles avoient à peine quatorze ans, elles ne furent point condamnées à mort, mais seulement à une exposition de six heures sur la place publique, et à vingt années de détention à la Salpétrière. L'odieux de ce jugement révolta le parti modéré de la Convention, qui parvint ensuite à s'emparer de l'autorité. Après la chute de Robespierre, ces deux jeunes infortunées furent rendues à la liberté.

(31) Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infames beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultent en cadence!

Le jardin de Tivoli qui appartenoit à M. Boutin, décapité sous le règne de la terreur: il est devenu depuis la révolution un lieu de fêtes et de danses publiques.

CHANT QUATRIÈME.

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

A combien de fléaux le ciel livra le monde!
Ici des champs entiers sont submergés sous l'onde;
Ailleurs le volcan tonne, et ses horribles flancs
Dévorent les palais et les temples brûlants;
Tantôt les ouragans, plus prompts que le tonnerre,
D'un immense débris couvrent au loin la terre:
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux
Des révolutions n'égalent pas les maux.
Au lieu de cette douce et puissante habitude,
Qui de nos passions endort l'inquiétude;
Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir;
D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices (1)
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.
La France, que le monde avec effroi contemple,
En offre, dans ses chefs, l'épouvantable exemple.
De notre liberté despotiques amis,
Où sont-ils, ces beaux jours qu'ils nous avoient promis?

La misère est pour nous, et pour eux l'opulence ;
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant, ils affrontent les cieux.
Un moins hideux spectacle affligeroit les yeux,
Si, changés tout-à-coup en d'informes ruines,
Les bois baissoient leur tête, et levoient leurs racines.
Hélas ! depuis ce jour si fécond en forfaits,
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,
De quels maux inouïs l'essaim nous environne !
Par ce premier malheur que de maux enfantés !
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,
La France, qu'envioient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil (2).
Ses biens de tous les maux renferment la semence ;
Son calme est la fatigue, et non l'obéissance.
Mais, hélas ! des malheurs où l'état est plongé,
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé :
Ses enfants dispersés aux quatre coins du monde,
De toutes ses douleurs, voilà la plus profonde.
Doublement affligée, elle pleure en son cœur
L'injustice des uns, des autres le malheur.
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie !
Absents, elle est présente à notre ame attendrie :
Alors on se souvient de tout ce qu'on aima,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,

Des jeux de notre enfance, et même de ses peines.
Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines[3],
Lorsque emmené captif chez un peuple inhumain,
A l'aspect de l'Euphrate, il pleure le Jourdain.
Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire,
Reviennent tour-à-tour à sa triste mémoire;
Et les maux de l'exil et de l'oppression
Croissent au souvenir de sa chère Sion.
Souvent en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques
Lui crioient: « Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Que vous chantiez aux jours de vos solennités.
—Ah! que demandez-vous à nos cœurs attristés?
Comment chanterions-nous aux rives étrangères?
Répondoient-ils en pleurs. O berceau de nos pères!
Notre chère Sion! si tu n'es pas toujours
Et nos premiers regrets, et nos derniers amours,
Que nous restions sans voix; que nos langues séchées
A nos palais brûlants demeurent attachées!
Sion, unique objet de joie et de douleurs,
Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs!
Quoi! ne verrons-nous plus les tombes paternelles,
Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles?
Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,
Du retour de tes fils remercier ton Dieu? »
Ainsi pleuroit l'Hébreu; mais du moins par ses frères
Il n'étoit point banni du séjour de ses pères.
Ah! combien du Français le sort est plus cruel!
Chassé par des Français loin du sol paternel,

Il fuit sous d'autres cieux; et, pour comble de peine,
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
O ciel! à ce départ, que de pleurs, de regrets!
Chacun quitte ses biens, ses travaux, ses projets.
L'un, cent fois s'éloignant et revenant encore,
Pleure, en fuyant, ses blés qui commençoient d'éclore;
L'autre, de ses jardins les bosquets enchantés;
L'autre, ses jeunes ceps nouvellement plantés,
Avant d'avoir pressé dans la cuve fumante,
De ses premiers raisins la vendange écumante.
A ses livres choisis l'autre fait ses adieux;
L'autre baigne de pleurs son réduit studieux;
Et, loin du lieu chéri, confident de ses veilles,
De sa muse exilée emporte les merveilles.
Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage:
Un Raphaël échoit au magister du lieu;
Racine d'un manant alimente le feu;
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets, à son tour, Despréaux est roulé(4).
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété!
O toi, premier appui de la société,

Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux, fus sa première idole,
Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois (5),
Qui, du premier contrat violant tous les droits,
Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice?
Vous, allez maintenant, complaisants possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs;
Appelez les brebis des nations lointaines;
Épurez par le choix les races indigènes:
Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux!
Ah! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens! ô tendre Pitié, viens! pour toucher les cœurs,
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur: « Vous blessez les lois de la nature.
Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure?
Maudits soient ces mortels, qui se font avec art
Du malheur une proie, et des lois un poignard!
Barbares, remplissez vos celliers et vos granges:
Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges,
Déposent contre vous. » Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
« Tout est changé, dit-on; et le pouvoir répare
La longue iniquité d'un régime barbare. »
Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé (6);

Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères;
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah! quel exil affreux égale ce supplice!
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh! si je vous contois tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,
Ma voix dans votre cœur porteroit l'épouvante.
Je vous dirois: « Ces biens, qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes;
Sur les deux continents entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parents,
Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et, par ses propres mains, égorgé la patrie. »
Ces tableaux font horreur... Et vous qui, sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts (7),
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile, en beaux vers, retraça la mémoire?
Au fils du vieux Priam un monstre, affamé d'or (8),
Avoit, avec la vie, arraché son trésor;
Cent traits l'avoient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,

L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler ; une voix gémissante
Lui crie : « Épargne-moi, jeune et noble Troyen :
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures ?
Viens-tu troubler ma cendre, et rouvrir mes blessures ?
Arrête !... » A ces accents, à ces cris douloureux
Un saint effroi saisit le héros généreux :
Il fuit ; et loin de lui sa main épouvantée
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons ;
Et, parmi les cercueils, vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères !
Ah ! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe ? Et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtres dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes ?
Le cri de la nature est du moins écouté :
Dans les temps du malheur, la tendre parenté
Des secours mutuels doit resserrer les chaînes,
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses peines.
Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère ;
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.
O honte ! le lion protége son enfant,
Son amour le nourrit, sa fureur le défend ;

Le tigre affreux lui-même écoute la nature,
A sa famille horrible il porte sa pâture :
Et, barbare héritier de ses enfants bannis,
Le père sans horreur boit le sang de ses fils !
Lâches diffamateurs de la nature humaine,
De votre dureté vous porterez la peine :
Je flétrirai vos noms, hommes vils ; et mes vers
Iront de votre crime effrayer l'univers :
Ma muse réunit, en fille de mémoire,
La coupe du mépris et celle de la gloire ;
L'opprobre vous attend : oui, son juste courroux,
Barbares, à grands flots la répandra sur vous ;
Et le remords rongeur, la honte vengeresse,
Au milieu de votre or vous poursuivront sans cesse.
Allez donc, délaissez vos amis, vos parents :
Moi, je cours, je m'attache à leurs destins errants.
Ah ! des champs paternels quand le sort les exile,
Muse, à ces malheureux nous devons un asile :
Viens donc à la Pitié prêter encor ta voix ;
Attendris les sujets, intéresse les rois.
Que de les accueillir chacun brigue la gloire ;
Raconte de leurs maux l'attendrissante histoire ;
Dis combien du malheur les titres sont sacrés ;
Qu'ils trouvent sous leurs pas tous les cœurs préparés.
Eh ! c'est à vous d'abord, à vous que je m'adresse,
Français, jadis en proie à la même détresse,
Quand des dogmes rivaux le choc religieux
Vous bannit par milliers du sol de nos aïeux.

O France, des partis déplorable théâtre!
Que maudit soit le jour, où ta haine marâtre,
En foule, de ton sein, rejeta tes enfants!
De ton affreux succès nos voisins triomphants
Reçurent nos guerriers, nos arts, notre industrie;
Et cette plaie horrible est à peine guérie,
Que le parti vaincu, de son pouvoir surpris,
Du vainqueur en cent lieux disperse les débris:
Tant, dans l'ame ulcérée étouffant l'indulgence,
La vengeance toujours enfante la vengeance!
Quoi donc! trop peu de maux affligent-ils nos jours?
La vie est si pénible, et ses plaisirs si courts!
Tout tremble, tout gémit dans ce lieu lamentable;
Hélas! et sur les bords du gouffre inévitable
Suspendus un instant, les mortels furieux
Se poussent dans l'abîme, ou s'égorgent entre eux.
Insensés! laissez là vos luttes désastreuses:
Des ligues tour-à-tour victimes malheureuses;
L'un à l'autre aujourd'hui pardonnez vos malheurs,
Et que vos souvenirs soient noyés dans vos pleurs.
Mais c'est vous, rois du monde, oui, c'est vous qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur roi, pour leur Dieu.
Vous leur devez un port au milieu de l'orage;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage;
Celui dont le respect vous adresse sa voix,
Aux jours de son bonheur, accueilli par les rois,

Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle;
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle.
Non, non : le temps n'est plus où la soumission,
D'un amour idolâtre heureuse illusion,
Environnoit le trône : une raison hardie,
De ce vieil univers nouvelle maladie,
Calcule ses devoirs, et discute vos droits;
Sous la pourpre avilie interroge les rois;
Désenchante l'esprit, et paralyse l'ame;
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme;
De l'état social désordonne les rangs;
Des grands et des petits, des amis, des parents,
Des rois et des sujets, brise l'antique chaîne.
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois (9):
L'avenir, du présent se venge quelquefois.
Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges (10).
Redoutez du moment le conseil mensonger:
Un excès de prudence est souvent un danger.
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il aime,
Le Français, croyez-moi, s'indigneroit lui-même.
Pour n'être point trahis, ne soyez point ingrats.
Et toi, tendre Pitié, parcours tous les états;
Va, parle; et, s'il en est que la terreur arrête,
Dis-leur: « N'espérez pas conjurer la tempête;
Du monstre à votre tour vous sentirez les coups,
Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous. »

Laissez donc de l'effroi la molle complaisance :
Par votre courageuse et noble bienfaisance,
Obtenez des bons cœurs un généreux retour,
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.
Que d'autres, des guerriers éternisent la gloire,
Attellent la terreur au char de la victoire :
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,
La vertu généreuse, et sur-tout la Pitié !
O Virgile ! ô mon maître, ô délices du monde ! (11)
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde,
D'autres admireront le langage des dieux,
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux ;
Mais ce qui te rend cher aux ames bienfaisantes,
Ah ! c'est de la Pitié tes peintures touchantes.
Eh ! regardez Didon, lorsqu'aux bords libyens
Un orage a poussé le héros des Troyens :
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,
Sous des traits empruntés, l'Amour, son jeune frère,
Le plus beau des enfants, le plus puissant des dieux,
A cette reine encor n'a pas lancé ses feux ;
Elle n'a pas encor, dans sa veille amoureuse,
Écouté du héros l'histoire douloureuse ;
Mais déja le malheur est sacré dans sa cour,
Et la Pitié chez elle a devancé l'Amour.
« Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie ;
Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »

Pour ces mêmes bannis, jouets d'un sort funeste,
Qui ne connoît l'accueil du généreux Aceste?
Bon roi, tendre parent, il n'a pas oublié
Que les chaînes du sang avec eux l'ont lié.
A peine il les a vus du haut de la colline,
Vers eux à pas pressés le vieillard s'achemine;
Ses trésors, son palais, ses ports leur sont ouverts;
Il gémit sur leurs maux, console leurs revers,
Encourage leurs jeux, solennise leurs fêtes.
Sont-ils prêts à braver de nouvelles tempêtes?
Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,
Et ses regards long-temps les suivent sur les eaux.
Récits charmants, pourquoi n'êtes-vous que des fables!
Mais Virgile exprimoit des plaisirs véritables:
Ah! sans doute il sentoit ce qu'il chantoit si bien,
Et dans le cœur d'Aceste, il nous peignoit le sien.
Et même entre ennemis, que son vers plein de charme
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme!
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,
Quand Achille aux Troyens envoyoit le trépas,
Les poussoit dans leurs camps, ou contre leurs murailles,
Écrasoit leurs débris échappés aux batailles?
On combattit dix ans; mais contre la Pitié
Que peut des nations la longue inimitié?
Avec peine échappé des coups de Polyphème (12),
Le Grec Achéménide, en sa misère extrême,
Arraché par la faim du fond de son rocher,
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher.

Quelques tristes lambeaux qu'attachent des épines,
Composent ses habits; des glands et des racines
Alimentent ses jours; sur ses pieds chancelants,
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents;
Tout-à-coup il s'écrie: « Abrégez mon supplice,
O Troyens! vous voyez un compagnon d'Ulysse.
Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots:
Vous me devez la mort. » Le Troyen, à ces mots,
S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie;
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie:
Tant la Pitié touchante a de droits sur nos cœurs!
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs,
Acceptez mon encens! Qu'à travers cette scène
De partis turbulents, de discorde et de haine,
Avec un son plus tendre et des accents plus doux,
Nos vœux reconnoissants arrivent jusqu'à vous!
Pontife des Liégeois, accepte mon hommage (13);
Le plus près du volcan, tu défias l'orage:
Tes états sont bornés, et tes dons infinis.
La Haie, Anspach, Neuwied, sont peuplés de bannis.
Salut, murs de Constance! et toi, daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais: par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité (14);
Tu ne commandes point à de vastes provinces;
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des princes.
Lorsque vingt nations dévoroient nos débris,
Dans un enclan barbare achetés à bas prix,

Leurs remparts se fermoient à la France exilée;
L'humanité te vit, et sourit consolée.
D'autres ont des jardins, des palais somptueux;
Le monde entier vient voir leurs parcs voluptueux;
Mais des pas d'un Français l'on n'y voit pas l'empreinte:
On craindroit que ses maux n'en souillassent l'enceinte.
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits?
Tombez devant ce luxe, altières colonnades;
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades;
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur
Soit sec comme ses yeux, et dur comme son cœur!
Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi, sur-tout, brave Anglais, libre ami de tes rois([15]),
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois,
Des partis dans ton sein vois expirer la rage,
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage!
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels,
Où des brigands, cachés à l'ombre des autels,
Où l'assassin, souillé du sang de sa victime,
Demandoient aux lieux saints l'impunité du crime.
Contre le vil brigand et l'infame assassin,
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.
Là, viennent respirer de leur longue souffrance,
Ces dignes magistrats, oracles de la France;
Là, des guerriers fameux embrassent leurs rivaux;
Là, ces ministres saints, échappés aux bourreaux,

Protégés par la loi, gardent leur culte antique :
Sion dans son exil chante le saint cantique ;
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats,
Et la fille à sa mère ouvre, en pleurant, les bras.
Pour corriger encor la fortune ennemie ([16]),
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain,
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire ;
Vous montre un avenir ; fait, des palais du ciel,
Dans vos humbles réduits descendre l'Éternel ;
Console votre exil, charme votre souffrance,
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance,
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie :
Au banquet fraternel Albion nous convie ;
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus
Les fils qu'elle adopta, de ceux qu'elle a conçus.
Telle, une terre heureuse à tous les plants du monde
Se montre hospitalière ; et sa séve féconde
Nourrit des mêmes sucs l'arbre qu'elle enfanta,
Et le germe étranger que l'orage y porta.
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance :
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense ;
Le monde tributaire entretient ton trésor ;
Le Nord nourrit tes mâts, l'onde mûrit ton or ;

La France, avec ses vins, te verse l'alégresse;
Tes lois sont la raison, tes mœurs sont la sagesse,
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur.
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur;
Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.
Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,
C'est Minerve s'armant pour la cause des dieux;
Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.
Jouis, fière Albion; mais, dans ta noble ardeur,
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.
Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage;
Rome hâta sa chute, en renversant Carthage.
Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi:
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi.

Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrois-je t'oublier, terre que j'ai chérie,
O malheureuse Suisse? Eh! comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier?
Non, non: je l'ai promis à l'aimable Glairesse (17);
Beau lieu, qui nourrissois ma poétique ivresse!
J'ai juré sur tes monts, et je tiens mon serment,
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtois leurs délices!
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimois ce beau lac à mes pieds étendu,

Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse (18)!
O bords infortunés? en vain nos oppresseurs (19)
Nous ont de votre asile envié les douceurs;
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques:
Chacun de vos rochers cachoit un malheureux.
Mais hélas! pour la France ils n'avoient que leurs vœux:
Des femmes, des enfants, des vieillards et des prêtres,
Que pouvoient-ils de plus, que prier pour leurs maîtres?
Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accents:
Les héros de Condé te demandent des chants;
Laisse de la Pitié le luth mélancolique;
Dis leur exil armé, leur malheur héroïque.
Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims,
Dont les croisés en foule inondoient les lieux saints.
Si leur nombre est moins grand, leur cause est aussi belle;
De leur Dieu, de leurs rois ils vengent la querelle.
Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers (20):
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.
Là, la France exilée en armes vient se rendre;
Là, pour mieux s'élever, tous sont fiers de descendre.
Tous dans un grade obscur n'en ont que plus d'éclat;
Tout soldat vaut un chef, plus d'un chef est soldat.
Les d'Hector, les d'Aymar, portent avec courage
Le poids du havre-sac et le fardeau de l'âge.
Leur zéle a pour la tente oublié leurs vaisseaux;
Ils servent sur la terre, ils régnoient sur les eaux;

Là, vit le feu sacré, l'amour de la patrie,
Et de l'antique honneur la noble idolâtrie.
La France est dans leurs camps. Ainsi, delà les mers,
Loin de ce Capitole où se forgeoient leurs fers,
Utique rassembloit, sous les lois d'un seul homme,
La fleur de la patrie et le pur sang de Rome.
Angoulême, Berri, soutiennent leur grand nom.
Qu'on ne me vante plus ce triple Géryon,
Dont trois ames mouvoient la masse épouvantable.
J'aime à voir, surpassant les récits de la fable,
Un même espoir mouvoir trois héros à-la-fois :
Condé, Bourbon, Enghien, se font d'autres Rocrois ;
Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire (21),
Trois générations vont ensemble à la gloire.
Tel l'arbre aux pommes d'or, de la même liqueur,
Forme le fruit naissant, le fruit mûr et la fleur.
Eh! quels transports nouveaux, quels moments pleins de charmes!
Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes (22);
Quand, fort de votre amour, paré de son malheur,
D'un regard, d'un sourire, il payoit la valeur;
Distribuoit ces mots où la bonté respire,
Que le cœur seul entend, que le cœur seul inspire!
Tout votre sang s'émut; et ce sang glorieux
Sollicitoit l'honneur de couler sous ses yeux.
Hélas! le sort jaloux peut vous être infidèle;
Mais il reste une palme et plus rare et plus belle.
Si Mars dans les combats trahit votre valeur,
Eh bien! par la vertu subjuguez le malheur;

Et, de tant de revers quand le poids vous opprime,
Français, privés de tout, gardez du moins l'estime.
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.
Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères ;
N'allez pas étaler, aux terres étrangères,
De l'animosité les scandaleux éclats :
On ne plaint pas long-temps ceux qu'on n'estime pas.
Hélas ! plus d'un Français, dans ces temps d'infortune,
Sourd aux plaintifs accents de la mère commune,
Se montra des Français l'implacable ennemi.
Tel ne fut pas ton cœur, toi, courageux ami (23) !
De ceux que poursuivoit la fortune inhumaine,
Toi, que chérit Bellone, ainsi que Melpoméne,
Qui, parant la vertu par d'aimables dehors,
Joins la beauté de l'ame à la beauté du corps.
Qu'on ne me vante plus le chantre de la Thrace,
Des tigres, des lions apprivoisant l'audace.
Ton art, qui dans la Gréce auroit eu des autels,
O Marin ! sut dompter des monstres plus cruels,
Le désespoir affreux, la hideuse indigence.
Que de fois, au plaisir mêlant la bienfaisance,
Stérile pour toi seul, ton talent généreux
Mit son noble salaire aux mains des malheureux.
Ainsi, par le concours de brillantes merveilles,
Charmant le cœur, l'esprit, les yeux et les oreilles,
On te vit, tour-à-tour, vouer à nos malheurs,
Ta lyre et ton épée, et ton sang et tes pleurs.

Le concert de vertu, de grace et de génie,
Ah! voilà ta plus belle et plus douce harmonie:
Tel, beau, jeune et vainqueur, le dieu de l'Hélicon
Chantoit, touchoit sa lyre, et combattoit Python.
Mais sur-tout des bienfaits usez avec noblesse:
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune:
La Pitié se retire alors qu'on l'importune.
Faites plus: s'il se peut, ne devez rien qu'à vous;
Luttez contre le sort; que d'un regard jaloux,
Même au sein du malheur, le luxe vous contemple:
Déja plus d'un banni vous en donne l'exemple.
Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers (24)
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers!
La beauté, que jadis occupoit sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure:
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau;
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.
Le marquis sémillant au comptoir est tranquille;
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Émile;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.
Que dis-je! ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires;
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit (25),
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

Tairai-je ces mortels qui, las d'un long orage,
Et de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe en proie aux factions,
Loin des débris sanglants de tant de nations,
Dans un autre univers portant leur industrie,
Ont par un long adieu salué leur patrie?
Ah! quand ces malheureux, doublement exilés,
Vont chercher un asile en des bords reculés,
Sur eux, tendre Pitié, tu veilleras sans doute:
Pourvois à leurs besoins et dirige leur route;
Sauve-les des écueils, des flots capricieux;
Et si des bords lointains présentent à leurs yeux
Quelque heureux coin de terre, où des bois, une source,
Offrent un doux hospice, arrête là leur course.
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,
Qu'instruit par les besoins, l'homme invente les arts;
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage,
Les coteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage,
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux
De leur séjour natal l'aspect délicieux!
Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins rude,
Que des enfants chéris charment leur solitude;
Que leur mère avec eux console leurs revers:
Avec ce doux cortége il n'est plus de déserts.
Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivage,
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,
Chercher les pas de l'homme; et de leurs longs travaux,
Tous deux, en les contant, soulageront les maux.

Et, si c'est un Français, Dieu! quelle douce ivresse!
Que de transports de joie, et de pleurs d'alégresse,
De récits commencés, suspendus et repris!
Ah! si de tels moments on sent par-tout le prix,
Combien ils sont plus chers, si loin de sa patrie!
Telle je nourrissois ma douce rêverie (26),
Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.
Craignant de son pays la discorde fatale,
Un Français avoit fui de sa terre natale;
Il l'aimoit; et cent fois vers ces climats chéris,
En partant, il tourna ses regards attendris.
Mais, pour mieux oublier leur misère profonde,
Son cœur, entre eux et lui, mit les gouffres de l'onde.
Il partit, il courut, d'un regard curieux,
Reconnoître la terre, étudier les cieux.
De nombreux végétaux, dans sa course intrépide,
Avoient déja grossi son portefeuille avide:
Il observoit les vents, interrogeoit les mers,
Leurs rives, leurs reflux, et leurs courants divers.
Tantôt, de l'océan ramené sur la rive,
Le mercure captif, à sa vue attentive,
Des monts; entre ses mains, mesuroit la hauteur,
Et des vagues de l'air jugeoit la pesanteur;
Tantôt, les monuments, les ruines antiques,
Les animaux divers, sauvages, domestiques,
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,
De mille objets nouveaux lui présentoient le choix;

Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,
Sa main tenoit la montre, et l'aiguille, et la sonde;
Et la nature, et l'homme, et la terre, et les eaux,
Varioient à ses yeux leurs mobiles tableaux.
Enfin il touche aux bords, où des peuples sauvages
De l'immense Amazone habitent les rivages:
Magnifique séjour, où des champs plus féconds,
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,
Dans toute sa grandeur étalent la nature.
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,
Tout-à-coup à ses yeux, par un heureux hasard,
Se présente un chemin tracé des mains de l'art.
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage;
Par degrés s'adoucit la nature sauvage;
Déja même un logis se présente à ses yeux,
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.
Il s'arrête enchanté. Tout-à-coup, ô merveille!
Les sons d'un chant français ont frappé son oreille.
Trois fois, plein de surprise, il écoute; et trois fois
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes:
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes.
« Des Français sont ici! » s'écria-t-il soudain;
« Je verrai des Français! » Il dit, suit son chemin;
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice;
Il entre, il aperçoit une blanche génisse;
Une femme charmante, assise à ses côtés,
Exprimoit de son lait les ruisseaux argentés;

Avec un air de nymphe, un habit de bergère,
Un maintien distingué sous sa robe légère;
Tout l'étonne: du lis son teint a la fraîcheur,
Du lait qu'elle exprimoit ses mains ont la blancheur;
Tous deux se sont fixés dans un profond silence;
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance:
«Quoi! c'est vous! quoi! c'est vous! viens, accours, cher ami,
C'est notre cher Frémon, c'est lui-même, c'est lui.»
Le jeune époux accourt. Dieux! quels élans de joie!
Dans leurs embrassements tout leur cœur se déploie.
Les pleurs que tous les deux l'un pour l'autre ont versés,
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue,
Tout accroît leur transport. Durant cette entrevue,
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux,
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,
Par des cris, par des bonds, marquant son alégresse,
Revient de l'un à l'autre, et pleure de tendresse.
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,
Aux bras de son ami tout-à-coup il s'élance:
« Cher ami, satisfais à mon impatience;
Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur;
Oui, je veux tout savoir, tout entendre: mon cœur
Déja vole au-devant des récits que j'implore.
Ah! mon plus grand bonheur est de te voir encore,
Le plus grand de mes maux, de douter de ton sort!»
—« Tu veux savoir le mien; ami, je suis au port.

Vois ces riches coteaux, cette belle campagne,
Ce fruit de nos amours, ma fidéle compagne;
Le hasard fortuné qui t'améne en ces lieux!
Cher ami, puis-je assez remercier les dieux?
Mais, puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur,
Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
Ces spectacles sanglants fatiguèrent mon ame.
Avec peine échappé de ce séjour infame,
Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
Ces fleuves, à grand bruit précipitant leurs ondes;
Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
Dès long-temps m'enflammoient du desir curieux
De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage;
L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage
Releva mon espoir; et, tandis qu'à Paris
Des brigands policés dévoroient mes débris,
L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
Comme aux champs paternels fortuné possesseur,
De la propriété connoître la douceur.
Le fameux Robinson revint à ma mémoire;
Son roman fut mon sort, sa fable est mon histoire:
Que ne peut en effet le travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité!

Des instruments des arts j'étudiai l'usage;
Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage;
Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison;
Des moissons, des labours, je connus la saison;
L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
M'offrirent vingt climats dans la même campagne.
Des plantes avec nous avoient passé les mers;
Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence;
Et dans un sol étroit je parcourois la France.
Trop foible illusion! A mes champs paternels,
Hélas! aurois-je fait des adieux éternels?
Mais enfin dans ces bois les passions se taisent;
De nos troubles passés les tumultes s'apaisent.
Le travail en ces lieux est mon premier trésor:
Les plaisirs du travail manquoient à l'âge d'or.
J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
Tout seconde mes soins; des troubles de la France
Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
Laboureur comme moi, comme moi constructeur,
N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première.
Nous sommes journaliers; mon épouse est fermière.
Le laitage du soir et celui du matin
Nous paroissent plus doux, présentés par sa main.
Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même,
Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on séme.
Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
Des arts plus élégants amusent nos loisirs.

Le dieu, maçon dans Troie, et berger chez Admète,
Ne tenoit pas toujours l'équerre et la houlette :
Souvent dans son exil, comme au séjour des dieux,
Ses doigts divins touchoient son luth mélodieux.
Nous avons imité cet exilé céleste :
Les arts charment souvent notre labeur agreste ;
La harpe, les crayons reviennent, chaque soir,
Remplacer le marteau, la bêche et l'arrosoir ;
Et notre douce vie, en délices féconde,
Aux goûts des temps polis joint ceux du premier monde.
Tel est mon sort. Un bien manquoit à mes desirs :
Viens, en les partageant, achever mes plaisirs.
Qu'une seconde fois le bonheur nous rassemble ;
Nous vécûmes heureux, eh bien ! mourons ensemble. »

Comme il disoit ces mots, ce sauvage ingénu
Que par des bienfaits seuls son hôte avoit connu,
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,
Entre, tenant en main les tributs de sa chasse ;
Il les jette, et repart : « Cher ami, tu le vois ;
La bonté simple et franche habite dans ces bois.
Oh ! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais sauvages !
Consens donc d'être heureux sur ces heureux rivages. »

Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discours ;
Tous trois dans ces beaux lieux coulent encor leurs jours ;
Et des arts et des champs l'agréable culture,
Pour eux d'un double charme embellit la nature.

Et vous! qu'un foible espoir retient près du séjour
Où vivoient nos aïeux, où nous vîmes le jour,
Je retourne vers vous. Que votre impatience
N'affronte pas encor le chaos de la France!
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux,
Ne seroit qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes.
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes;
Alors vous reverrez l'asile paternel;
Mais ce bienfait encor cache un piége cruel.
Tel que le basilic, de sa prunelle ardente,
Fixe, attire, et saisit sa proie obéissante,
De mon triste pays le prestige assassin,
Pour dévorer ses fils, les appelle en son sein;
Ou, telle que Charybde, en ses grottes profondes,
Engloutit tour-à-tour et rechasse les ondes,
La France impitoyable, en ses horribles flancs,
Attire, tour-à-tour, et vomit ses enfants.
Eh! comptez-vous pour rien ce que la gloire ordonne?
L'honneur est-il muet? Ah! sans doute on pardonne
Au besoin affamé, qui, parmi les tombeaux,
S'en va, pâle et tremblant, saisir quelques lambeaux.
Mais loin ces vils mortels qui, parlant de courage,
Vont, les mains pleines d'or, mendier l'esclavage;
Et veulent recueillir, dans leur lâche bonheur,
Les profits de la honte et le prix de l'honneur!
Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères [27],
Je chantois la Pitié, je peignois nos misères.

Souris à mes accents, ô prince généreux!
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux;
Toi, l'ame de mes chants, mon appui tutélaire,
Qu'adore le Français et que l'Anglais révère;
Toi, dont le cœur loyal, à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris;
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime:
Grand prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grace, exemple de l'honneur!
Tu t'en souviens peut-être: aux jours de mon bonheur,
Je chantai tes bienfaits; et, quand la tyrannie
Nous faisoit de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces moments d'effroi,
Je m'oubliois moi-même, et volois près de toi.
Oui: d'autres lieux en vain bénissoient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connoît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité,
Toujours tu fus présent à ma fidélité.
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,
Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours;
Le suit sous son nuage, et l'adore toujours.

Mais que dis-je? au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère, et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'état: leur union féconde
Doit des appuis au trône et des héros au monde.

O couple vertueux! ô fortunés époux!
Si long-temps séparés, que votre sort et doux!
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course;
Et, dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent,
Autour naissent les fleurs, et les troupeaux bondissent;
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.
C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars (28)!
Sur toi le monde entier a fixé ses regards.
Quels prodiges nouveaux vont signaler ta course!
Tel que l'astre du nord, le char brillant de l'ourse,
Toujours visible aux yeux dans ton climat glacé,
Comme un phare éternel par les dieux fut placé.
Ton regard vigilant, du fond du pôle arctique,
Sans cesse éclairera l'horizon politique.
Ta sagesse saura combien est dangereux
Le succès corrupteur des attentats heureux.
Oui, tu protégeras ce prince déplorable,
Que relève à tes yeux une chute honorable;
Qui d'un œil paternel pleurant des fils ingrats,
L'olive dans la main, en vain leur tend les bras.
Quel malheur plus touchant! quelle cause plus juste
Réclament le secours de ta puissance auguste!

Souviens-toi de ton nom : Alexandre autrefois
Fit monter un vieillard sur le trône des rois.
Sur le front de Louis tu mettras la couronne :
Le sceptre le plus beau, c'est celui que l'on donne.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

(1) D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, régnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.

Dès que le trône fut renversé, l'autorité se partagea entre les membres de la Convention et ceux de la Commune de Paris. *Je suis las de ma portion de tyrannie*, s'écria un jour le député Rabaut de Saint-Étienne. Il n'étoit point de club qui ne s'associât aussi à l'exercice de la puissance; et la France en comptoit plus de vingt mille. Depuis que le peuple avoit été proclamé souverain, tout le monde vouloit être peuple: chaque groupe se considéroit comme le peuple souverain, et nous avons vu tout-à-coup s'élever plus de cent mille peuples, tous égaux en droits, tous rivaux de pouvoirs, et toujours prêts à appuyer leurs prétentions par la violence. Au milieu de cet épouvantable chaos, chaque commune avoit son gouvernement, chaque quartier son tyran; et toutes les factions, toujours divisées entre elles, ne sembloient se réunir que pour donner la mort.

(2) La France, qu'envioient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil.

« C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples

détruits, tant de triomphes, tant de politique, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts! On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée! Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains!» (MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. 15.)

(3) Voyez le triste Hébreu, etc.

S'il est dans notre histoire moderne une époque qui puisse se comparer à la captivité des Hébreux sous un ciel étranger, c'est l'époque sans doute, où des milliers de Français, exilés de leur patrie, devenue la proie ou le tombeau de ses propres enfants, allèrent porter leurs talents, leur fortune, et sur-tout leurs regrets, dans les contrées lointaines. Qu'on leur prête maintenant les sentiments qui animoient le peuple hébreu; qu'un poëte distingué, partie lui-même de ce noble exil, prenne alors sa lyre; qu'il se transporte sur les rives de l'Euphrate, qu'il chante les malheurs de Sion, et nous pourrons avoir une idée du *Super flumina Babylonis*, c'est-à-dire de la plus belle élégie, du morceau le plus touchant que nous offre l'antiquité. Cette idée, Delille nous la donne parfaitement ici.

(4) En cornets, à son tour, Despréaux est roulé.

Allusion à ces vers de Boileau:

Et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier

Sat. III, v. 127.

(5) O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux, fus sa première idole,
Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois?

Le dieu Terme étoit la divinité qui présidoit aux limites des champs. Lorsque les dieux voulurent céder la place du Capitole à Jupiter, ils se retirèrent dans les environs par respect; mais le dieu Terme demeura à sa place. On ne lui offroit aucun sacrifice sanglant, comme étant un dieu de paix et de concorde; mais sa vengeance étoit dénoncée contre ceux qui osoient empiéter sur les biens d'autrui. (Ovide, *Fast. II*, 639.)

(6) Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé.

Ces vers furent composés à l'époque où Bonaparte, devenu maître de la France, permit aux émigrés, qui voulurent se soumettre à ses lois, de rentrer dans leur patrie. Il ne leur fit pas rendre leurs biens, dont la plupart étoient déja vendus; cependant il est juste de dire que beaucoup de restitutions furent faites de son temps, et qu'il ne s'opposa jamais aux transactions entre les anciens propriétaires et les acquéreurs.

(7) . . . . . Et vous qui, sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts.

Les biens des condamnés par les tribunaux révolutionnaires, qui avoient été confisqués, et qui n'étoient pas encore vendus, furent restitués aux héritiers après la mort de Robespierre; mais ceux de ces biens qui déja n'étoient plus dans les mains de la république, sont restés confisqués: ainsi l'aveugle hasard a dirigé cet acte de justice si imparfait; et malheureusement ce furent toujours les plus petites propriétés qui se vendirent les premières, et qui le furent ainsi irrévocablement. Voilà comment de pauvres gentils-

hommes de province ont perdu toute leur fortune pour avoir obéi aux ordres du roi; tandis que de grands et riches propriétaires sont rentrés dans la totalité de leurs biens.

(8) Au fils du vieux Priam un monstre affamé d'or, etc.

Voyez dans l'Énéide, livre III, v. 19 et suiv., le touchant épisode du jeune Polydore. Il y a quelque chose de sublime et d'attendrissant à-la-fois, dans le rapprochement que fait ici Delille, de cette tradition mythologique, ou si l'on veut de cette fiction du poëte, avec des faits malheureusement trop avérés, et des calamités irréparables. Le chantre de la Pitié n'a jamais fait de plus beaux vers que ceux qui terminent ce morceau.

(9) Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois.

Ces vers faisoient allusion à l'arrestation d'Imbert-Colomès et d'autres émigrés français, qui eut lieu à Bareuth en 1801. Leurs papiers, saisis par ordre de la Prusse, furent remis au général Beurnonville, qui étoit alors ambassadeur à Berlin; et celui-ci les envoya à Paris, où le gouvernement consulaire les fit imprimer sous le titre de *Papiers saisis à Bareuth*, 1 vol. in-8°. (On peut consulter sur cet évènement l'article Imbert-Colomès dans la *Biographie universelle.*)

(10) Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.

« Lorsqu'on voit, dit Montesquieu, deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille. Les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envahir. »

(*Grandeur et Décadence des Romains.*)

(11) O Virgile! ô mon maître! ô délices du monde!

Les imitations de Virgile se reproduisent en foule, et toujours avec le même bonheur, sous la plume de son traducteur. Nous venons de voir l'épisode de Polydore: c'est maintenant la généreuse Didon, c'est le bon roi Aceste, qui accueillent, qui comblent de bienfaits les Troyens fugitifs, et poursuivis de mers en mers par la haine de Junon et le courroux des vents, comme les Français exilés par les fureurs révolutionnaires; mais accueillis et protégés, comme les Troyens, par des rois et des princes, sensibles à leurs nobles infortunes.

(12) Avec peine échappé des coups de Polyphème.

Voyez, dans l'*Énéide*, livre III, v. 558 et suiv., l'intéressant épisode du Grec Achéménide, dont la situation rappelle celle de Théoclymène, au livre XV de l'Odyssée.

(13) Pontife des Liégeois, accepte mon hommage;
Le plus près du volcan, tu défias l'orage.

Le prince évêque de Liége se montra, dès le commencement de l'émigration, l'un des plus empressés à secourir les malheureux Français obligés de quitter leur patrie; mais ses généreux secours ne leur furent pas long-temps utiles; le prélat vit bientôt ses états envahis, et il fut lui-même obligé de fuir devant les ennemis de la religion et de la monarchie.

(14) Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité.

Heureuse expression, empruntée de Boileau, qui avoit dit dans l'épître VIII, *au Roi*, v. 79:

Et que par tes présents *mon vers décrédité*
N'ait point de poids pour toi dans la postérité.

(15) Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi, sur-tout, brave Anglais, libre ami de tes rois.

Lorsque ce poëme fut publié en France, pour la pre-

mière fois, en 1802, le parti révolutionnaire se déchaîna contre l'auteur et contre ses vers avec la plus extrême violence. Le gouvernement de ce temps-là, qui en avoit permis la publication, se flattant qu'il produiroit peu d'effet par le moyen des suppressions qu'il avoit exigées, fut effrayé de la sensation que firent les seuls passages qu'il avoit permis, sur les crimes de la révolution, et principalement sur les malheurs de la famille royale; mais il n'étoit plus temps de l'arrêter; déja le poëme étoit dans toutes les mains. La police, ne pouvant plus employer d'autres moyens, le fit critiquer amèrement par tous ses journaux; elle fit même composer contre l'auteur les libelles les plus dégoûtants.

Le passage contre lequel on se déchaîna le plus, fut cet éloge si mérité de la générosité que les Anglais ont montrée à tous les Français qui sont allés chercher un asile dans leur pays.

Les secours qu'ils leur accordèrent alors, sont continués à une grande partie de ceux qui n'ont pas recouvré leur fortune par la restauration : la plupart de ceux qui avoient été ramenés en France avec le roi, soit par l'espérance d'y trouver un meilleur sort, soit par l'amour de la patrie, sont retournés en Angleterre, où ils continuent à recevoir le traitement qui leur avoit été accordé pour les services qu'ils ont rendus au roi de France.

(16) Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain.

L'université d'Oxford a fait imprimer la Bible, pour en distribuer les exemplaires aux ecclésiastiques français émigrés, qui se trouvoient en Angleterre.

(17) Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse;
Beau lieu, qui nourrissois ma poétique ivresse!

Glairesse est un village sur le lac de Bienne, dont le pay-

sage est très pittoresque. Delille l'a habité pendant quelques mois, en 1796.

(18) Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse!

« De toutes les habitations où j'ai demeuré, dit Rousseau dans sa cinquième promenade, aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neufchâtel, l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse: aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

« Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parceque les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près, mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture, de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdures naturelles, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents, et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas, sur ces heureux bords, de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs, mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ demi-lieue de tour; l'autre, plus petite, déserte et en

friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse, pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

« Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques; il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de culture; on y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur. Une autre terrasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde l'île dans sa longueur; et, dans le milieu de cette terrasse, on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent, et viennent danser les dimanches, durant les vendanges. »

(19) O bords infortunés! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs;
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques...

Le Directoire a souvent poursuivi les émigrés jusque sur les terres étrangères, et plus d'une fois le gouvernement de la Hollande et de la Suisse, et même des souverains que leur puissance devoit rendre plus indépendants, reçurent l'ordre de les chasser de leur territoire. Ce fut toujours la première condition des traités conclus avec la république, et ceux-là même qui avoient épousé avec le plus de chaleur la cause des royalistes en France, n'hésitèrent pas à en abandonner hautement les défenseurs les plus dévoués, lorsque la défaite de leur parti n'a plus offert à l'ambition au-

cun moyen de succès. Les persécuteurs eux-mêmes ont été quelquefois plus généreux.

(20) Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers;
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.

Toute l'Europe a parle de l'armée de Condé: nous ne citerons donc qu'une seule des nombreuses actions qui ont également signalé sa valeur et sa générosité.

Le 19 juillet 1794, quatre-vingts gentilshommes, commandés par M. le chevalier de Salgues, maréchal-de-camp, reprirent à la baïonnette la redoute de Belhem, défendue par un bataillon de grenadiers. L'armée de Condé fit, pour la première fois, des prisonniers. Ceux-ci, qui avoient été témoins de la férocité avec laquelle on avoit massacré les camarades des braves gens à qui la Providence les livroit, s'attendoient à être les victimes d'un droit de représailles qui leur paroissoit naturel et inévitable, lorsque le prince de Condé, après avoir visité ses blessés, se rendit au milieu d'eux, leur parla avec une bonté rassurante, et ordonna devant eux aux chirurgiens de les traiter avec les mêmes soins que les gentilshommes et les soldats de son armée.

(21) Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire.

Le même champ de bataille a vu souvent se distinguer par les mêmes exploits, le père, le fils, et le petit-fils de cette illustre maison de Condé, que nous voyons près de finir si malheureusement, pour la gloire et l'honneur de la France! Les beaux vers de Delille sont ici tout-à-fait historiques. On sent qu'ils n'avoient pas pu être publiés en France, dans les éditions précédentes. Cependant l'usurpateur du trône de saint Louis ne s'étoit pas encore couvert du sang du duc d'Enghien; mais il sentoit déja que ce jeune héros pourroit un jour apporter des obstacles à ses projets, et déja il songeoit aux moyens de l'immoler à son ambition.

(22) Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes.

Ce fut en 1795, que le feu roi Louis XVIII, venant de Vérone, se rendit à l'armée de Condé, qui étoit alors campée sur les bords du Rhin, dans le Brisgaw.

(23) Tel ne fut point ton cœur, toi, courageux ami.

M. Marin, que Delille a présenté ici sous des couleurs aussi flatteuses, avoit servi dans l'armée de Condé; et ses talents en musique, que le poëte a vantés avec tant de chaleur, avoient charmé plus d'une fois ses compagnons d'armes.

(24) Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers!

Plusieurs émigrés ont su employer dans leur exil les talents que l'éducation leur avoit donnés; quelques uns ont embrassé des professions mécaniques; d'autres ont enseigné le dessin et la musique; les hommes instruits ont appris aux étrangers les principes de la littérature et de la langue française. La langue française et le goût de notre littérature sont beaucoup plus universellement répandus en Europe, qu'ils ne l'étoient il y a trente ans: on le doit aux émigrés, et sur-tout aux ecclésiastiques. En rentrant dans leur patrie, ils y ont rapporté les connoissances qu'ils ont puisées chez les étrangers: et les langues étrangères, telles que l'italien, l'anglais et l'allemand, sont aujourd'hui beaucoup plus répandues chez les Français, à qui on reprochoit de ne savoir que leur propre langue.

Les femmes émigrées ont fait connoître aux étrangers nos arts agréables; elles leur ont donné nos goûts, et les talents qu'elles avoient cultivés sont devenus pour elles une ressource dans les malheurs de l'exil.

(25) De son vêtement d'or un Caumont l'embellit,
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

M. de Caumont, maréchal-de-camp, s'étoit fait relieur

à Londres, et il étoit devenu un des plus habiles ouvriers dans ce genre.

(26) Telle je nourrissois ma douce rêverie,
Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

Delille, après avoir terminé cet épisode, apprit que tout ce qu'il avoit imaginé étoit arrivé, avec la différence cependant, qu'il place la scène dans l'Amérique méridionale, sur les rives de l'Amazone, et qu'elle s'est passée dans l'Amérique septentrionale.

En 1793, M. et madame de Latour-du-Pin parvinrent à s'échapper de Bordeaux, en s'embarquant sur un vaisseau américain. Ils abordèrent à Boston, avec M. de Chambeau, leur compagnon d'infortune. Peu de temps après leur arrivée, ils eurent la douleur d'apprendre tous les trois la mort de leur père: M. de Dillon, M. de Latour-du-Pin ex-ministre, et M. de Chambeau, avoient péri le même jour sur l'échafaud. Cette affreuse nouvelle ne fit que fortifier la résolution qu'ils avoient prise, d'aller vivre loin d'un pays où ils venoient de perdre tout ce qu'ils avoient de plus cher. Il leur restoit cinq cents louis pour toute ressource; il falloit en déterminer l'emploi, sans délai et sans méprise; il falloit sur-tout aller chercher, dans la solitude et dans une vie laborieuse, un asile contre les souvenirs trop déchirants de la révolution française. Leur parti fut bientôt pris, et le plan fut exécuté avec autant de courage que d'intelligence. Qu'on se figure deux jeunes époux, qui avoient vécu à la cour, comblés des dons de la nature et de la fortune, élevés dans la magnificence du luxe, instruits dans tous les arts agréables, et tout-à-coup tombés dans une situation où tout ce qu'ils avoient appris leur devenoit inutile, et où ils étoient obligés, pour ainsi dire, de recommencer leur vie. Ils arrivèrent chez un paysan du comté de New-York, recommandés par le général Hamilton, et plus encore par

leur malheur. Ils prièrent le fermier de les recevoir en pension, pour s'instruire à son école des détails de l'exploitation d'une ferme, et de la culture des terres en Amérique. Ils passèrent ainsi six mois chez leur hôte, devenu leur instituteur et leur ami; ils allèrent ensuite s'établir sur les bords de la Delaware, à quelques lieues d'Albani; là, aidés de deux négresses et d'un nègre esclaves, M. et madame de Latour-du-Pin n'ont plus connu que les devoirs, les occupations et les plaisirs de la vie champêtre; ils partageoient avec leurs nègres tous les travaux de la ferme.

M. de Latour-du-Pin labouroit lui-même les champs, et abattoit les arbres des forêts: tantôt agriculteur, tantôt architecte et maçon, chaque jour il agrandissoit sa chaumière et étendoit son domaine: il étoit parvenu à faire le meilleur cidre de la contrée. Madame de Latour-du-Pin, qui étoit la ménagère, portoit, au marché d'Albani, les légumes du jardin et les produits de la basse-cour, qui étoient sous son inspection particulière; elle faisoit elle-même le pain, et s'occupoit de tous les détails du ménage.

C'est dans cette situation qu'ils ont reçu la visite de quelques amis d'Europe, que la révolution avoit, comme eux, fait fuir de leur patrie. Aussitôt que la France est devenue abordable pour les malheureux qui avoient été proscrits, les parents et les amis de M. et madame de Latour-du-Pin, ainsi que la ville qu'ils avoient habitée, se sont réunis pour les engager à y revenir; ce n'est pas sans peine qu'ils se sont séparés de la nouvelle société qui les avoit adoptés.

(27) Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantois la Pitié, je peignois nos misères.
Souris à mes accents, ô prince généreux!
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux.

S. A. R. Monsieur, comte d'Artois (aujourd'hui S. M. Charles X), s'étoit déclaré le Mécène de notre poëte, quelque temps après la publication des *Géorgiques*. L'abbaye de

Saint-Séverin, en Poitou, fut un des bienfaits du prince dont le poëte reconnoissant a plus d'une fois chanté les bontés.

(28) C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars!

Le mariage de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême et de Madame, fille de Louis XVI, s'est fait, en 1798 à Mittau, en Courlande, sous les auspices de Paul Ier. Peu de temps après, Alexandre lui succéda, et c'est à cet empereur que sont adressés les vers de Delille, devenus si prophétiques. Un magnifique exemplaire, imprimé à Paris dès long-temps, relié aux armes de Russie, et dans lequel ce passage n'avoit pas été supprimé, malgré la surveillance de la police de Buonaparte, fut mis sous les yeux de l'empereur de Russie, deux heures après son entrée à Paris, le 31 mars 1814, au moment où il venoit placer la couronne sur le front de Louis XVIII.

P. S. L'année même où la mort frappa le chantre de *la Pitié*, un Anglois (M. Ferdinand Fullerton Weston), poëte distingué lui-même, publioit à Londres la traduction en vers des deux premiers chants de la Pitié, sous ce titre, *the Pleasures of Pity, a poem, in two cantos.* Cet hommage n'est pas le seul qu'il ait rendu au génie de Delille; quelques fragments de l'*Imagination*, et le beau dithyrambe sur *l'immortalité de l'ame*, imités ou traduits avec le même bonheur, font partie du même recueil. Fixé depuis quelques années en France, M. Weston y a naturalisé sa muse; et, déja Français par les sentiments, il a noblement acquitté la dette de l'hospitalité, en traduisant d'abord en beaux vers anglais le poëme de M. le chevalier de Loizerolles, sur le *Baptême de S. A. R. le duc de Bordeaux;* et nous avons

sous les yeux les STANCES qu'il vient de publier *sur le Sacre de* S. M. CHARLES X. Il n'est guère de poëte français qui ne pût s'honorer de cette pièce, comme sujet dévoué, et même comme écrivain.

LA CONVERSATION,

POËME

EN TROIS CHANTS.

PRÉFACE.

Une société de personnes spirituelles et polies, réunies pour s'entretenir ensemble et s'instruire, dans une conversation agréable, par la communication mutuelle de leurs idées et de leurs sentiments, m'a toujours paru la plus heureuse représentation de l'espèce humaine et de la perfection sociale. Là, chacun apporte son desir et ses moyens de plaire, sa sensibilité, son imagination, son expérience, le tout embelli par la politesse et contenu par la décence; là, se montre un instinct mutuel d'affections bienveillantes, un doux sentiment de confiance, inspiré par le caractère et fortifié par l'habitude; là, sans réglement, sans contrainte, s'exerce une douce police, fondée sur le respect qu'inspirent les uns aux autres les hommes réunis, sur le besoin qu'ils ont d'être bien ensemble, et sur une sorte de pudeur qui, devant un grand nombre d'auditeurs, et de témoins, repousse tout ce qu'il y a d'offensant, de maladroit, et d'injuste; là, un mot, un coup d'œil, fait sortir un aveu, prévient

une inconvenance, commande un égard, réveille l'attention, réprime la pétulance; là, l'esprit, exercé par l'observation et par l'expérience, lit dans les yeux, sur le visage, dans le maintien de chacun, ce que son amour-propre craint ou desire d'entendre, et, assurant à la société l'équilibre des prétentions opposées et des vanités rivales, forme de tout ce qui pourroit dégénérer en luttes et en combats, l'accord le plus harmonieux, rend agréables les uns aux autres les hommes réunis, leur inspire le desir de se revoir, et sème la veille les jouissances du lendemain.

Quand je me suis décidé à composer un poëme sur l'art de converser, il m'a fallu choisir entre deux moyens différents, celui des préceptes qui conduisent à l'art de plaire, et celui des portraits qui, en peignant les ridicules et les travers incommodes à la société, avertissent les interlocuteurs de les éviter. Lorsque, dans une ville de l'antiquité, on voulut détourner la jeunesse de l'ivrognerie, on fit jeter dans la place publique un esclave ivre, qui, se montrant dans toute la difformité de son vice, contribua beaucoup à en dégoûter les spectateurs. Un trait historique moins connu et non moins digne de l'être, nous apprend qu'un souverain, ami passionné de la peinture,

érigea, pour l'instruction des jeunes peintres, un monument où se trouvoient placées, d'un côté les productions estimables, de l'autre les compositions défectueuses des peintres connus à cette époque. Là, les artistes trouvoient dans la même galerie les défauts qu'il falloit éviter, et les beautés qu'il falloit atteindre.

La morale et les arts étant le choix de ce qui est beau et bon, et la préférence donnée par le talent et la vertu à tout ce qui est digne d'admiration et d'estime, j'ai cru que la peinture fidèle des qualités et des caractères que la société craint ou chérit le plus, pouvoit donner à mon ouvrage tout l'intérêt et toute l'utilité dont le sujet est susceptible, et que, dans les portraits que j'ai tracés, le double exemple du bien et du mal pouvoit tenir lieu de préceptes et de leçons. Renonçant donc à la forme didactique, toujours un peu froide et un peu monotone, j'ai fait passer sous les yeux du lecteur les travers de l'esprit et du caractère les plus remarquables, et qui nuisent le plus à l'agrément de la société.

Les torts de l'esprit sont l'objet du premier chant; ceux du caractère composent le second; dans le troisième, je leur ai opposé la peinture de l'homme aimable, dont on chérit également le bon goût et la moralité.

Les personnages une fois choisis, il ne suffisoit pas de les faire voir, j'ai dû les faire entendre, et rapprocher de la comédie ce genre qui lui est inférieur sous tant d'autres rapports.

Chaque portrait bien tracé est une scène comique, *brevis comœdia*. Chacun doit donner lui-même la clef de son caractère, et se rendre ridicule par ses propres discours.

> Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
> Et priez que toujours le ciel vous illumine.
> Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
> Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Voilà les premiers vers que prononce le Tartufe, et rien de ce que l'on dit de lui dans le reste de la comédie ne le peint d'une manière plus comique et plus piquante. Le premier soin que doit s'imposer un peintre de portraits, c'est de bien connoître et de bien tracer les traits principaux de chaque caractère. Qu'on me permette de prendre dans mon ouvrage un exemple de ce genre de mérite. Le babillard veut garder pour lui le plus de temps possible, et en laisser le moins aux autres; il a pris en haine l'écriture et l'impression, parcequ'elles usent d'avance ce qu'il se promet de dire et de conter. Le poëte pouvoit nous l'apprendre; mais il vaut mieux que le babillard

nous l'apprenne lui-même; c'est ce qu'il fait dans les vers suivants:

Je vois des voyageurs, de leur itinéraire,
Qui pouvoit enrichir la conversation,
A leur retour affubler un libraire,
Et d'un manuscrit téméraire
Avant le temps risquer l'impression.
Misérable parti dont il faut se défendre!
Celui qui vous a lu, ne veut plus vous entendre;
Et, pour entretenir la curiosité,
Il faut un peu de nouveauté.
Je l'éprouvai cent fois; aussi les gens que j'aime
De mes récits ont toujours la primeur;
Je ne fais point dire par l'imprimeur
Ce que je puis dire moi-même.
Aux mêmes lieux réunis une fois,
Nous pourrons converser enfin de vive voix.
Dans l'absence on a beau s'écrire,
Le papier transmet tout, mais il n'explique rien:
C'est en parlant qu'on s'entend bien;
Et combien nous avons de choses à nous dire!

Pour donner plus d'effet à ces caractères, peut-être faudroit-il placer à côté l'un de l'autre deux personnages dominés par la même passion; mais alors il faut que l'un des deux porte plus loin que l'autre le vice ou le travers qui leur est commun. Là, se trouve le mérite de la difficulté vaincue. C'est ce que j'ai essayé de faire, dans la peinture de l'avare:

En sortant il rencontre un rival d'avarice:

Deux Harpagons ensemble : quel bonheur !
Oh ! que Molière en eût ri de bon cœur !
Le premier, saisissant l'occasion propice,
Dit au second : « Monsieur, mille pardons,
Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
Quelques vins, qui de vous n'étoient pas trop indignes ;
Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
Et les flacons vidés, et même les bouchons,
Je vous saurai gré du message.
C'est vous faire descendre à de bien petits soins ;
Mais vous vous occupez comme moi du ménage,
Et sûrement, si vous m'en aimez moins,
Vous m'en estimez davantage. »

Ce genre de poésie étant privé de l'intérêt de l'action et des deux grands ressorts de la crainte et de l'espérance, la variété est presque le seul moyen d'attacher les lecteurs. Il faut, quand on le peut, y joindre l'artifice des oppositions et des contrastes ; je l'ai employé le plus souvent qu'il m'a été possible. J'ai opposé au nouvelliste qui voit tout en bien, celui qui voit tout en mal ; à la maussaderie de l'humoriste chagrin, l'insipide adulateur ; à tous les deux, la circonspection vaniteuse de l'homme réservé, qui

Demeure retranché dans sa grave sottise,
Doute par vanité de tout ce qu'il apprit ;
Et meurt, sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.

J'ai dit que je m'étois proposé de donner aux

portraits qui composent mon ouvrage quelque ressemblance avec le genre comique. Il a donc fallu que la peinture de chaque caractère, que j'appelois tout-à-l'heure une courte comédie, fût une scène, qu'elle eût son action et ses personnages. Pour ajouter au petit intérêt dramatique dont le sujet est susceptible, j'ai dû les placer dans des situations telles, que leur caractère, irrité par l'obstacle et la contrariété, eût plus de force comique. Je suppose que le poëte place un homme possédé de la manie de parler, entre deux hommes du même genre, dont l'un raconte l'histoire de ses procès, et l'autre celle de ses amours; voilà déja une situation embarrassante pour la personne contrariée, et amusante pour les spectateurs; mais si l'on suppose que le babillard, appelé dans un cercle nombreux et dans lequel il desire vivement de réussir, ait préparé tous ses sujets de conversation, et qu'en arrivant il rencontre dans le salon les préparatifs d'une longue lecture et un auditoire déja envahi par l'écrivain à la mode, la situation devient encore plus forte et plus comique.

Je demande la permission de citer le passage où j'en ai placé le tableau.

Il frémit, si quelqu'un commence
Un récit détaillé de procès ou d'amour;

Il sait combien, en racontant leurs rixes,
Les plaideurs sont diffus, et les amants prolixes.
Mais à quel saint n'aura-t-il pas recours,
Si, préludant à sa gloire future,
L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient, de son chef-d'œuvre nouveau,
Aux assistants proposer la lecture!
Quels beaux moments va lui coûter
Cette épouvantable aventure!
Une soirée entière on eût pu l'écouter!
Combien faut-il que son supplice dure?
Énorme est le cahier, et fine l'écriture.
Puis, de l'in-folio qu'il vient d'apercevoir,
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.

. . . . . .

Adieu son espérance et ses projets du soir!
Quel tourment est égal au tourment qu'il redoute!
Il venoit pour parler; il faudra qu'il écoute.

Théophraste, chez les Grecs, et La Bruyère(1), en France, ont écrit avec un grand succès des Caractères qu'on a regardés comme une peinture fidèle du siècle où ils ont vécu. On ne conteste plus la supériorité de l'écrivain français sur l'écrivain grec qui lui a servi de modèle, et dont l'ouvrage n'a presque de commun avec le sien que le titre. Le temps et le peuple pour lesquels La Bruyère a écrit lui ont donné de grands avantages sur son prédécesseur.

Dans le siècle où Théophraste écrivit, la société, dans la Gréce, étoit encore loin du degré de politesse et de perfection auquel elle arriva sous Périclès. Aussi, dans ses *Caractères*, le lecteur se trouve souvent en mauvaise compagnie. En voyant passer devant soi les personnages qu'il décrit, on croit quelquefois être à la lisière des bois, au moment où les hommes, encore sauvages, sortoient de leurs forêts et de leurs cavernes. Presque tous ses portraits offrent l'empreinte grossière d'un commencement de civilisation; la volonté y paroît sans noblesse, le caprice sans esprit, la fantaisie sans grace; à chaque page, on trouve des descriptions dégoûtantes des fonctions les plus communes de la vie populaire, des marchés et des repas d'Athènes. La Bruyère, tantôt dans les sociétés les plus polies, tantôt dans la cour la plus magnifique de l'Europe, entouré de personnes distinguées par de grands noms, de grandes places ou de grandes qualités, d'extravagances, et de sottises titrées, tourne autour du crédit, de la puissance et de la gloire, en observe, en saisit le côté foible; et, sans malveillance comme sans flatterie, écrit la plus noble et la plus intéressante partie de l'histoire du monde; peint la ville et la cour mutuellement influencées, l'une par l'en-

vie de dominer, l'autre par la manie bourgeoise de singer les manières des courtisans, et même leurs travers; saisit les rapports des petits et des grands, et montre tout-à-coup l'autorité suprême, remettant tous les rangs au niveau, et ramenant à soi toutes les illusions de la multitude idolâtre de la grandeur.

Le caractère du gouvernement influe peut-être plus encore sur celui de la société. Dans Athènes et dans Rome, la place publique et le Forum étoient le théâtre habituel des conversations politiques. Là, des ambitieux et des intrigants, poussés par des orateurs passionnés, traversoient, en l'excitant, une populace effrénée; là, ne s'entendoient ni les insinuations de l'amitié, ni les conseils de la prudence; mais les cris violents de la faveur ou de la haine. Les spectateurs et les acteurs de ces scènes violentes les transportoient dans leurs sociétés particulières, aux lieux mêmes où les citoyens réunis venoient conférer paisiblement ensemble. Les fauteurs et les partisans de ceux qui se disputoient l'autorité, conservant les impressions qu'ils avoient reçues ou données, faisoient du salon un champ de bataille; aucun n'étoit lui: chacun étoit ou Marius ou Sylla, ou Pompée ou César, Antoine ou Auguste; et combattoit pour un intérêt

dont le desir de plaire ou de réussir avoit fait le sien. Là, retentissoient encore les vociférations bruyantes et les mouvements impétueux qui avoient éclaté dans les places publiques.

Quelle différence entre ces assemblées turbulentes, et ces sociétés aimables, où la France admettoit avec plaisir les étrangers les plus distingués par leurs titres ou leurs lumières, et qui, s'ils emportoient quelquefois chez eux des mécontentements chagrins, et des préventions jalouses contre les formes ordinaires de nos sociétés, plus souvent partoient surpris et charmés de tout ce que la vivacité de l'imagination, l'amabilité du caractère, la grace du langage, la finesse du tact, l'observation délicate des bienséances, les concessions mutuelles de la politesse, leur avoient paru jeter d'agréments et de charmes dans les rendez-vous délicieux de ces conversations polies, souvent préférées aux fêtes les plus brillantes, aux divertissements les plus recherchés, et aux spectacles les plus magnifiques! C'est dans ces cercles polis, où tous les rangs, tous les états, tous les âges contribuoient ou à l'ennui ou au plaisir commun, que La Bruyère étudia les hommes, choisit ses caractères, et forma sa morale.

Ce n'est ni dans leurs études, ni dans leurs connoissances que les plus fameux moralistes

ont pris leurs manières distinctives; c'est dans leur naturel et dans leurs penchants; on s'en aperçoit en lisant Montaigne et La Bruyère. Né avec un desir extrême de se signaler, et par la singularité de ses idées et par celle de son style, Montaigne se place souvent à une trop grande distance des idées communes et des habitudes sociales. Un accent d'égoïsme se fait entendre dans son langage philosophique: *Je veux, je ne veux pas, je ne puis souffrir, je ne puis approuver, j'aime, je hais.* Voilà ses formules accoutumées; il se rend raisonnable pour être extraordinaire; il copie les anciens pour être neuf; se fait trivial pour être énergique; veut toujours dire mieux, et sur-tout autrement que tout le monde. Il se fait une place à part par ses idées paradoxales, par ses principes tranchants, et par l'audace de son langage: aussi a-t-il dépassé quelquefois les limites de la morale et celles du bon goût. Dans La Bruyère, rien d'exagéré, rien de factice; en parcourant le monde, il marche entre l'attention et l'indulgence; il entre dans la société sans intérêt et sans prévention; il en sort sans engouement et sans humeur; il traverse la foule, sans la pousser et sans se laisser entraîner par elle; il passe à côté des préjugés et des opinions reçues, sans les heurter ni les cares-

ser; mais il accorde aux foiblesses humaines toute la condescendance que lui permettent la raison et la vertu; ne se détache du monde que par des principes plus hauts et des idées plus justes; se rend libre, sans être insociable, et se tient à l'écart, sans paroître isolé.

Pour peindre La Bruyère, il faudroit avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avoit dit avant lui, d'une manière si piquante, ce qu'on n'avoit pas encore dit. Son ouvrage est, de tous les livres de morale, celui qui donne le mieux à la jeunesse la connoissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changements passagers de costumes, d'usages, de modes, et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent.

Je n'ai emprunté de La Bruyère que deux portraits, légèrement ébauchés dans son excellent ouvrage, et que j'ai tâché de m'approprier par l'exécution. En traçant des portraits, je n'ai pu lui dérober ses pinceaux; mais j'ai long-temps étudié sa manière, et peut-être lui devrai-je quelques uns des suffrages que j'am-

bitionne. Les plus indulgents de mes lecteurs seront sans doute ceux qui savent les obstacles que me présentoient à vaincre l'exécution d'un ouvrage sans modèle dans aucune langue; la difficulté de distinguer tant de caractères, souvent voisins les uns des autres; sur-tout le travail des transitions, dont Boileau félicitoit, ou, peut-être, accusoit La Bruyère de s'être affranchi.

Je désavoue d'avance toutes les applications que la malveillance pourroit faire des caractères que j'ai tracés. Tous ont été pris dans la connoissance générale du monde, et ne doivent rien aux observations que je puis avoir faites dans les sociétés où j'ai vécu. J'ai toujours méprisé ceux qui, admis dans des maisons choisies par leur intérêt ou leur vanité, au lieu de conserver, en les quittant, l'impression de l'accueil qu'ils ont reçu, de la bienveillance qu'on leur a témoignée, des services qu'on leur a rendus, n'emportent que les froideurs de l'ingratitude, les observations de la malignité, quelquefois même les souvenirs de la haine; et, par le plus horrible abus de l'hospitalité confiante, donnent une publicité scandaleuse aux torts ou aux ridicules dont ils ont été les confidents ou les témoins. J'ai quelquefois usé de l'intimité à laquelle m'ont admis des per-

sonnes estimables, pour célébrer leurs vertus et leurs talents; mais si j'en avois abusé pour publier leurs fautes ou leurs foiblesses, là auroient commencé de mes repentirs le plus amer, et de mes chagrins le plus inconsolable.

Une femme poëte(2), déja connue par une élégie intéressante sur les tombeaux de Saint-Denis, a, dans la plus modeste des préfaces, annoncé son poëme sur la *Conversation*, comme le précurseur du mien. Je voudrois m'acquitter envers elle de ce qu'elle a dit pour moi d'honorable et de flatteur; mais ses éloges ont d'avance décrédité les miens, et mes louanges les mieux méritées seroient toujours suspectes de reconnoissance.

NOTES

DE LA PRÉFACE.

(1) Théophraste, chez les Grecs, etc.

On a souvent comparé Théophraste et La Bruyère; si La Bruyère l'emporte sur le philosophe grec, ce n'est pas seulement parcequ'il a vécu dans un siècle parvenu au dernier degré de la civilisation, c'est aussi parcequ'il a mis plus d'art dans son style et dans ses portraits. Personne n'a mieux développé et n'a mieux fait sentir cette vérité, que Suard dans son excellente notice sur La Bruyère : c'est là qu'il faut étudier le véritable esprit de l'auteur des *Caractères*, le mécanisme de son style, et les moyens qu'il emploie pour séduire et surprendre ses lecteurs. Tous les exemples qu'il cite sont très bien choisis ; il nous suffira d'en citer un seul, qui est le plus frappant, pour faire apprécier le mérite et la justesse de ses observations.

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auroient pu choisir une plus belle demeure. La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain, et le porphyre : les grues et les machines gémissent

dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine: employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siécle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris: tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes: épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achétera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune. »

Il est facile d'apercevoir l'art avec lequel le peintre des *Caractères* arrange et dispense ses couleurs dans ce petit tableau. Le lecteur, ou plutôt le spectateur, y est entraîné de surprise en surprise; c'est une petite scène qui a son exposition, son milieu, et son dénouement, où l'intérêt croît à chaque phrase, où tout est disposé pour un seul objet, pour faire ressortir cette idée, qui termine: « Après que vous y aurez mis la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achétera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui. » Suard cite plusieurs autres morceaux qu'il analise et qu'il juge avec autant d'esprit que de finesse. Il fait voir qu'on trouve presque par-tout, dans les *Caractères*, cet art de produire de l'effet, de soutenir l'attention par les contrastes; de piquer la curiosité par la rapidité et la variété des tournures; c'est tout le secret de La Bruyère, mais c'est un secret qui ne peut être que celui d'un grand écrivain.

Depuis que ce poëme a paru pour la première fois, Delille a présenté lui-même une esquisse bien vraie du caractère et des écrits de La Bruyère, dans l'article qu'il a consacré à ce grand moraliste, au tome VI de la *Biographie universelle.*

(2) Une femme poëte, etc.

Madame Philippine de Vannoz, auteur des *Conseils à une femme, sur les moyens de plaire dans la conversation.* Ce petit ouvrage a mérité son succès, et obtenu l'honneur de plusieurs éditions.

LA CONVERSATION,

POËME.

PROLOGUE.

Je suis content de ma journée;
De mes poétiques travaux,
Ma diligente matinée
A vu naître les fruits nouveaux.
Dans ma paisible solitude
J'ai rassemblé mes amis les plus chers,
Amateurs, comme moi, des beaux-arts, des beaux vers,
Éclairés par l'usage et polis par l'étude,
Que chaque soir, dans mon humble réduit,
Auprès de moi l'habitude conduit;
Non l'habitude routinière,
Qui, se traînant dans son ornière,
Dans la même assemblée et dans les mêmes lieux,
S'en va porter sa face coutumière
Et ses propos fastidieux;
Mais l'habitude libre et fière
Qui, chez ses bons amis, les mêmes qu'autrefois,
S'acheminant par goût et s'arrêtant par choix,
Dans sa visite journalière,
Sans faste, sans bruit, vient à pied,

Avec sa grace familière,
Vider, en causant, la théière,
Ou le flacon de l'amitié.
Par une amère et douce souvenance,
Nous sommes remontés aux jours de notre enfance:
Ces jours d'insouciance et de captivité;
Ces jours de crainte et d'espérance,
Et de tristesse et de gaieté.
Nous aimions à revoir, dans cette douce image,
Et les fruits de l'étude et les fleurs du jeune âge;
Nos peines, nos amusements,
Nos raquettes, nos rudiments,
La liberté des champs, les barreaux du collége;
En hiver nos boules de neige,
Et dans l'été, nos ricochets;
Nos frivoles plaisirs, nos douleurs passagères,
Pour tromper nos pédants, nos ruses mensongères,
Et leur férule et nos hochets,
La balle, le sabot tournant sous la courroie;
Le cerf-volant, objet de surprise et de joie
Pour les marmots qui, le suivant des yeux,
Croyoient monter avec lui dans les cieux.
Souvent encore avec délices,
De nos scolastiques essais,
Nous nous rappelions les esquisses,
Et nos premiers travaux, et nos premiers succès;
Qui de nous, du laurier classique,
Vit ceindre son front jeune encor;

Qui, dans la lice poétique,
Risqua le premier son essor.
Tantôt des mœurs, du caractère,
Boudeur ou gai, folâtre ou sérieux,
Dans notre enfance et dans nos premiers jeux,
Nous recherchions l'élan involontaire;
Ces premiers traits, ces préludes obscurs,
Des défauts, des vertus, et des talents futurs;
Qui de nous, sous les lois d'un pédagogue austère,
Sujet obéissant et docile écolier,
De bonne heure apprit à plier
Au joug d'une règle sévère,
Son caractère moutonnier;
Lequel de nous, malgré sa chaire dominante,
Sa coiffure carrée et sa robe imposante,
Sur le nez du régent faisoit, d'un doigt hardi,
Voler le pain en boulette arrondi.
Sans pesanteur, sans morgue doctorale,
Souvent nous raisonnions des lois, de la morale,
Des défauts de l'esprit et des vices du cœur;
De la science, peu commune,
D'unir la gloire et le bonheur;
Du grand chemin de la fortune,
Du sentier étroit de l'honneur:
Aucun, par un babil frivole,
Sur son voisin n'usurpoit la parole;
Chacun parlant, se taisant à son tour,
Du discours circulaire attendoit le retour;

Et comme ces pinces fidèles
Qui, des tisons de mon ardent foyer,
De temps en temps, pour m'égayer,
Font petiller les vives étincelles,
Par un commun accord passoient de main en main ;
Ainsi venant, revenant à la ronde,
L'entretien, tour-à-tour, sérieux ou badin,
Sans désordre suivoit sa marche vagabonde,
Et faisoit jaillir à propos
Le feu de la saillie et l'éclair des bons mots.

De ces aimables causeries,
Qui me charmèrent tant de fois,
J'ai conservé les images chéries ;
J'en goûtai les plaisirs ; j'en dicterai les lois.

Dans les sociétés et les âges antiques,
Causer fut le premier des plaisirs domestiques ;
Et dans cette altière cité,
Mère du despotisme et de la liberté,
Dont les bandes républicaines,
Aux bords de l'Eurotas, aux rives africaines,
A travers les débris de vingt trônes divers,
Alloient porter ses lois, ses drapeaux et ses fers :
Si du Forum les fougueuses cabales,
Ou du sénat les discordes fatales,
Ou les attentats des méchants,
Les avoient exilés dans leurs maisons des champs,

Ce qui restoit d'illustres personnages,
Édiles, consuls, dictateurs,
Magistrats renommés, ou fiers triomphateurs;
Sitôt que dans leurs paysages
Les bosquets paternels reprenoient leurs ombrages,
De leur sainte union resserrant les liens,
Chaque jour renouoit leurs graves entretiens.
Là n'étoient point traités ces objets inutiles,
Ces petits intérêts, ces nouveautés futiles,
Qui des grandes cités composent les rumeurs;
De la mode du jour le caprice fantasque,
Ou les plis d'une toge, ou les plumes d'un casque:
Les bonnes lois, les bonnes mœurs,
Le chemin du bonheur, la route de la gloire;
Les règles de la vie et de l'art oratoire;
Les grands tableaux de la terre et des cieux;
Les droits des citoyens, la nature des dieux;
La constante amitié, la tranquille vieillesse (1),
Cueillant en paix les fruits de la sagesse:
Voilà leurs entretiens. De frivoles esprits
Aux interlocuteurs ne donnoient point le prix.
A Tuscule, à Tibur, aussi bien que dans Rome,
De grands hommes toujours écoutoient un grand homme.
C'étoient les Cicéron, les Caton, les Brutus;
Les grands talents et les grandes vertus.
Tous oublioient, dans leurs riants domaines,
Et les ambitions et les pompes romaines;
Et, dans le fond d'un bois, sous l'abri d'un berceau,

Au bord paisible d'un ruisseau,
D'où leurs discours pesoient sur les destins du monde,
Entre eux se préparoient, dans une paix profonde,
Ces grands édits et ces puissantes lois
Qui commandoient à Rome et maîtrisoient les rois.

D'Athènes, plus galante et moins majestueuse,
L'habitude voluptueuse,
Dans ce séjour des arts et de la liberté,
A qui Rome, à regret, cédoit son cher Virgile,
Donnoit souvent à la beauté,
Sur un auditoire docile,
Une plus douce autorité.
Sa grace commandoit à la foule attentive;
Et sa douceur persuasive,
Des plus mâles vertus et des plus hauts talents,
Quelquefois, j'en conviens, arrêtoit les élans;
Mais plus souvent, d'une austère sagesse,
Son tact, plus délicat, corrigeoit la rudesse;
Du génie, encor brut, polissoit l'âpreté;
Des naturels hautains abaissoit la fierté.
Tous, à ses lois soumettant leur audace,
De leur brillant modèle ils admiroient la trace;
Inspirés par l'amour, par le goût applaudis,
Et discoureurs plus gais, novateurs moins hardis,
Ce qu'ils perdoient en force, ils le gagnoient en grace.
Ainsi dans son salon, par les arts embelli,
Encor brillante de jeunesse,

Larcher sc.

Aspasie assembloit ce que toute la Grèce
Avoit de grand et de poli.

Sur ce terrain brillant de grace et de richesse,
Tous les fruits avoient leur saison;
La gravité sévère y suivoit la vieillesse,
Le calme l'âge mûr, l'audace la jeunesse.
Instruits, par la comparaison,
De ce qui plaît, de ce qui blesse,
Tous devoient l'un à l'autre une heureuse souplesse.
Le riant épicurien
Y déridoit l'âpre stoïcien;
Sous les yeux de l'enchanteresse,
Pleins de grace, à-la-fois, et de sévérité,
Le bon sens n'eût osé se montrer sans finesse,
L'illusion sans vérité,
L'enthousiasme sans justesse;
Le bon exemple y formoit le bon ton;
La critique sévère avoit sa politesse,
L'éloge sa délicatesse;
C'étoit la fleur de la raison
Et la moisson de la sagesse.
Là, dans les doux transports d'une amoureuse ivresse,
Le front paré de fleurs ou de lauriers,
Les fameux orateurs, l'élite des guerriers,
Parloient de leurs combats, ou de leurs ambassades,
Rapportant d'un grand nom l'illustre autorité,
Déployoient avec liberté,

Sans froid raisonnement, sans folles incartades,
Leur vieille expérience, ou leur jeune gaieté.
Là, brilloient sans orgueil, mais non sans dignité,
Les Périclès et les Alcibiades (2),
Qui, parant leur autorité
Du suffrage de la beauté,
L'aimoient comme la gloire, et bien plus que la vie;
Et, pour un regard d'Aspasie,
Oublioient la postérité.
Là, les yeux petillants et d'amour et de verve,
Le divin Phidias venoit à la beauté
Offrir, avec timidité,
Son Jupiter et sa Minerve.
Là, de Platon le maître respecté,
Par des accents pleins de noblesse,
Ramenant à l'espoir la triste humanité,
Faisoit entendre à la foiblesse
Le dogme consolant de l'immortalité.
Aussi son amante ravie
Aspirant, pour lui plaire, à la célébrité,
Après l'avoir aimé toute sa vie,
Vouloit suivre son vol vers la postérité.

Tous deux, en même temps, admirés dans la Gréce,
L'un à l'autre payoient un encens mérité.
Aspasie, en beaux vers, célébroit la sagesse,
Et Socrate amoureux encensoit la beauté.
D'accord avec ses yeux, son cœur l'avoit choisie;

Comme lui, ses concitoyens,
Fiers d'être admis à ses doux entretiens,
De la belle adoroient l'aimable fantaisie;
Et les plus beaux esprits, les plus fameux héros,
Ne tenoient pas contre un des mots
Ou des sourires d'Aspasie.
Mais toute chose a son danger:
A ces réunions charmantes,
Où quelquefois accouroient se ranger
Des amants en crédit, d'illustres intrigantes,
L'intérêt de l'état n'étoit point étranger.
Là, comme parmi nous, aux époques fameuses
De nos princes ligueurs, de nos belles frondeuses,
Dans un cercle affidé d'ambitieux amants,
Pour dominer par eux la fortune publique,
Oubliant du plaisir les vains amusements,
Et l'humble autorité du pouvoir domestique;
Par d'adroites faveurs, des entretiens charmants,
La beauté préparoit les grands événements;
Et, par une double tactique,
Avec adresse employoit tour-à-tour
Et l'amour et la politique,
Et la politique et l'amour.

Ainsi, d'une voix éloquente,
Dictant la paix ou les combats,
Aspasie entraînoit la foule obéissante;

Ou, des troubles publics prévenant les éclats,
Composoit sa triple couronne
Des myrtes de Vénus, du laurier de Bellone,
Et de l'olivier de Pallas.

NOTES

DU PROLOGUE.

(1) La constante amitié, la tranquille vieillesse,
Cueillant en paix les fruits de la sagesse :
Voilà leurs entretiens.

L'art de converser ne peut être perfectionné que dans les sociétés où les femmes exercent quelque empire; voilà pourquoi les modernes, et sur-tout les Français, ont un si grand avantage sur les anciens. Chez les Grecs et chez les Romains, où les hommes étoient accoutumés à vivre entre eux, ils ne s'occupoient, dans leurs discours, que des intérêts de la politique et d'autres matières graves. Les Athéniens étoient sans doute de grands parleurs; il eût été aussi difficile peut-être de trouver un homme discret et silencieux dans Athènes, que de trouver un bavard à Lacédémone; mais on peut dire qu'on y connoissoit plus *l'art de parler* que *l'art de converser*. Plutarque, celui des écrivains de l'antiquité qui nous donne le plus de détails sur la vie domestique des anciens, n'a rien laissé qui puisse nous faire croire que l'art de converser fût arrivé de son temps à quelque degré de perfection. Il a composé, il est vrai, un traité sur *l'art d'ouïr;* mais tout ce traité se réduit à des préceptes, pour apprendre aux jeunes gens à profiter des leçons des philosophes. Dans le premier chapitre de son traité intitulé les *Propos de table*, il met en question s'il est convenable de parler de littérature dans un festin. Tous les autres chapitres roulent sur les usages des anciens, et sur des matières tout-à-fait étrangères à l'art de converser. Le seul

traité de Plutarque qui ait rapport à ce sujet, est celui qui a pour titre: *Du trop parler*. Le défaut contre lequel s'élève le philosophe de Chéronée est le premier dont les hommes ont dû s'apercevoir; plusieurs moralistes anciens l'ont signalé; Théophraste nous a laissé le portrait du bavard.

Platon, dans le début de quelques uns de ses dialogues, fait prendre un ton familier aux interlocuteurs; mais ces dialogues ont tous un objet fixe et déterminé, une marche suivie, qui les distinguent de la conversation. Pour connoître jusqu'à quel point les anciens, et sur-tout les Grecs, possédoient l'art de converser, il auroit fallu savoir ce qui se passoit, et ce que l'on disoit dans le salon d'Aspasie; mais la chose étoit difficile, car la conversation est de sa nature fugitive; elle appartient exclusivement au moment, au cercle où l'on parle, et ne peut se transmettre dans les livres, où elle perdroit la grace naturelle qui la distingue; la vie qu'elle reçoit de la voix, du geste, de la physionomie de l'homme, de l'attitude et de l'impression des auditeurs, du ton et des manières de la bonne compagnie. Les conversations qui passent d'un salon dans un livre, ressemblent à ces fleurs qu'on enferme dans un herbier, où elles se dessèchent et perdent bientôt leurs parfums et leurs couleurs.

(2) Là, brilloient sans orgueil, mais non sans dignité,
Les Périclès et les Alcibiades.

Stillingfleet, auteur d'un poëme anglais sur la conversation, parle aussi d'Athènes: mais il ne fait mention ni de Périclès ni d'Aspasie; il ne parle que de Socrate. Nous citerons ce qu'il dit du philosophe grec, moins pour donner une idée du sujet qu'il traite, que pour faire connoître sa manière:

« Mais traçons maintenant un caractère (*) aussi grand

(*) . . . . . But let us now relate
A character as opposite, as great,

qu'opposé à celui-ci, en peignant celui qui, pendant sa vie, illustra Athènes, et qui, par sa mort, éternisa la honte de cette ville. Grand fléau des sophistes, il amena du ciel ici-bas et plaça sur le trône de ces usurpateurs la vraie sagesse. Philosophe en toutes choses, excepté en prétentions, il enseigna ce qu'ils négligeoient, le sens commun. Ils étoient formés pour gouverner le pesant Lycée, lui pour instruire l'univers; Athènes tout entière étoit son école.

« L'honnête marchand, le léger petit-maître, de grands seigneurs, de beaux esprits, bien plus grands encore à leurs propres yeux, devenoient sages avec lui, ne sachant pas qu'ils étoient endoctrinés. Il parloit comme eux, quoiqu'il ne pensât pas de la même manière; il ne pleuroit, ni ne rioit de l'état perverti de l'homme. Il laissoit les larmes aux femmes, et le rire aux imbéciles. Voyez-le avec des sophistes renommés pour leur opiniâtreté dans la dispute, ou couronné de roses à un festin joyeux; insulté par une femme

In him who living gave to Athens fame,
And, by his death, immortalized her shame.
Great scourge of sophists! he from heaven brought down,
And placed true wisdom on th' usurper's throne:
Philosopher in all things, but pretence,
He taught what they neglected, common sense.
They o'er the stiff Lyceum form'd to rule;
He o'er mankind; all Athens was his school.

The sober tradesman, and smart petit-maître,
Great lords, and wits, in their own eyes still greater,
With him grew wise; unknowing they were taught,
He spoke like them, though not like them he thought.
Nor wept, nor laugh'd, at man's perverted state;
But left to women this, to idiots that.
View him with sophists, famed for fierce contest,
Or crown'd with roses at the jovial feast;
Insulted by a peevish, noisy wife,
Or at the bar foredoom'd to lose his life;
What moving words flow from his artless tongue,
Sublime with ease, with condescension strong!

acariâtre et querelleuse, ou condamné d'avance à la mort par ses juges. Quelles expressions touchantes partent de sa bouche sans art, sublime avec aisance, éloquente avec familiarité ! »

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

Exposition du sujet. Invocation du poëte à sa muse. Portrait du nouvelliste. L'auteur tombé; les intrigues du parterre et du théâtre. L'homme qui raconte ses procès et les affaires dont il est chargé; l'érudit, qui rappelle les lois et les coutumes de l'antiquité; l'esprit léger, qui raconte ce qu'il a lu dans la gazette. Comparaison de ces deux personnages. Conversation du dîner; conversation dans le salon. Portrait du bavard; ses efforts pour se faire écouter; son embarras lorsqu'il ne peut plus parler. Portrait du bavard voyageur. Le conteur minutieux. Le bel esprit bourgeois, qui débite à lui seul tout l'esprit du quartier. Le conteur qui se pique d'exactitude dans les détails, et qui s'embarrasse dans ses récits. Le fâcheux interrogateur; le questionneur qui interroge, non pour savoir, mais pour montrer ce qu'il sait. Le rieur ridicule; l'homme ennuyé; le farceur ou Roquelaure bourgeois.

LA CONVERSATION,

POËME.

CHANT PREMIER.

De l'art de converser, ce doux présent des cieux,
J'étois impatient de peindre les délices (1);
Mais je dois, avant tout, présenter à vos yeux
Des dialogueurs ennuyeux
Les ridicules et les vices:
Qui les connoît le plus, les évite le mieux.

Toi donc, qui chantois les batailles,
Forçois des camps, renversois des murailles,
Muse, quitte le ton guerrier:
Prends un accent plus familier,
Une mine moins sérieuse,
Et ne sois plus qu'une aimable rieuse;
Causant au coin de ton foyer,
Fais-nous de nos travers des peintures fidèles;
Tu ne manques pas de modèles.
Dans ce salon, avant la fin du jour,
Combien d'originaux vont passer tour-a-tour!
Dans nos sociétés les ennuyeux foisonnent;
Ton crayon seul peut les rendre amusants:

Dédommage-nous donc, par leurs portraits plaisants,
De tout l'ennui que leurs discours nous donnent.

D'abord, dans le cercle banal,
Arrive un couple nouvelliste (2) :
L'un, triomphant et gai ; l'autre, confus et triste ;
L'un d'eux voit tout en bien, l'autre voit tout en mal ;
Dès long-temps il prévoit un armement fatal ;
Dès long-temps le premier ministre
D'un des princes les plus puissants,
A fait jusques à lui, d'une ligue sinistre
Parvenir les bruits menaçants.
De crainte de le compromettre,
En poche il a gardé sa lettre.
Déja, par l'ordre des Césars,
Le fier Hongrois, la Bohême, l'Autriche,
Se rassemblant de toutes parts,
Pour marcher contre nous laissent leurs champs en friche ;
Et, des monts du Frioul, des gorges du Tyrol,
L'aigle rapide a déja pris son vol.
L'autre voit tout en beau : pour nous, met en campagne
Toutes les forces d'Allemagne ;
Sur la Moselle et sur le Rhin
Impose un contingent à chaque souverain ;
De toutes parts, sur la terre et les ondes,
Au secours de la France amène les deux mondes ;
Déja sur le Wéser nos foudres ont grondé ;
Déja, de nos soldats, le Nord est inondé ;

Il forme un siége, il livre une bataille;
Et, tandis qu'au milieu des rangs les plus épais,
Il frappe d'estoc et de taille,
Nous apprenons qu'on a signé la paix.
L'univers lui fait banqueroute:
N'importe, il se remet en route;
Range ses bataillons, poursuit ses armements,
Ses marches et ses campements.
Mais tandis qu'à son gré, troublant toute la terre,
Son babil triomphant fait ployer sous nos coups
L'aurore et le couchant, le Nord et l'Angleterre,
De tous côtés l'ennui gagne, et c'est nous
Qui payons les frais de la guerre.

Après lui, quel mortel, l'air triste et consterné,
Comme un criminel condamné
Sortant de l'interrogatoire,
A son tour vient grossir le nombreux auditoire?
C'est d'un drame nouveau l'auteur infortuné,
Encor tout froissé de sa chute.
Il conte à quels complots sa piéce fut en butte;
De la réception l'effroyable tracas;
Des malveillants les intrigues affreuses;
Des amoureux, des amoureuses,
Pour les premiers emplois les terribles débats;
Quelle épouvantable aventure
Fit échouer la piéce à la lecture;
Comment, malgré l'organe de Molé,

Aux intrigants l'auteur fut immolé;
Par quelle puissante entremise
A la correction la pièce fut admise.
Le jour enfin, le jour, où, si long-temps caché,
Sur tous les murs son nom fut affiché,
Dans une attention profonde
Ont d'abord écouté les loges, le beau monde,
Bientôt de tous côtés les spectateurs ont fui:
Les femmes ont donné le signal de l'ennui;
Pour étouffer la cohue infernale,
En vain de l'amitié l'impuissante cabale,
Avec des mains telles que des battoirs,
Faisoit, au loin, sonner la salle,
Et les foyers et les couloirs.
Déja les voix devenoient plus timides,
Des vétérans, jusqu'alors intrépides,
Le courage étoit ébranlé:
Les uns étoient trop lents, les autres trop rapides;
L'un avoit mal compris, l'autre étoit mal soufflé;
Désessarts même étoit sorti tout essoufflé.
Pourtant, de ses beaux vers les connoisseurs avides
Vouloient aller jusqu'à la fin.
L'ordre étoit revenu: la pièce étoit en train,
Lorsque des bravos, plus perfides
Que les ronflements des dormeurs,
Et les sifflets et les clameurs,
Prenant de l'amitié la trompeuse apparence,
Mais dictés par la malveillance

De quelque ennemi clandestin,
Ont du malheureux drame achevé le destin.
Tous espoir s'est perdu, l'on a baissé la toile,
Et l'auteur est parti maudissant son étoile.
Mais le public n'est pas au bout;
Malgré sa chute, il est encor debout;
On reviendra de la méprise:
La scène a ses appels pour un auteur tombé;
Et, si la piéce a d'abord succombé,
Il les attend à la reprise.
Il a raison: un drame, de nos jours,
Tombe souvent, mais rebondit toujours.

Pour exercer votre courage,
Arrive un grave personnage,
Qui, chargé par état des affaires d'autrui,
Revient dans les salons en reverser l'ennui.
A quatre heures de relevée
Il vient, la séance levée,
De terminer un grand procès
De successions, d'héritages,
De légitimes, de partages,
Aux tribunaux pendant après décès:
Sur tous ces cas dès long-temps il s'exerce:
Mais, durant cette controverse,
Pour éclairer son jugement,
Plus d'une fois chaque partie adverse
A l'audience est venue humblement

Lui présenter plus d'un mémoire,
Qu'il a fait lire, ou qu'il a lu.
Enfin, de ce procès il a toute la gloire,
Et, par ses soins, le bon droit a vaincu.
On se croyoit quitte de cette affaire;
Mais rien n'est encor décidé:
Sur cette importante matière,
Il ranime vingt fois l'auditoire excédé;
Sa mémoire vient à son aide:
Il la discute, il la juge, il la plaide;
Prend tantôt le ton grave et tantôt les éclats,
Et le fausset des jeunes avocats;
Examine le pétitoire;
De là revient au possessoire,
Cite le tribunal, les juges, le ressort;
Dans le procès-verbal découvre plus d'un tort;
Discute à fond l'avancement d'hoirie;
Maint plaidoyer succède à cette plaidoirie;
Et l'ennui seul met le salon d'accord.

Si l'entretien languit, ne soyez point en peine:
De la maison voisine arrive un érudit,
Qui, dans les murs de Sparte, et de Rome et d'Athène,
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit (3);
Son érudition profonde
Vous dit d'où sont partis tous les peuples du monde:
Il sait par cœur les noms des princes du sénat,
Tous les Romains, promus au grand pontificat,

Au rang d'édile, au tribunat;
Qui, sur la scène, a pris le premier masque;
Qui, chez les Grecs, porta le premier casque.
Du casque il passe au bonnet augural,
Au lituus pontifical;
Puis viennent les extraits des poudreux antiquaires,
Les temples, les tombeaux, les urnes cinéraires;
Puis il vous méne au mont Capitolin,
Au Quirinal, à l'Esquilin,
Au temple de la Paix, au vaste Colisée;
Compte les chapiteaux de sa masse brisée;
Vous dit par quels heureux hasards
Il vient de découvrir un vieux camp des Césars.
Las des antiquités et romaines et grecques,
Des Latins, des Gaulois, des Volsques et des Èques,
J'arrive enfin, quoique un peu tard,
A nos aïeux, les Francs, à leurs premiers évêques.
Menacé de subir les annales d'un czar,
D'un soudan, ou d'un hospodar,
Je maudis les bibliothéques,
Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar.

Cet autre est moins pesant; mais, comme une coquette,
Son esprit, tous les jours, se met à sa toilette;
Tous les jours reprenant son travail clandestin,
Par le secours de la gazette,
Du journal, ou du bulletin,
Avec qui, franc de port, son mérite s'achéte,

A son lever s'instruisant en cachette,
Il compile, chaque matin,
Quelque sentence ou quelque historiette;
Puis, quand il a rassemblé son butin,
De salon en salon, à quiconque l'approche,
De son savoir d'emprunt il prodigue l'ennui.
Dans ces jours de combat, ne craignez rien pour lui:
D'avance il aiguisa tous les traits qu'il décoche,
Et tout son esprit d'aujourd'hui
Étoit, en brouillon, dans sa poche.
Chez lui, rien de soudain, de naïf, d'imprévu,
Aucun des traits heureux que l'à-propos amène,
Qu'inspire le moment, que dicte le hasard:
Il arrange son air, son discours, son regard:
Ennuie avec méthode, et déplaît avec art;
Met son ame en parade et son esprit en scène;
D'un savoir compilé fait une montre vaine:
Nous dit ce que l'on sait, nous rend ce qu'il a lu:
J'aimerois mieux cent fois qu'il fût sot impromptu.
Or, du pédant dont la docte arrogance
Avec l'instruction nous prodigue l'ennui,
Ou du fat recouvert d'un vernis de science,
Lequel doit obtenir de nous la préférence?
Tous les deux, aux dépens d'autrui,
Font leur recette et leur dépense;
Mais l'un a l'étalage et l'autre l'abondance.
L'un est ce fleuve fastueux,
Qui, dans ces campagnes chéries,

Le long des bois, à travers les prairies,
Roulant pompeusement ses flots majestueux,
Des eaux du ciel, ou de sa propre source,
S'entretient dans sa longue course;
L'autre ressemble à ce maigre ruisseau,
Qui, tarissant au sortir du berceau,
Pour nourrir son eau mensongère,
Attend qu'un malheureux cheval,
Toute la nuit, tournant d'un pas égal,
Lui porte le tribut d'une source étrangère;
Soutient quelques instants sa course passagère,
Puis, laissant à sec son canal,
Pour réparer sa richesse précaire,
A besoin de nouveau que le triste animal,
D'un pas laborieux recommençant sa ronde,
Au gré d'un seau qui monte et descend tour-à-tour,
Remplisse le bassin d'où son eau vagabonde
Va baigner de nouveau les bosquets d'alentour,
Et fait, en un instant, sa dépense d'un jour.
Quelquefois l'heure de la table,
A ces groupes bavards, semble un temps respectable,
Que dis-je? du babil l'incommode fracas
Nous poursuit même à l'heure du repas.
Quelque temps, sourde au bruit et lasse de la diéte,
La première faim est muette;
Mais bientôt les vins et les mets
Ont, avec la gaieté, réveillé les caquets;
Chacun vide, en jasant, sa mémoire et son verre;

L'un conte son cartel, et l'autre son procès,
Un banquier ses calculs, un auteur ses succès,
Ou l'inclémence du parterre.
Dans le récit de ses projets,
L'un bâtit son château, l'autre plante sa terre,
Ou menace les cieux de son paratonnerre;
Un papa gronde son marmot:
Tous, en faisant du bruit, pensent faire merveille;
Les amants seuls chuchotent à l'oreille,
Et s'entendent à demi-mot.
L'Amphitryon du lieu, durant ce cailletage,
Dont le tumulte l'étourdit,
Se plaint tout bas que ce tapage
Des convives distraits lui dérobe l'hommage,
Que le dîner se refroidit.
Le gourmand, à son tour, qui, suivant son usage,
Très sérieusement s'occupe de juger
Les vins, le service et la chère,
Dans cette intéressante affaire
Gémit de se voir déranger:
« Hé, messieurs, dit-il en colère,
A la digestion le calme est nécessaire,
Et l'on ne s'entend pas manger. »
Enfin la scène change: on se lève, et la foule,
Les deux battants ouverts, dans le salon s'écoule.
Là, se trouve un nombreux concours
D'originaux qui, tous les jours,
La tête vide et l'ame désœuvrée,

Viennent autour de votre feu
Perdre à vos dépens leur soirée
Entre les caquets et le jeu.
Il faut bien passer en revue
Cette nouvelle et bruyante cohue.

Parmi ces êtres différents
De goût, de mœurs, de naissance et de rangs,
De loin, à son babil, je reconnois un homme
Dont le bruit m'assourdit, dont le fracas m'assomme.
On connoît cet oiseau, dont la fable autrefois
Nous a peint l'étrange assemblage,
Dont chaque plume a ses yeux, son langage;
Qui, sur le haut des tours, sur le sommet des toits,
Jour et nuit prolongeant ses veilles,
Des grands, des peuples et des rois,
Raconte au monde entier la honte ou les merveilles;
Dans qui tout voit, écoute, et raisonne à-la-fois:
Le babillard n'en a les yeux ni les oreilles (4);
Mais il en a les langues et les voix.
A son approche menaçante
Tout fuit: malheur à ceux qui tombent sous sa main!
De son bavardage inhumain,
Les yeux étincelants et la bouche écumante,
Il vous harcèle, il vous tourmente.
Harassé, fatigué, je succombe au sommeil,
Et c'est lui que j'entends encore à mon réveil.
En vain vous espériez échapper par la fuite:

Inutile secours! Bientôt à votre suite,
Pour vous atteindre, il a pris son essor:
Vous êtes déja loin, il vous harangue encor;
Fuyez: gardez qu'il ne vous voie;
Dans quelque abri voisin, quelque asile écarté,
Enfoncez-vous: un bavard évité,
Dès qu'il la ressaisit, ne lâche plus sa proie.
« A propos, j'avois oublié,
Dit-il; ce point ne fut discuté qu'à moitié;
Votre bonheur veut que je m'en souvienne;
Puisque je vous retrouve, il faut que j'y revienne. »
Il dit, reprend son homme, et s'accrochant à lui,
Lui paie, en l'assommant, l'arriéré de l'ennui.
Rencontre-t-il des auditeurs revêches?
Il part: dans le groupe voisin,
Va chercher des oreilles fraîches
Qui l'écoutent jusqu'à la fin.
Eh! qu'a-t-il besoin qu'on l'écoute,
Qu'on lui réponde? Il a d'autres moyens
De prolonger sans vous ses entretiens:
Se taire est tout ce qu'il redoute.
Jadis, quand de la scène il imagina l'art,
Thespis, dit-on, créa le dialogue;
Mais l'inventeur du monologue
Fut probablement un bavard,
Qui, d'un cercle lassé de son impertinence,
Ayant usé la patience,
Imagina de se parler à part.

Ce moyen est encore en France
La ressource du babillard.
Du cercle indulgent qui l'écoute,
Quand il a mis la constance en déroute,
Il parle seul : son tour en revient plus souvent ;
Il parle à ses tableaux, à la muraille, au vent.
N'allez pas lui parler de ses biens, de ses terres,
De ses amours et de ses guerres,
De sa maison, de son loyer,
De son poëme et de son plaidoyer :
Pour exercer sa manie incurable
Le prétexte le plus léger
Lui suffit ; et le misérable
Dont l'ennui patient tâche en vain d'alléger
De son babil le poids intolérable,
Craignant d'entretenir, au lieu de l'abréger,
Son bavardage inexorable,
Feint de comprendre et craint d'interroger :
Tout est pour lui danger, crainte, ou souffrance.
Si je parle, réduit au tourment du silence,
Mais prêt à renouer le fil de son discours,
Il trépigne d'ardeur, il bout d'impatience ;
Il frémit, si quelqu'un commence
Un récit détaillé de procès ou d'amours ;
Il sait combien, en racontant leurs rixes,
Les plaideurs sont diffus, et les amants prolixes ;
Mais à quel saint n'aura-t-il pas recours,
Si, préludant à sa gloire future,

L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre, et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient, de son chef-d'œuvre nouveau,
Aux assistants proposer la lecture?
Quels beaux moments va lui coûter
Cette épouvantable aventure!
Une soirée entière on eût pu l'écouter!
Combien faut-il que son supplice dure?
Énorme est le cahier, et fine l'écriture;
Puis, de l'in-folio qu'il vient d'apercevoir,
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.
Long-temps, pour mieux se faire voir,
Et se sauver, s'il peut, d'une épreuve si dure,
Parmi les auditeurs hésitant de s'asseoir,
Il parle, il tousse; vain espoir!
Déja le cercle entier a, par un doux murmure,
Invité le lecteur qui se met en devoir;
Déja, pour secourir son oreille peu sûre,
Orgon vers lui tourne son écoutoir.
Adieu son espérance et ses projets du soir.
Quel tourment est égal au tourment qu'il redoute!
Il venoit pour parler: il faudra qu'il écoute.
Il n'y tient plus, et gagne son manoir;
Mais se console en parlant sur la route.
Malheur à vous s'il revient sur ses pas!

Par hasard, ou par prévoyance,
Si quelquefois j'ai pris sur lui l'avance,
De son rôle passif, pour finir l'embarras,
Combien d'expédients n'imagine-t-il pas!
Exercé dans cette tactique,
Sur la morale ou sur la politique,
S'il s'éléve quelques débats,
De crainte que je ne m'explique,
Et de voir ainsi reculer
L'heureux moment, le moment de parler,
A mes raisonnements il n'a point de réplique,
Fait semblant de céder; à l'interlocuteur
Craint de laisser quelque prétexte,
Et de doubler l'ennui du texte
Par celui du commentateur.
Chaque phrase le tue; et, prodigue des siennes,
Il est toujours économe des miennes;
Il ne demande point les comment, les pourquoi:
Les définitions le font pâlir d'effroi.
Si ma mémoire souffre, ou si ma langue hésite,
A mon aide il accourt bien vite,
M'importune de ses secours;
Si quelque terme obscur en a brouillé le cours,
Lui-même il éclaircit ma phrase embarrassée,
Accélère les tours, diligente les mots,
Vient au-devant de mes propos,
Appelle la parole, accouche la pensée;
Et, pour sauver le temps perdu,

Par un habile stratagème,
Me fournissant le mot trop long-temps attendu,
Se délivre de moi pour m'accabler lui-même.

Enfin, voici venir un grand conteur;
De ses projets, de ses affaires,
De ses travaux guerriers, civils ou littéraires,
Infatigable narrateur,
D'avance minutant l'histoire qu'il prépare,
Pour en venir à sa narration,
Il n'attend plus qu'une transition
Ridiculement plate ou follement bizarre.
Peu délicat sur les moyens,
Quelquefois à nos entretiens
Donnant tout-à-coup une entorse,
Sa brusque incursion en écarte l'objet,
Et de plein saut il arrive à son fait.
D'autres fois, préférant la finesse à la force,
Pour placer son récit, par lui seul attendu,
L'oreille au guet, l'esprit tendu,
Et du discours qui roule observant chaque phase,
Long-temps prêt à saisir le rapide à-propos,
Il tourne autour de chaque phrase,
Tâte tous les sujets, et guette tous les mots.
Heureux, s'il peut hâter l'occasion tardive!
A-t-il perdu, par un fâcheux écart,
La transition fugitive?
Dans sa tyrannie attentive,

L'imperturbable babillard,
Occupé de tenir votre oreille captive,
Au premier incident se rattache avec art,
S'en fait un texte, et se jette au hasard
Dans son récit. Malheur à qui l'écoute !
Si de Rome ou de Naple on a nommé la route,
Il connoît ces pays : lui-même sur les lieux
En dessina les monuments pompeux ;
La collection en est prête ;
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute en sa tête.
Avec raison tout bavard nous fait peur :
Mais quel fléau pareil au bavard voyageur !
Pour nous endoctriner, empressé de s'instruire,
Gros de ce qu'il a vu, gros de ce qu'il ouit dire,
Sa plus douce espérance est de le répéter ;
Il va pour voir, revient pour raconter,
Et raconte pour qu'on l'admire.
Mais, pour arriver à son but,
Il a besoin d'un honnête début.
La philanthropie, à la mode,
Lui fournit un moyen séduisant et commode :
« Messieurs, dit-il, je vous l'avois promis,
J'ai voyagé pour moi, pour mes amis :
Jouir tout seul est un plaisir barbare
Que je m'interdis constamment ;
Car je hais presque également
La richesse égoïste et la science avare.
Que font pour nous les oreilles, les yeux

D'un voyageur silencieux,
Qui, dans sa mémoire discréte,
D'un trésor enfoui recéleur odieux,
Garde pour lui sa richesse muette?
Je ne suis point de ces gens-là.
De ce qu'on sait, de ce qu'on a,
On ne jouit qu'autant qu'on le partage
Avec ses vrais amis. Le profit d'un voyage,
Nul n'oseroit le contester,
C'est de connoître, et sur-tout c'est d'instruire :
Qui voyage long-temps, peut long-temps raconter,
Et beaucoup voir, vaut mieux que beaucoup lire.
Le monde est à celui qui sait l'étudier;
Qui n'a rien vu, n'a rien à dire,
Dit très bien La Fontaine. Un triste casanier
Aux frais des entretiens rarement peut suffire;
Son savoir paresseux vaut ce qu'il a coûté,
Et, qui pis est, il n'est point écouté.
Je vois des voyageurs, de leur itinéraire
Qui pouvoit enrichir la conversation,
A leur retour affubler un libraire,
Et d'un manuscrit téméraire,
Avant le temps risquer l'impression.
Misérable parti dont il faut se défendre!
Celui qui vous a lu ne veut plus vous entendre;
Et, pour entretenir la curiosité,
Il faut un peu de nouveauté.
Je l'éprouvai cent fois; aussi les gens que j'aime,

De mes récits ont toujours la primeur ;
Je ne fais point dire par l'imprimeur
Ce que je puis dire moi-même.
Aux mêmes lieux réunis une fois
Nous pourrons converser enfin de vive voix ;
Dans l'absence on a beau s'écrire,
Le papier transmet tout, mais il n'explique rien :
C'est en parlant qu'on s'entend bien ;
Et combien nous avons de choses à nous dire !
Vous d'abord, je l'espère, et vous pouvez compter
Sur toute ma reconnoissance :
A dater de ma longue absence,
Vous voudrez bien me raconter,
En peu de mots, les troubles de la France :
Peu dit beaucoup à qui sait écouter ;
A discourir long-temps je n'oblige personne :
Jamais sur-tout je ne fais répéter.
Quant à moi, je vous abandonne
De tout mon cœur mes notes, mes journaux,
Pleins d'aperçus curieux et nouveaux ;
Je les ai mis en ordre, et je pourrois sans peine
Les dire ici tout d'une haleine ;
Mais, attendant que jusqu'au bout,
De point en point, de page en page,
Je vous puisse à loisir commenter mon voyage,
Je veux vous en donner, dès ce soir, l'avant-goût. »

Ainsi, d'un air de bienfaisance

Masquant son importunité,
Sa caressante vanité
Vous poursuit de sa complaisance,
Et vous fait peur de sa bonté.
Il tient parole ; et, sans miséricorde,
De son itinéraire il entame l'exorde ;
Il vous met du voyage ; il repasse en courant
Tout ce qu'il vit ou de rare ou de grand ;
De la Durance au Pô, du Pô jusqu'à la Loire,
Tout a son incident, son roman, son histoire ;
Et l'auditeur infortuné,
De poste en poste à sa suite traîné,
Craint son exactitude et maudit sa mémoire ;
Ou du voyageur inhumain
Se délivre en rêvant, et le perd en chemin.
Alors, averti qu'il abuse,
Au malheureux qui l'écoute à regret,
Et quelquefois d'un air distrait
Lui bégaie en bâillant sa réponse confuse,
Il pense devoir une excuse :
« Monsieur, dit-il, non sans quelque embarras,
Je crains bien, dans ma conscience,
D'avoir trop présumé de votre patience ;
De mes discours vous semblez un peu las.
Ah ! monsieur, avec moi mettez-vous à votre aise.
— Aux gens distraits aucun discours ne pése,
Lui répond sa victime, et je suis dans ce cas.
Vous avez, en effet, parlé, ne vous déplaise,

Assez long-temps... ! mais je n'écoutois pas. »

O vous, dont la fatigue invoquoit le silence,
Malheureux auditeur, maintenant armez-vous
De toute votre patience !
Voici des rabâcheurs l'insupportable engeance ;
C'est à présent qu'il faut l'absence ou les verrous !
Et d'abord sauvez-vous par une fuite prompte (5)
De ce conteur minutieux,
Dont l'ennui consciencieux
De quelque omission, pour réparer la honte,
Malgré vous, *ab ovo*, recommence son conte ;
Qui marche à reculons, et se gonfle en chemin
De froids détails et d'incidents sans fin.
Telle, dans ces climats qu'un long hiver assiége,
Ramassant les frimas sur la pente des monts,
Se grossit de légers flocons
Une boule énorme de neige.

Ferai-je plus de grace au babil odieux
Du voyageur fastidieux,
Qu'avec peine souvent l'amitié même endure ?
J'en ai déja tracé le profil à vos yeux ;
J'en dois achever la peinture.
Pour nous conduire à Rome, au Mexique, au Japon,
S'il quitte ses foyers et le vol du chapon,
Quel dégoût, pour le suivre, il faut que je surmonte !
Comptable aux auditeurs des faits prodigieux

De cette grande course où son récit remonte,
En narrateur religieux,
Il croit vous redevoir, pour apurer son compte,
L'histoire du départ, des malles, des adieux,
Le quantième du mois, la distance des lieux;
Le nom, l'enseigne des auberges,
S'il y mangea des pois ou des asperges;
Comment son essieu s'est cassé,
Sur quel chemin sa voiture a versé;
Les secours empressés de tout le voisinage,
Et les rouliers jurant sur son passage.
Eh! mon ami, soyez moins scrupuleux,
Sur des faits, qui n'ont rien de bien miraculeux,
On vous pardonne un peu de négligence.
Peu nous importe, en vérité,
Que loin de votre bourg ou de votre cité,
Vous voyagiez en poste, ou bien en diligence.
Pour des récits plus curieux
Réservez votre exactitude;
Tous ces détails, pour vous seul précieux,
Risquent d'être payés d'un peu d'ingratitude;
Plutôt qu'être diffus, devenez oublieux
Sur des événements de petite importance:
L'art d'être exact est l'art d'être ennuyeux.
Sans vous appesantir sur chaque circonstance,
Racontez la chose en substance:
En disant moins, vous direz mieux.

Mais où trouver des antidotes
Contre ce rabâcheur d'anciennes anecdotes,
Qui ramène toujours, dans ses contes maudits,
Les mêmes faits, les mêmes dits;
Et dont l'oublieuse mémoire
Tire de son vieux répertoire
Des faits sans nouveauté, des souvenirs sans choix,
Qu'il emprunte des Francs et même des Gaulois?
Des récits curieux qu'il veut que l'on admire,
L'impertinent jusqu'à satiété,
Étourdit la société
Qui forme son petit empire;
Des traits plaisants dont il veut faire rire,
Rit le premier: s'il n'en est pas l'auteur,
Il en est le commentateur;
Il en explique la finesse,
La grace, la délicatesse;
En faveur de chaque *dictum*
Fait un avant-propos, et compose un *factum;*
Boutiquier sans manufacture,
Il hante tous les lieux propres à son métier,
Et des salons Trublet populacier(6),
Emmagasine à l'aventure
Le bel esprit dont il est le courtier;
De rien créer prudemment se dispense;
Redit toujours, jamais ne pense,
Et débite, à lui seul, tout l'esprit du quartier.
Le dégoût le précède et l'ennui l'accompagne.

Quelquefois, cependant, le scrupule le gagne :
« Ne vous ai-je conté ce trait-là qu'une fois?
Dit-il. — Quarante, au moins, répondez-vous. — N'importe,
Répond-il en rouvrant la porte,
Avec plaisir encor, vous l'entendrez, je crois. »
Alors quelqu'un s'approche, et lui dit : « Cette histoire
(Je l'entendis souvent) plut dans sa nouveauté;
Mais tout récit déplaît, s'il est trop répété.
Ou changez de discours, ou changez d'auditoire. »
Inutiles conseils ! Pour combler notre ennui,
Infatigable écho des autres et de lui,
Et, suivant sa triste coutume,
Reprenant fil à fil tous les points qu'il traita,
Ce qu'il a déja dit, le bourreau le résume ;
Il reconte ce qu'il conta :
Ses récits sont un *errata*,
Et ses suppléments un volume

Cet autre, encor plus impatientant,
Soit distraction, soit malice,
Des nombreux démentis qu'il se donne en contant,
Doublant tous ses récits, double notre supplice :
« Un soir, dit-il, j'ai tort, c'étoit après soupé,
Enfermé dans une berline...
Je veux dire dans un coupé,
Je partois pour Anvers, ou plutôt pour Maline...
Non, c'étoit pour Honfleur... j'oubliois, pour Rouen :
Mille excuses... c'étoit pour Caen :

Hé! non, j'y suis à présent... pour Coutance.
Le nom du lieu n'est pas sans importance. »
Alors ce qu'on nomma long-temps un persifleur
Lui dit: « Monsieur, votre mémoire
Vous fait souvent faux bond: écrivez votre histoire,
Et de vos souvenirs rassemblez-y la fleur:
Alors nous vous suivrons sur la terre et sur l'onde;
Mais soit que vous veniez du Havre, ou de Honfleur,
Ne hasardez jamais vos récits dans le monde
Sans être assisté d'un souffleur. »

Cet autre plus rusé, pour être sûr de plaire,
Débitant son esprit sous un titre imposant,
D'un mot de sa façon, et qu'il trouve plaisant,
Charge intrépidement ou Piron, ou Voltaire;
Et, sous l'abri de ce nom tutélaire,
Interrogeant l'opinion,
Mais jusqu'à la décision
N'osant de son enfant se déclarer le père,
Réclame le mot, s'il prospère;
Et, s'il déplaît, le laisse au prête-nom.
Que d'importunités amène dans la vie,
De se faire valoir la tyrannique envie!
Dans un coin du salon, voyez ces deux parleurs,
Qui n'écoutent jamais de discours que les leurs;
L'un raconte, l'autre interroge,
Mais tous deux, l'un de l'autre, attendent un éloge.
N'allez pas vous jeter entre ce double écueil:

Tous deux sont, l'un de l'autre, ennuyés par orgueil.

Joignons donc, pour dernier supplice (7),
A la prolixité d'un pesant narrateur,
La curiosité factice
D'un fâcheux interrogateur,
Non du sot dont tantôt j'ai tracé la peinture,
Et qui, faute d'amusement,
S'il trouve le jour long, et si le temps lui dure,
De mille questions vous fait une torture,
Et vous punit de son désœuvrement;
Mais de cet homme vain, qui finement s'annonce
Pour un observateur instruit et curieux,
Et, faisant à-la-fois et demande et réponse,
Saisit tous les moyens de briller à vos yeux.
Oh! pour lui quelle joie, et pour vous quel supplice,
Si, quand vous revenez d'Italie ou de Suisse,
Il vous rencontre à votre débotté!
L'occasion est belle et le moment propice:
Que je vous plains! Sauvé de plus d'un précipice,
Par d'affreux contre-temps en chemin ballotté,
Par les ornières cahoté,
Et, charmé de revoir votre agréable hospice,
Vous espériez, dans un joyeux banquet,
De vos enfants entendre le caquet;
Des arbres de leur âge observer la croissance,
Avec vos espaliers refaire connoissance,
Reposer dans votre bosquet,

De votre épouse en pleurs terminer le veuvage,
De vos jardins lui porter un bouquet;
Vous montrer bien portant à votre voisinage,
De vos correspondants feuilleter un paquet,
Et vous remettre au courant du ménage.
Vaine espérance! un sot questionneur,
Malgré vous introduit, trouble votre bonheur;
Du peu qu'il sait l'incommode étalage
D'interrogations sans pitié vous poursuit
De pays en pays, de village en village,
Sur vos traces vous reconduit,
Et vous remet, malgré vous, en voyage.
Un air d'humeur vainement l'éconduit:
Par vos récits, dit-il, mieux que par la lecture,
Il veut des lieux divers connoître la culture,
Et le commerce et le produit.
Que tous ces beaux semblants n'aillent pas vous séduire (8);
Son projet n'est pas de s'instruire,
Mais de prouver qu'il est instruit.

A ce questionneur succéde une autre espéce,
Plus ennuyeuse encore et de plus mauvais goût.
Sans être interrogé, celui-là vous dit tout;
Où sont placés ses fonds, et sur quelle hypothéque;
Ce qui forme sa cave et sa bibliothéque.
Pour vous intéresser, il vous conte souvent
L'histoire du collége et celle du couvent;
Comment son fils, sa fille, y sont couverts de gloire.

Pour gagner le prix de mémoire,
Son cadet a dit rondement
Sa grammaire et son rudiment.
Puis le détail de toute sa famille;
Les chagrins, les plaisirs, les torts de ses marmots:
Aglaé, sa plus jeune fille,
Si sémillante, si gentille,
Ce matin n'a pas dit deux mots;
Charle a brisé son char, et François ses grelots;
Antoine a mal aux dents, et sa chère Julie
Avec un peu d'humeur a mangé sa bouillie.

Parmi ce grand nombre de sots,
Chacun déplaît à sa manière;
Le plus fatal à mon repos,
C'est ce mortel qui, bon par caractère,
Écrivain sage, ami sincère,
Mais sans tact et sans à-propos,
Rencontre juste, en cherchant à vous plaire,
Tout ce qu'il convenoit d'éviter et de taire.
Aux bienséances plus soumis,
Il pourroit vous parler de vous, de vos amis,
De vos parents, des jours de votre gloire;
Sa désobligeante mémoire
S'occupe de vos torts et de vos ennemis;
Soigneux de fuir les images paisibles,
Les pensers consolants et les sentiments doux,
Ses tristes entretiens, à la santé nuisibles,

Ne savent réveiller en vous
Que d'amers souvenirs et des rêves pénibles.
Aussi, pour ces fous désastreux,
Mettant bas toute complaisance,
Du discoureur malencontreux
J'évite avec soin la présence;
Mais, comme on a parfois trop de plaisir en France,
J'aurai recours à lui, si je suis trop heureux.
Enfin ce fâcheux personnage,
Que l'on redoute encor lorsqu'il ne parle plus,
Dans la foule se fait passage,
Et de son mortel verbiage
Les derniers mots loin de moi sont perdus.

Alors, tout différent de mœurs et de langage (9),
Arrive un gros rieur, dont la stupidité,
En tout lieu promenant sa triste hilarité,
Et, d'un air enjoué recouvrant sa sottise,
Pense, à force de bruit, racheter sa bêtise,
Et m'afflige de sa gaieté.
Apprenez-lui quelque accident funeste,
Un incendie, un massacre, une peste,
Il rit; racontez-lui vos propres maux, il rit:
Rire est son passe-temps, sa grace, son esprit;
Rire, à vos questions est sa seule réponse:
Il rit en vous quittant; il rit quand il s'annonce;
Et dans ce grand concours d'importuns et de fous,
Prouve qu'un sot rieur est le pire de tous.

Par sa tristesse atrabilaire,
Ou son rire impatientant,
Si l'homme ennuyeux déplaît tant,
L'homme ennuyé prétendroit-il à plaire?
Du bonheur même en secret mécontent;
Attristé sans chagrin, soucieux sans affaire,
Des succès qu'il desire et de ceux qu'il espère
Il vous glace en les racontant.
Parlez-lui des objets de toute sa tendresse,
De ses amis, de sa maîtresse,
Pour reprendre son somme il s'éveille un instant,
Avec même froideur vous dit: Je hais ou j'aime;
Et, désintéressé du monde et de lui-même,
En dormant vous aborde, et bâille en s'écoutant.
Mieux conseillé par la sagesse,
Il pourroit dans sa chambre enfermer sa tristesse,
Et, pour évaporer son déplaisir secret,
Ou quereller sa femme, ou gronder son valet.
Mais non: il faut que le public essuie
Le mal contagieux d'un oisif qui s'ennuie.
Vainement l'amitié lui dit: « Imitez-nous;
Riez, buvez, chantez: deux hommes comme vous
Attristeroient tout un royaume.
Recourez à Brunet; essayez de la paume;
La balle, dans ce jeu, volant de main en main,
Court, tombe, se relève, et reprend son chemin:
Des conversations c'est l'image fidèle.
Sinon, pour passe-temps, prenez-la pour modèle;

Sans cesse allant, venant, revenant tour-à-tour,
Exacte à son départ, exacte à son retour,
Avec la même ardeur, et par la même voie,
Chaque parti l'attend, l'arrête et la renvoie.
Mais entre vous et l'interlocuteur
Les entretiens périssent de froideur,
Et la demande expire sans réponse.
Le *spleen* gagne par-tout sitôt qu'on vous annonce. »
Vain discours: on l'évite, on le trouve en tous lieux.
Pour écarter un visiteur si triste,
Tous les portiers l'ont inscrit sur leur liste;
L'homme ennuyé n'est jamais qu'ennuyeux.
Aussi dès qu'il paroît, tremblant à son approche,
La gaieté fuit: l'ennui gagne de proche en proche.

Alors, pour ranimer l'alégresse aux abois,
Vient un farceur, Roquelaure bourgeois,
Bien plus fier de l'artillerie
De sa grosse plaisanterie,
Que s'il avoit trouvé le feu grégeois.
C'est lui qui, depuis vingt années,
Traînant par-tout ses farces surannées,
Des travers étrangers fait nos amusements;
Singe les lords, les barons allemands(10);
Fait le prédicateur, la novice, l'abbesse;
Vous mène au bal, vous entend à confessé;
Dans ses panneaux fait tomber un benêt,
Ou mystifie un Poinsinet.

Puis, viennent les rébus et les turlupinades,
Les quolibets, les pasquinades;
Le calembour, enfant gâté (11)
Du mauvais goût et de l'oisiveté,
Qui va guettant, dans ses discours baroques,
De nos jargons nouveaux les termes équivoques;
Et, se jouant des phrases et des mots,
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.
Tandis que de plaisir le cercle entier trépigne,
Un homme sérieux, dont le bon goût s'indigne,
De ses tristes gaietés loin de prendre sa part,
Dans un coin du salon reste seul à l'écart;
Confus à son aspect, le bouffon se retire,
Et l'on rit du plaisant chargé de faire rire.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

(1) De l'art de converser, ce doux présent des cieux,
J'étois impatient de peindre les délices.

Le premier qui a donné en vers des règles sur l'art de converser, est le P. Tarillon, auteur d'un petit poëme en un chant, intitulé: *Ars confabulandi.* Le P. Tarillon étoit beaucoup plus versé dans l'étude des anciens que dans la connoissance du monde. Il donne fort peu de portraits, et ses préceptes ne sont guère bons que pour un collége. Un autre jésuite, le P. Janvier, a imité ou plutôt paraphrasé en vers français le poëme du P. Tarillon. Nous allons citer un fragment du poëme du P. Janvier.

J'aime un homme d'esprit qui, par plaisanterie,
Hasardant quelquefois une badinerie,
Sait rompre adroitement un trop long entretien,
Où, faute de matière, on ne diroit plus rien.
Voyez, quand on s'ennuie, Aristène à la ronde,
A goûter du tabac inviter tout le monde;
Il plaisante, il badine, et d'un air gracieux
Assure, en vous l'offrant, qu'il est délicieux.
On y goûte à l'instant; et, sur sa seule mine,
En savant connoisseur, Timagène devine
Le véritable cru d'où vient ce bon tabac,
S'il est de Pont-Gibon, de Malte ou de Clérac;
Brontin le trouve vert; Ménas tousse, éternue;
En s'inclinant vers lui la troupe le salue,
Et lui fait à l'envi mille obligeants souhaits;
Ce sont là, cher tabac, tes utiles effets.

Ces vers sont imités assez fidèlement du P. Tarillon, et

peuvent faire juger à-la-fois le poëme français et le poëme latin. Un M. Cadot a donné sous son nom, dans le siècle dernier, le poëme du P. Janvier, auquel il avoit changé une vingtaine de vers. Ce plagiat est resté long-temps sans être connu; mais aujourd'hui qu'on fait un grand crime à un auteur dramatique d'avoir pris dix vers médiocres à un jésuite, il nous a paru convenable de signaler le vol de M. Cadot, qui s'est emparé d'un poëme tout entier.

Un autre jésuite, le P. André, auteur de l'*Essai sur le beau*, a fait un petit poëme sur l'art de converser. Il dit dans sa préface: *Si par malheur je réussissois à faire des vers, quelle honte pour ma géométrie!* On verra qu'il n'a point eu ce malheur-là, lorsqu'on aura lu les vers suivants:

Jamais un grand parleur ne fut homme de sens;
Ses discours vagabonds, ses propos discordants,
Découvrent tôt ou tard, par de lourdes méprises,
Que qui parle beaucoup, dit beaucoup de sottises.

On cite encore plusieurs autres ouvrages sur le même sujet: un poëme de M. de Marilli, une épître adressée à un jeune homme sur la conversation, une lettre de M. La Louptière. Tous ces ouvrages sont oubliés aujourd'hui, et méritent de l'être. Nous ne rappellerons point le poëme de madame de Vannoz, puisque Delille en a parlé avec éloge dans sa préface.

On ne connoît rien dans la langue allemande sur la conversation; les Anglais ont un petit poëme de sept ou huit cents vers, où ce sujet est plutôt indiqué qu'il n'est traité. L'auteur, Stillingfleet, se perd dans des considérations et des déclamations philosophiques qui n'appartiennent point à l'art de converser; il fait peu de portraits, donne peu de règles, et ne place jamais ses lecteurs au milieu de la société. Nous avons sous les yeux un poëme italien de Clément Bondi, intitulé: *Le Conversazioni;* on sait que ce mot en italien veut dire *une société, une assemblée, une réunion*, où

souvent on ne parle pas; ainsi l'art de converser n'est pas l'objet principal du poëme de Bondi, qui ne présente qu'une galerie de portraits et de tableaux épisodiques. « Venez avec moi, dit le poëte dans son début, les acteurs seront choisis, une vaste salle sera le théâtre. » Ce poëme n'est pas sans mérite, et il renferme plusieurs peintures vives et animées : nous en rapporterons quelques passages dans les notes qu'on va lire.

M. de Chazet a aussi publié une fort jolie épître, intitulée : *L'Art de causer*. Nous nous bornerons à en citer le portrait aussi vrai qu'ingénieux qu'il y a fait de Delille lui-même.

Puis-je oublier Delille?
Il nous dit un bon mot comme il fait un bon vers;
Il fronde un ridicule, il se rit d'un travers,
Ou, remontant pour nous le fleuve de la vie,
Fait oublier le temps, comme le temps l'oublie.
Ses moindres entretiens valent de longs discours,
Qui l'écoute un moment, profite pour toujours;
En badinant il pense, en riant il éclaire,
Et de l'art de causer il a fait l'art de plaire.

(2) D'abord, dans le cercle banal
Arrive un couple nouvelliste.

Théophraste et La Bruyère ont fait le portrait du nouvelliste. Montesquieu a parlé dans ses *Lettres persanes* des nouvellistes de son temps. Nous ne citerons rien de ces auteurs; nous aimons mieux rappeler le discours que Tite-Live met dans la bouche de Paul-Émile, prêt à partir pour la guerre de Macédoine. C'est ainsi que le consul, en s'adressant au peuple romain, parle des nouvellistes dont Rome se trouvoit alors remplie :

« Dans tous les cercles, et même, s'il plaît aux dieux, à toutes les tables, il se trouve des gens qui règlent la marche de vos armées en Macédoine. Écoutez-les, ils vous apprendront les campements qu'il faut choisir; les positions

avantageuses à prendre; à quelle époque et par quels défilés on peut pénétrer dans le pays ennemi; où il faut placer les magasins; s'il convient de transporter les convois par terre ou par mer; le moment d'agir et le temps de l'inaction. Et non seulement ils prescrivent le plan qu'il faut suivre, mais, pour peu qu'on s'écarte de leurs idées, ils font au consul son procès dans les formes, et le citent à leur tribunal. N'en doutez pas, Romains, cette présomption est un grand obstacle au succès de vos armes; car tous les généraux n'opposent pas aux bruits populaires la fermeté de Fabius, qui aima mieux voir son autorité restreinte par l'étourderie de la multitude, que de compromettre les intérêts de l'état pour ménager sa réputation. Ce n'est pas que je prétende que les généraux n'ont pas besoin d'avis; et vouloir tout faire à sa tête, prouve plus de présomption que de sagesse. Que peut-on donc exiger? Que ces avis ne soient donnés d'abord que par des gens du métier, qui ont des lumières et de l'expérience; puis par des personnes qui sont sur les lieux, à portée de voir le terrain, les ennemis, les occasions; qui, pour ainsi dire, embarquées sur le même vaisseau, partagent les mêmes dangers. Si donc quelqu'un se flatte de pouvoir m'aider de ses conseils dans cette guerre, je le prie de ne pas refuser ses services à la république, et de m'accompagner en Macédoine; galère, chevaux, tentes, provisions, je le défraierai de tout. Mais si l'on craint la peine, et qu'on préfère le repos de la ville aux fatigues de la guerre, qu'on reste sur le rivage, et qu'on laisse le pilote tenir le gouvernail. La capitale fournit assez matière aux conversations; que la démangeaison de parler respecte des objets qui ne sont pas de son ressort. Pour nous, nous ne prêterons l'oreille qu'aux avis donnés dans le camp même. »

(*Traduction de M. Noël.*)

(3) De la maison voisine arrive un érudit,
Qui, dans les murs de Sparte, et de Rome et d'Athène,
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit.

La Bruyère a fait de l'érudit un portrait fort piquant; il a embrassé plus de choses que Delille, parceque le poëte, en retraçant les ridicules de la société, a dû se borner à ce qu'ils ont de commun avec la conversation; ainsi le champ du poëte est ici moins vaste que celui du moraliste; c'est une observation que le lecteur de ce poëme ne doit point perdre de vue. Voici quelques traits de La Bruyère:

« Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie: il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême: ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande; dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini: combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte les progrès et les moindres détails; rien ne lui échappe. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien: il connoît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles: il ne le verra point: il a presque vu la tour de Babel. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, étoit valétudinaire, et qu'il tenoit cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques uns, Sérimaris, parloit comme son fils Ninias, qu'on ne les distinguoit pas à la parole; si c'étoit parceque la mère avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il n'ose pas le décider. Il vous révèlera que Nembrod étoit gaucher, et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longuemain, parceque les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, et non

à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre : et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'étoit la gauche. »

Lord Chesterfield donne, sur cette manie de savoir, de fort bons conseils à son fils. « Ne paroissez jamais, lui dit-il, ni plus sage ni plus savant que ceux avec qui vous êtes. Portez votre savoir comme votre montre, dans une poche particulière, que vous ne tirez point, et que vous ne faites point sonner uniquement pour nous faire voir que vous en avez une. »

Au reste, nous avons moins besoin que jamais de préservatifs contre la manie de l'érudition. On ne voit plus de ces gens à qui l'antiquité étoit si familière ; les érudits deviennent plus rares que jamais, et nous touchons peut-être au jour où nous regretterons les pédants de collège.

Beaucoup de sociétés sont aujourd'hui en proie à des pédants d'une autre espèce. Les premiers sont des penseurs profonds, de graves dissertateurs, qui discutent froidement, qui raisonnent à perte de vue, et veulent tout analiser, tout expliquer, tout juger. Ces pédants-là sont plus ennuyeux peut-être que ceux qui savent que Nembrod étoit gaucher, que Sésostris étoit ambidextre, et qu'Artaxerce s'appeloit *Longuemain*, parceque les bras lui tomboient jusqu'aux genoux.

Il y a une autre espèce de pédants, qui n'ont pas moins de prétentions ; ce sont les demi-savants. *Je doute, j'ignore, je ne sais pas*, sont des phrases qu'ils n'ont jamais prononcées, et qu'ils ne prononceront jamais.

Le monde voit souvent des choses extraordinaires, mais il est un prodige qu'il ne verra point : il faut à la nature plusieurs siècles pour produire des génies comme La Fontaine, comme Molière, comme Bossuet ; mais on peut imaginer un phénomène encore plus rare : c'est un demi-savant, qui convienne de bonne foi qu'il s'est trompé, et qu'il y a

dans le monde des choses qu'il ne sait point et qu'il ne comprend point.

L'ignorance elle-même a ses pédants, qui ne savent point ce qu'on disoit au Forum, et ce qui se passoit sur la grande place de Memphis, mais qui ne sont pas moins pleins d'orgueil et de gravité. Il n'est pas jusqu'à l'amour, jusqu'à la galanterie, qui n'aient aussi leurs pédants à prétention. Ils donnent à l'expression des sentiments les plus simples, je ne sais quoi de solennel, et semblent monter en chaire pour dire: *Je vous aime.*

(4) Le babillard n'en a les yeux ni les oreilles;
Mais il en a les langues et les voix.
A son approche menaçante
Tout fuit: malheur à ceux qui tombent sous sa main!

Plutarque, dans son traité qui a pour titre: *Du trop parler*, fait une véritable diatribe contre ceux qui semblent se plaindre de ce que la nature ne leur a donné qu'une langue, tandis qu'elle leur a donné deux oreilles. Cette diatribe est beaucoup trop longue pour que le bon Plutarque ne soit pas accusé de tomber lui-même dans le défaut qu'il reproche aux autres. Il nous semble qu'il faut sur-tout être laconique quand on fait le procès aux bavards: il fait contre eux des déclamations qui pourroient bien passer aujourd'hui pour des lieux communs. « C'est une cure bien fâcheuse, dit-il, et bien malaisée à la philosophie, qu'entreprendre de guérir le vice de ceux qui ne peuvent se taire. » Il les compare à des vases percés, à des tonneaux vides; leur bouche est comme une maison sans porte, comme une porte sans serrure.

Théophraste ne parle pas des bavards avec plus de ménagement. « On leur fait, dit-il, avouer ingénument qu'il ne leur est pas possible de se taire, qu'il faut que leur langue remue dans leur palais, comme le poisson dans l'eau, et que, lors même qu'on les accuseroit d'être plus babillards que les hirondelles, il faut qu'ils parlent. »

Les modernes ont traité les bavards avec plus de modération.

J. J. Rousseau se contente de dire : « Les gens qui savent peu parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde : mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire ; il auroit trop à dire ; et comme il voit encore plus à dire après lui, il se tait. »

« Parlez souvent, dit lord Chesterfield à son fils, mais ne parlez pas long-temps. Alors, si vous ne plaisez pas, du moins serez-vous sûr de ne pas ennuyer. Payez, comme l'on dit, votre écot, mais ne payez jamais pour toute la compagnie ; car, sur cet article, il y a peu de gens qui ne soient très convaincus qu'ils sont en état de payer eux-mêmes. »

Madame Geoffrin disoit des bavards : « Je m'en accommode assez, pourvu que ce soient de ces bavards *tout court*, qui ne veulent que parler, et qui ne demandent pas qu'on leur réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur pardonnoit quelquefois, disoit qu'ils reposoient sa poitrine. Ils me font encore un autre bien. Leur bourdonnement insignifiant est pour moi comme le bruit des cloches, qui n'empêche point de penser, et souvent y invite. » Les bavards à prétentions, dit d'Alembert, qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étoient les seuls que madame Geoffrin souffrît avec peine ; encore avoit-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. « Je voudrois, disoit-elle de l'un d'eux, que, lorsqu'il me parle, Dieu me fît la grace d'être sourde sans qu'il le sût ; il parleroit et croiroit que je l'écoute, et nous en serions contents tous deux. »

Sterne avoit fait ainsi l'épitaphe d'une femme babillarde : *Ci-gît madame.... qui, le* 10 *août* 1764, *se tut.*

dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet trois, quatre, cinq fois, et toujours rafle de six. *Sangue di Bacco!* m'écriai-je, *les dés sont pipés;* et ils l'étoient.

« Philosophes, quand je considère l'ordre toujours renaissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions toujours constantes dans une variété infinie, cette chance unique et conservatrice d'un univers tel que nous le voyons, qui revient sans cesse, malgré cent autres millions de chances de perturbation et de destruction possibles, je m'écrie: *Certes, la nature est pipée!* »

(6) Et des salons Trublet populacier,
Emmagasine à l'aventure
Le bel esprit dont il est le courtier.

On connoît ces vers de Voltaire sur l'abbé Trublet:

L'abbé Trublet avoit alors la rage
D'être à Paris un petit personnage, etc.

L'abbé Trublet, qui a laissé la réputation d'un compilateur, étoit loin d'être un écrivain sans mérite. Le trait que nous allons citer fera connoître la finesse de son esprit, en même temps qu'il donnera une idée avantageuse de son caractère. Il rencontra un jour Suard, dans le temps où Voltaire venoit de publier pour la première fois *le Pauvre Diable.* « Avez-vous lu la pièce? lui dit-il. — Quelle pièce? — La dernière satire de Voltaire; il n'a jamais rien fait de plus piquant, de plus plaisant: il me traite assez mal, et les vers qu'il a faits contre moi sont les plus spirituels qui soient sortis de sa plume. » Alors l'abbé Trublet se mit à réciter tous les vers du *Pauvre Diable,* où il étoit question de lui. Quand il en vint à ce vers:

Il compiloit, compiloit, compiloit,

Un sot, dit-il, *auroit pu faire ce vers-là, mais il ne l'auroit pas laissé.*

(7) Joignons donc, pour dernier supplice,
A la prolixité d'un pesant narrateur,
La curiosité factice
D'un fâcheux interrogateur.

Plutarque, dans plusieurs de ses traités, donne des conseils et des préceptes sur la manière de questionner.

Les questions, dit La Rochefoucauld, annoncent le plus souvent la supériorité ou l'indiscrétion; aussi sont-elles presque toujours odieuses. Les questionneurs les plus impitoyables sont les gens vains et désœuvrés. La Bruyère a dit: « Un questionneur est quelquefois un homme qui cherche à s'instruire; mais plus souvent c'est un sot ou un fat qui veut interroger. » Voltaire disoit un jour à un homme de Genève, qui lui avoit fourni l'idée et le modèle de l'interrogant bailli dans *le Droit du seigneur:* « Monsieur, je suis très aise de vous voir, mais je vous avertis d'avance que je ne sais rien des choses sur lesquelles vous allez m'interroger. » Le même Voltaire, étant très jeune, questionnoit souvent; Boileau lui reprocha un jour, avec aigreur, cette espèce d'indiscrétion.

(8) Que tous ces beaux semblants n'aillent pas vous séduire;
Son projet n'est pas de s'instruire,
Mais de prouver qu'il est instruit.

Ce caractère a été indiqué à Delille par un voyageur célèbre, qui a pu quelquefois regretter dans la société les déserts de l'Amérique qu'il a parcourus. Sans avoir voyagé, on trouve assez de gens qui préparent une question comme d'autres préparent un bon mot ou un discours. Ils se font ignorants pour montrer leur savoir.

(9) Alors, tout différent de mœurs et de langage,
Arrive un gros rieur, dont la stupidité,
En tout lieu promenant sa triste hilarité...

Il y a plusieurs sortes de rire: d'abord le rire insipide,

(5) Et d'abord sauvez-vous par une fuite prompte
De ce conteur minutieux.

« Parmi ces grands parleurs, dit le docteur Swift(*), il n'y en a point de si fatigants que ces bavards de sang-froid, qui procèdent avec poids et mesure, commencent par une préface, s'écartent ensuite dans différentes digressions, vous avertissent de leur rappeler de vous dire une autre histoire, quand ils auront fini la première, reviennent à leur sujet, ne se souviennent jamais des noms, se plaignent de leur mémoire, se frappent inutilement le front, et après avoir tenu le monde en suspens, finissent par vous dire: *Le nom ne fait rien à la chose*, et continuent; heureux encore, les écoutants, s'il ne se trouve pas à la fin que l'histoire leur a été faite cent fois, ou qu'elle n'est que le récit insipide de quelque aventure arrivée au conteur. »

Plutarque dit, en parlant de cette espèce de bavards, *qu'ils nous rompent sans cesse la tête des mêmes redites, comme ceux qui souillent les tablettes de ratures.*

Il y a des gens qui ont le talent de bien conter, et qui ont un fonds d'histoires à placer à propos dans toutes les conversations. Dans le siècle dernier, la manie de conter avoit remplacé celle du bel esprit; les conteurs étoient très recherchés dans la société, et ce genre de talent avoit tant de prix dans la bonne compagnie, qu'il pouvoit suppléer à tout autre mérite. Quiconque savoit conter avec grace avoit, par cela même, un rang et un état dans le monde; chaque société avoit un conteur en titre; c'étoit comme un emploi, comme une charge, qui excitoit quelquefois l'ambition et la jalousie. Lorsque le conteur en titre venoit à manquer, on s'occupoit gravement de le remplacer et de lui donner un successeur. On cite encore plusieurs conteurs qui avoient de la réputation, et qui passoient pour des modèles dans

(*) Morellet a traduit le morceau de Swift sur la conversation, qu'il a développé et enrichi de beaucoup d'observations.

leur genre. Le plus fameux étoit l'abbé Gagliani, qui se vantoit de n'avoir jamais raconté deux fois une anecdote devant le même auditoire et devant la même personne. On savoit les maisons où il devoit conter; on s'estimoit heureux d'y être admis. Un cercle nombreux passoit quelquefois les nuits à l'écouter; son répertoire étoit immense. Il avoit sur tous les sujets un grand nombre d'histoires, qui étoient comme autant d'apologues, dont le but moral s'appliquoit à la philosophie, à la politique et aux différentes situations de la vie.

Delille a bien voulu nous redire une des anecdotes qu'il a entendu raconter à l'abbé Gagliani. On parloit un jour devant lui du pouvoir de l'éloquence, et de ce que peut faire quelquefois un mot heureux placé à propos. Il raconta à ce sujet le trait qu'on va lire. Le supérieur d'un monastère d'Italie s'étoit emparé de tous les revenus de son couvent sous prétexte d'une réforme. Il condamnoit les moines à toutes les privations, et poussoit l'avarice jusqu'à leur mesurer le vin qui servoit au sacrifice de la messe. Les moines se plaignirent au pape. Le supérieur se défendit contre leurs accusations. Les débats s'étoient prolongés long-temps, et les moines alloient perdre leur cause, lorsque l'un d'eux, s'adressant au pape, peignit avec vivacité l'avare tyrannie du supérieur, et finit par ce trait: *Enfin, vous le dirai-je, très saint Père? on nous mesure jusqu'au sang de Jésus-Christ.* Ce seul mot fit évanouir toutes les raisons alléguées par le supérieur, qui fut condamné à laisser jouir les moines des revenus de leur monastère.

Dans la société du baron d'Holbach, Diderot proposa un jour de nommer un *avocat de Dieu*, et on choisit l'abbé Gagliani. Il s'assit, et débuta ainsi:

« Un jour, à Naples, un homme de la Basilicate prit, devant nous, six dés dans un cornet, et paria d'amener rafle de six. Il l'amena du premier coup. Je dis: Cette chance étoit possible. Il l'amena sur-le-champ une seconde fois; je

ruque; un troisième qui mouchoit le nez de tous ceux qu'on admettoit dans la société; un quatrième qui faisoit le rouet comme un chat, et feignoit d'être effrayé; et un autre enfin qui aboyoit et prioit le portier de chasser le chien. »

La Bruyère a dit qu'on marchoit sur les mauvais plaisants, et qu'il pleuvoit par tout pays de cette sorte d'insectes. « Un bon plaisant est une pièce rare; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir le personnage; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer. »

(11) Le calembour, enfant gâté
Du mauvais goût et de l'oisiveté,
Qui va guettant, dans ses discours baroques,
De nos jargons nouveaux les termes équivoques;
Et, se jouant des phrases et des mots,
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.

Morellet compare les faiseurs de calembours à ceux qui, en lisant, voient les caractères, les lettres dont le mot est composé, et non la chose que le mot signifie. « De là il arrive ordinairement, ajoute le même écrivain, qu'après chaque calembour, il faut recommencer une autre conversation, qui se rattache difficilement, et presque jamais à la précédente. Aussi est-ce le moyen employé le plus communément et avec le plus de succès par les gens qui veulent écarter la discussion dont l'objet leur déplaît. Ces gens imitent les enfants qui brouillent les cartes au milieu de la partie, parcequ'ils n'ont pas beau jeu. Ils sont les vrais fléaux des conversations. »

c'est celui des gens qui rient de tout, sans rien éprouver; on peut dire que ces gens-là rient comme les *prairies*, les *moissons*, et mille autres choses inanimées auxquelles la poésie accorde la faculté de rire, et qu'elle appelle *riantes*. Le rire le plus commun et le plus grossier est le rire aux éclats, c'est celui de la *grosse joie* : ceux qui rient de cette manière peuvent servir à rappeler ces paroles de l'Ecclésiaste: « J'ai dit touchant le ris, qu'il est insensé, et touchant la joie, à quoi sert-elle?

Les premiers qui se soient élevés contre le rire, sont des écrivains anglais, et cela devoit être ainsi; Hobbes soutient que le rire tient à une infirmité de l'homme; Addison n'est pas trop éloigné de partager cette opinion. Lord Chesterfield écrivoit à son fils: « Depuis que je fais usage de ma raison, personne ne m'a jamais entendu rire. Je connois, ajoute-t-il, un homme de très bon sens, qui ne peut dire la chose la plus commune sans rire, ce qui fait que ceux qui ne le connoissent point, le prennent, à la première entrevue, pour un fou achevé. »

« Quelques gens, dit Pope, se font une réputation d'esprit par une gaieté étourdie, qui ne mérite pas plus le nom d'esprit que l'ivresse. »

Lord Chesterfield, Hobbes, Addison, et Pope, pourroient bien avoir raison. On est bien triste sans pleurer, pourquoi ne sauroit-on pas être gai sans rire?

Les gens qui rient de tout ressemblent aux Tyrinthiens, qui étoient les plus grands rieurs de l'antiquité. Ces derniers, dit l'abbé Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis*, fatigués de leur légèreté, eurent recours à l'oracle de Delphes: il les assura qu'ils guériroient si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvoient, sans rire, le jeter à la mer. Ils s'assemblèrent sur le rivage; ils avoient éloigné les enfants; et comme on vouloit en chasser un qui s'étoit glissé parmi eux: *Est-ce que vous avez peur*, s'écria-t-il, *que j'avale votre taureau?* A ces mots, ils éclatèrent de rire, et,

persuadés que leur maladie étoit incurable, ils se soumirent à leur destinée.

Zoroastre, selon Pline, rit le jour de sa naissance, et Thomas Morus le jour de sa mort. Quel est le plus extraordinaire des deux?

(10) Singe les lords, les barons allemands;
Fait le prédicateur, la novice, l'abbesse.

« Les grandes villes, dit Swift, sont communément pourvues de gens qui font leur métier d'être plaisants et bouffons; ils sont reçus aux bonnes tables, se rendent familiers avec les personnes du plus haut rang, qui les envoient chercher pour divertir la compagnie. Je ne me plaindrai point de cet usage; je vais dans ces maisons comme à la farce ou aux marionnettes; je n'ai rien à faire qu'à rire aux bons endroits; il s'est chargé de me faire rire, et je suppose que sa journée lui est bien payée. Je suis simplement fâché que, dans des sociétés choisies et peu nombreuses, où des gens d'esprit et de savoir sont invités pour passer la soirée, un tel baladin soit admis à faire ses tours, qui éteignent toute espèce de conversation, sans compter la peine que j'éprouve, en voyant un homme employer ses talents d'une manière si avilissante. »

Il seroit curieux de suivre ces bouffons dans le lieu qu'ils habitent. Vous montez à un quatrième étage, on vous ouvre avec peine une porte qui ne ferme point; vous pénétrez jusqu'au fond d'un réduit obscur, où vous ne trouvez point de meubles; vous voyez sur un grabat étendu par terre une figure hâve et taciturne: c'est l'homme qui doit faire rire le soir la bonne compagnie.

« J'ai connu un homme, dit l'auteur du *Rambler*, qui a fait pendant quinze ans les délices d'une société hebdomadaire, parceque tous les soirs, à onze heures précises, il chantoit une chanson, en traçant un géant sur la muraille; un autre qui s'est fait quantité d'amis en renversant sa per-

LA CONVERSATION,

POËME.

CHANT DEUXIÈME

Des ridicules trop nombreux,
Qui de l'ennui sont les fâcheux complices,
J'ai mis les portraits sous vos yeux;
Il est temps de peindre les vices,
De nos cercles polis tyrans plus dangereux.
L'orgueil en vain le dissimule:
Les sots et les pervers se rapprochent entre eux (1).
Le vice est souvent ridicule,
Le ridicule est souvent vicieux;
Dans la société l'un et l'autre circule;
L'un vient du caractère, et l'autre de l'esprit.
Du plaisir social source toujours féconde,
L'expérience nous l'apprit,
Le caractère est, dans le monde,
Un pouvoir plus sûr que l'esprit (2).
L'un veut qu'on l'aime, et l'autre qu'on l'admire;
L'un se fait craindre, et l'autre nous attire;
L'un est ce phosphore brillant
Qui luit sans échauffer et meurt en petillant;
L'autre est cette agréable et paisible lumière

Qui de ses doux rayons effleure ma paupière,
  Épure l'air, féconde les vapeurs,
Dissipe de l'ennui les fantômes trompeurs,
Se répand en bienfaits sur la nature entière,
Donne aux fruits leur nectar, et leur émail aux fleurs.

  Vous donc qui prétendez à plaire,
  Songez-y bien ; par la raison sévère,
Tous les torts ne sont pas également permis ;
De l'esprit aisément les péchés sont remis,
  Mais non pas ceux du caractère.
Aussi d'un ton plus gai, jusqu'ici dans mes vers,
Des causeurs ennuyeux j'ai décrit les travers ;
  Mais dans la nouvelle carrière,
Dont ma muse à regret a franchi la barrière,
Que de prétentions, de vices, de défauts,
Vont attrister mon cœur et noircir mes tableaux !
  Je vois d'ici la sombre Défiance,
La folle Vanité, la froide Insouciance,
  L'Esprit inattentif et l'Esprit curieux,
  L'Indiscret, le Mystérieux,
  Sur-tout l'odieux Égoïste,
Du bonheur social le fléau le plus triste.
  Voyez ce mortel orgueilleux,
De la société tyran impérieux :
  Devant lui sans cesse en extase,
  A tout propos, dans chaque phrase,
  Le *moi* régnant, le *moi* vainqueur,

CHANT DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

Des ridicules de la conversation qui tiennent aux vices du cœur. L'égoïste qui parle sans cesse de lui; l'officieux; l'indifférent et le froid interlocuteur; le babillard turbulent; le curieux; le mystérieux; le menteur; le présomptueux; l'homme susceptible et ombrageux; le défiant; le contradicteur; le flatteur; le méticuleux, le médisant et le brouillon; l'avare.

Vous tourmente de ses services.
Ne vous y trompez pas ; des soins qu'il prend d'autrui
Tout calculé, l'unique objet, c'est lui :
Quitte envers vous des emplois qu'il s'impose,
Il met à s'en vanter tout le temps qu'il repose ;
Et tant de services rendus,
S'ils demeuroient obscurs, lui sembleroient perdus.
« O qu'un grand nom, dit-il, est un poids incommode !
De ma longue obligeance enfin je me sens las ;
Pour y suffire il faudroit un Atlas.
Chez un peintre fameux, que j'ai mis à la mode,
De grand matin Lise m'a dépêché ;
Ce soir pour un hôtel je conclus un marché ;
Demain j'arrange un mariage,
Et je réconcilie, en passant, un ménage ;
J'ai fait, pour Florimond, emplette d'un cheval ;
Pour Blesimar, d'un chien de bonne race,
Qui pour l'intelligence est, je crois, sans rival ;
Pour le concert d'Amynte on compte sur ma basse ;
A propos, c'est lundi la fête de Chloé ;
Sa maison, on le sait, est l'arche de Noé ;
La ville, les faubourgs, chez elle tout abonde ;
De ce chaos il faudra faire un monde :
Seul je puis m'en charger ; et vous concevez bien
Que, puisque je m'en mêle, il n'y manquera rien.
Enfin, de toutes parts on m'accable, on m'assiége :
Un goûter au couvent, une thèse au collége ;
Mon absence aujourd'hui dépareroit la cour ;

A peine dans un mois je suis maître d'un jour. »
Ainsi, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
A son zèle banal il ne met pas de frein!
Vous avez fait un livre? il fournit la préface;
Un enfant? il est le parrain;
Une maison? c'est lui qui toisa le terrain;
Un mémoire? il corrige, il ajoute, il efface.
Il a par-tout affaire, il a par-tout accès;
De vos enfants surveille les progrès;
Vous offre ses marchands, vous arrête un mémoire:
A table il coupe, il verse à boire.
Pour votre théâtre des champs,
Voulez-vous ajouter à votre répertoire
Quelques drames gais ou touchants?
Il veut de vos plaisirs avoir toute la gloire;
Le voilà chef de troupe, auteur, souffleur, acteur,
Machiniste, décorateur,
Et même, au besoin, l'auditoire.
Voulez-vous une cave? il vous la remplira;
Une bibliothèque? il vous la choisira;
Un censeur? de vos vers il entend la lecture;
Un protecteur? pour courir les bureaux,
Et vous recommander aux ministres nouveaux,
Avec vous il monte en voiture.
Rencontre-t-il une table de jeu?
Derrière chaque siége exerçant sa faconde,
Et d'un vague intérêt fatiguant tout le monde,
Pour dupes ses voisins, son babil pour enjeu,

Est dans sa bouche ainsi que dans son cœur.
Il n'est point de sujet, il n'est point de matière,
Quelque étranger qu'il soit, où de quelque manière
Le *moi* ne reparoisse avec tout son ennui;
Il compare, il rapporte, amène tout à lui.
Les grands seigneurs, les subalternes,
Les républiques et les rois,
Les grands et les petits, les nobles, les bourgeois,
Les auteurs anciens et modernes,
Pour peu qu'il fasse quelque effort
Pour en rapprocher la distance,
Ont toujours avec lui quelque léger rapport,
Ou du moins quelque différence.
Pour nous entretenir de soi,
Heureux quand il trouve un prétexte!
C'est son premier besoin, c'est sa suprême loi:
Chaque mot lui fournit un texte
Où son orgueil fait revenir le *moi* (3).
On parle de banquet? il vous cite sa table;
De vin? le sien est délectable;
D'un beau jardin, ou d'un hôtel charmant?
Il vous cite son parc et son ameublement;
D'un rhume? de sa goutte il vous conte l'histoire;
D'astronomie? il grimpe à son observatoire,
Où jadis de Saturne il observa l'anneau;
De chimie? il vous mène à son laboratoire,
Il vous décrit son creuset, son fourneau;
D'une maison des champs? la sienne est enchantée;

De musique? la sienne est justement vantée;
De baptêmes et de patrons?
Il a ses quatre saints, et vous cite leurs noms;
De vos amis? les siens sont tous gens de mérite;
De la société c'est la brillante élite;
D'un vice? il fut toujours l'objet de son mépris;
D'une vertu? son cœur en connoît tout le prix;
De quelque tragique aventure?
Il conte son cartel, et montre sa blessure;
D'aïeux? eh! n'a-t-il pas les siens,
Tous plus nobles et plus anciens?
Depuis la source de sa race,
De branche en branche il les suit à la trace,
Et de tous ces grands noms, de lui-même enchanté,
Il ajoute à son *moi* toute sa parenté;
Le *moi* chez lui tient plus d'une syllabe:
Le *moi* superbe est l'astrolabe
Dont il mesure et les autres et lui;
Le *moi* par-tout rencontre un point d'appui;
Le *moi* le suit sur la terre et sur l'onde,
Le *moi* de lui fait le centre du monde;
Mais il en fait le tourment et l'ennui.

Ce mortel cependant, tout entier à lui-même,
Ne vient point à grand bruit vous prouver qu'il vous aime;
Mais tel n'est point cet importun,
Autre égoïste assez commun,
Qui, courant en tous lieux offrir ses bons offices,

Son importunité distribue à la ronde
Les avertissements, les conseils et l'ennui,
Et s'occupe de vous, pour occuper de lui.
Il compte vos jetons, il calcule vos fiches,
Console les perdants, félicite les riches;
Et, prodigue de lui, sans amitié pour vous,
Voudroit penser, marcher, et digérer pour nous.

Dans mes portraits, ces divers caractères
Marquent par des défauts et des vertus contraires.
Après vous avoir peint d'un sot officieux
L'active impertinence et le zèle ennuyeux,
Par un coup d'aiguillon, souffrez que je réveille
La langue paresseuse et l'indolente oreille
De ce froid interlocuteur
Qui, dans l'insouciance où son esprit sommeille,
Écoute avec dédain, comprend avec lenteur:
Trop paresseux pour vous entendre,
S'il sort pour un moment de son inaction,
Sa courte méditation
Vainement, après coup, s'efforce de reprendre
Ce que dédaigna de comprendre
Son oisive irréflexion.
L'échange des pensers veut une ame plus vive,
Des sens moins paresseux, un esprit plus dispos.
N'espérez point que sa langue vous suive
Et vous immole son repos:
Avant qu'à son esprit votre pensée arrive,

Son intelligence inactive
Laisse dans l'air se perdre vos propos,
Et de la phrase fugitive,
A peine enfin les derniers mots,
De leur impulsion tardive
Frappant son ame inattentive,
Du discours envolé lui portent les échos.
Aussi, pareils en tout au bizarre langage (4)
De ce mortel distrait dont j'ai tracé l'image,
Les *si*, les *mais*, les *oui*, les *non*,
Toujours à contre-sens, toujours hors de saison,
Échappent, au hasard, à sa molle indolence,
Et souvent à sa nonchalance
Donnent un air de déraison.
A cet esprit distrait qu'il tient de la nature,
Se mêle quelquefois la personnalité
Dont ma muse tantôt a tracé la peinture,
Et qui rompt tous les nœuds de la société.
Vide de vous, et rempli de lui-même,
Son amour-propre extrême,
Au plus touchant récit, au trait le plus saillant,
A l'éloquence la plus vive,
Refuse de prêter une oreille attentive;
En rêvant vous écoute, et répond en bâillant.
Quelquefois seulement, pour sauver la décence,
Sortant de son sommeil, et rompant le silence,
Par un mot vague: *Oui, je conçois, c'est bon;*
Et d'autres formules banales

Qui reviennent par intervalles,
Son ennui déguisé vous demande pardon.
Rien d'étranger à lui ne flatte son oreille.
Voulez-vous l'arracher à sa distraction?
Avec dextérité touchez sa passion.
L'égoïsme en sursaut tout-à-coup se réveille;
Et, charmé de fixer l'attention d'autrui,
Revient à vous, par amitié pour lui,
Mais retombe bientôt dans sa molle apathie.
A des esprits moins froids le ciel a prodigué
Le brillant à-propos, la vive repartie;
Mais pour lui rien n'émeut son ame appesantie.
N'en soyez point surpris, il est né fatigué.
Ainsi lorsque de Flore arrosant la corbeille,
Le folâtre ruisseau, cher à la jeune abeille,
De fleurs en fleurs, de détours en détours,
Roule, murmure, et bondit dans son cours;
En son morne repos, qu'aucun souffle n'éveille,
Immobile, au milieu de ses dormantes eaux,
Le marais paresseux tranquillement sommeille
Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.

Mais je préfère encor l'humeur indifférente,
Le ton froid, l'esprit lourd de cet homme indolent,
A la vivacité bruyante
De ce babillard turbulent,
Qui, dans son air, son langage et son geste,
Est moins joyeux que fou, plus étourdi que leste:

Tel que sur le feuillage et le jeune bouton
Bourdonne en voletant l'importun hanneton,
Parcequ'il fait du bruit, il croit faire merveille,
Papillote à mes yeux, et lasse mon oreille.
Le mouvement, sans doute, a des appas;
Sur le duvet où je sommeille,
Aux doux rayons de l'aurore vermeille,
J'aime à rêver; mais ne veux pas
Qu'à coups d'épingle on me réveille.
Chacun du tracassier se venge en le fuyant;
De sa sottise sémillante
Laissez-lui l'ardeur petillante:
Le bon ton n'est jamais bruyant.

Après lui vient un homme insupportable,
Plus attentif, mais non pas plus aimable,
Qu'un invincible instinct de curiosité
Rend incommode à la société.
Il veut tout voir et tout connoître,
Vos nom, surnom, le lieu qui vous vit naître,
Combien de pieds carrés composent votre cour,
Vos rêves de la nuit et vos travaux du jour;
Quels sont vos revenus, quelle est votre dépense;
Ce qu'on vous doit et ce que vous devez,
Les mets que l'on vous sert, les vins que vous buvez;
Quel directeur prend soin de votre conscience;
Ce que perd votre argent sur la baisse des fonds;
Si vous allez au bal, aux Français, aux Bouffons;

Si vous étiez aux loges, au parterre;
Ce que rapporte votre terre;
A quel prix vos moulins sont affermés par an;
Pour combien Florimon vous mit sur son bilan;
Quel âge ont vos enfants, et dans quelle famille
Un mariage heureux fait entrer votre fille.
De votre voyage lointain
Il veut savoir le but, le terme, le chemin,
Les peines, les plaisirs, les dangers de la route;
Questionne toujours, et rarement écoute,
Oubliant que ce ton léger
Dans un étranger est blâmable,
Et que l'amitié seule a droit d'interroger.
Confident sûr, citoyen estimable,
Ami constant, convive aimable,
Cet autre n'est bavard, ni curieux;
Mais son astre en naissant le fit mystérieux:
Il ne peut concevoir, dans son humeur discréte,
Que les journaux et la gazette
Parlent de traités, de combats,
De négociations, et d'intérêts d'états;
En saluant craint de se compromettre;
De peur de la signer, n'écrit point une lettre;
N'ose dire tout haut l'adresse d'un billet;
Si son épouse est brune ou blonde;
Si sa poudre est à l'ambre, à l'iris, à l'œillet;
Si le fort a tiré, si le tonnerre gronde;
Le jour du mois, l'heure qu'il est;

Le bruit qui court, le temps qu'il fait.
Dans sa discrétion extrême,
Je l'ai vu, se craignant lui-même,
Prendre un air de mystère, et vous dire tout bas :
« Talma jouera ce soir ; mais ne me citez pas. »

L'homme indiscret, par un défaut contraire,
Prend plaisir à tout révéler ;
Il parle pour faire parler,
Et pour s'instruire il consent à se taire ;
Un indiscret est toujours curieux.
Dans les faubourgs, dans la ville, en tous lieux,
Son inspection vagabonde (5),
Tous les matins recommence sa ronde :
Le soir, à l'Opéra, guettant les rendez-vous,
Les œillades, les billets doux,
De sa lorgnette inexorable
Il poursuit un sexe adorable ;
Sur les maris, les rivaux, les jaloux,
Braque de loin le tube redoutable.
Son espionnage odieux
Trouble le bal, le concert, le spectacle,
Et la loge grillée oppose un vain obstacle
A ses inévitables yeux.
C'est de lui qu'on apprend le secret des ménages,
Les divorces, les mariages.
Dans nos cercles galants a-t-il fini son tour ?
Les notes dans sa poche, et la mémoire pleine,

Gazetier scandaleux, sur sa liste inhumaine,
Il enregistre à son retour,
Nuit par nuit, jour par jour, semaine par semaine,
Les revers de l'Hymen, les exploits de l'Amour;
Et si de sa milice il n'est le capitaine,
Il en est du moins le tambour.
Par lui, par ses agents ou par la renommée,
Il sait tous les emplois de la galante armée;
Avec qui Lise a pris un sot engagement;
Si Célie a plus d'un amant;
Quel hasard de Floris a décidé la chute;
Combien il faut chez Flore être exact en amour;
A quels périls expose une absence d'un jour,
Et quelquefois d'une minute.
Bref, il voit tout, entend tout, redit tout.
Mais attendons: l'étourdi, jusqu'au bout
Poussant son imprudence extrême,
Dit son propre secret, et se punit lui-même.

De ces fâcheux travers, de ces tristes penchants,
Dont ma muse a peint les esquisses,
Que j'arrive à regret au plus honteux des vices (6)!
Le Mensonge est son nom. Dès leurs plus jeunes ans
Le père avec horreur le montre à ses enfants;
Mais, hélas! cette horreur de jour en jour s'efface;
On le souffre, on le plaint, on l'excuse, on l'embrasse.
Voyez cet homme déhonté,
Qui va portant, dans tout son voisinage,

Et son impudent verbiage,
Et son caractère effronté :
S'il répand dans le monde, en quittant son ménage,
Quelque fausseté de son cru,
De son valet, pour être cru,
Il invoque le témoignage,
Et, par lui furieux de se voir délaissé,
Lui dit à son retour, d'un accent courroucé :
« Quoi ! dans l'occasion, tu m'abandonnes, traître !
Et ne peux d'un seul mot appuyer mes discours !
— Ah ! monsieur, qu'avez-vous besoin de mes secours ?
Répond le valet à son maître ;
De vos contes hardis les miens n'approchent pas !
Toutes vos fictions ont un charme suprême ;
Et si je vous aidois, mon timide embarras
Vous embarrasseroit vous-même.
Mais tout peut aisément s'arranger entre nous ;
Vous mentirez pour moi, je rougirai pour vous. »
De l'orgueil charlatan l'impertinence insigne
D'un trait de mon pinceau seroit encor bien digne :
En imposer au monde est son unique emploi.
Dans sa puérile jactance,
De ne citer que des gens d'importance
Il s'est fait une expresse loi ;
Il a dit au ministre, il a su de la reine,
Il a cru devoir dire au roi,
Et doit le lui redire à la chasse prochaine,
Du moins au tiré, dont le jour

Est, il le sait de science certaine,
Remis à la huitaine.
Le voyage à Marly; du départ, du retour
Le jour précis, ou du moins la semaine;
Ce qui doit, pendant le séjour,
Occuper le conseil et divertir la cour:
Voilà les entretiens que sans cesse il raméne.
Jamais l'amitié, ni l'amour,
Ni les retours de la reconnoissance,
Sur les grands de la ville et ses patrons du jour,
Dans ses fiers souvenirs n'ont eu la préférence.
Parmi ses familiers sont nommés tour-à-tour
Le général en chef, l'altesse, l'excellence.
Par des hommes sans titre il seroit compromis:
Citer un bon bourgeois, un honnête commis,
Seroit blesser la convenance;
D'un simple homme de bien il n'a point souvenance,
Et c'est pour s'en vanter, qu'il se fait des amis.

Que mon bon ange aussi me garde
De cet homme à prétention,
Qui, commandant l'attention,
Tient pour sacré chaque mot qu'il hasarde;
En me parlant sans cesse me regarde,
Et, comme l'on voit un archer
De son arc détendu quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,

Veut lire dans vos yeux l'effet de son discours ;
Ne permet pas qu'on en trouble le cours ;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge ;
Quête un souris, sollicite un éloge ;
S'il a cru rencontrer un trait ingénieux,
M'avertit de la main, m'interpelle des yeux ;
De mes distractions sans pitié me réveille ;
Traite de cabaleur l'auditeur qui sommeille ;
Tremble qu'une pensée, une maxime, un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot !
Au milieu de sa période,
J'échappe en m'esquivant au parleur incommode,
Et le laisse chercher, dans les regards d'autrui,
La satisfaction que lui seul a de lui.

Cet autre, encor plus fat, prétend, si l'on en cause,
Des grands événements connoître seul la cause.
Intrépide conteur et menteur courageux :
« Messieurs, dit-il, d'un air avantageux,
Ce fait n'est pas exact, je sais toute l'affaire,
Car la politique est ma sphère ;
J'ai tout appris, poursuit-il sans pudeur,
De Xéphon, mon parent et notre ambassadeur ;
Durant sa mission, dans plus d'une rencontre,
Il m'a tout dit, et son nom seul vous montre
Quelle facilité j'avois de tout savoir. »
Au même instant, sans s'émouvoir :
« De bon cœur je me félicite,

Mon cher parent, de cet entretien-ci.
Nous ferons connoissance ici,
Lui répond en riant l'ambassadeur qu'il cite;
Je suis (le temps pourroit m'avoir changé)
Xéphon dont vous venez de vanter le mérite,
Depuis hier revenu par congé. »

Eh! pourrois-je oublier la foiblesse honteuse
De cet homme alarmé d'un rien,
Qui, de sa crainte vaniteuse,
Trouble le plus doux entretien?
Dans son inquiète folie,
Tout l'offusque, tout l'humilie;
Dans un coin du salon s'il médite à l'écart,
Pénétrez dans son cœur, vous l'entendrez se dire:
« Que signifioit ce sourire,
Ce mot, ce geste, ce regard? »
En fait-exprès il transforme un hasard,
Fait un tort capital d'une plaisanterie,
D'un éloge, une moquerie.
Pour ses prétentions tout devient un danger;
Pour tout autre que lui le soin le plus léger,
La plus légère préférence,
Semblent un passe-droit, et souvent une offense
A ses yeux troublés et jaloux;
Par-tout semant la gêne et la contrainte,
En l'inspirant, il éprouve la crainte,
Et le travers d'un seul fait le tourment de tous.

Le traiterai-je mieux, cet homme insociable,
D'hommages, de respects toujours insatiable,
  En sa faveur sottement prévenu,
Qui, s'il n'est adoré, croit être méconnu?
Ainsi que l'ouvrier qui vient de sa chaussure
  Prendre à genoux la forme et la mesure,
Il faut sur son orgueil ajuster vos égards,
    Votre air, vos discours, vos regards,
    Vos caresses, vos prévenances;
Lui seul il en connoît les justes convenances.
Tyran des entretiens, fléau de la gaieté,
    De sa vanité chatouilleuse
    La prompte irritabilité,
    D'une exigeance pointilleuse
    Fatigue la société.
Son air sombre ou joyeux est un objet d'étude;
  L'amitié même, avec inquiétude
Observant son visage, et prompte à remarquer
    Ce qui lui plaît, ce qui le blesse,
  Souffre à-la-fois et rit de sa foiblesse;
Et, même en le flattant, tremble de lui manquer.
  Qu'arrive-t-il? Son amour-propre extrême
Au plus triste abandon le livre sans appui,
Attiédit l'amitié, glace l'amour lui-même,
Et met une barrière entre le monde et lui.
  Tout près de lui plaçons cet humoriste,
    Dont la hargneuse déraison
Dans la société vient verser son poison.

Parlez, ne parlez pas, soyez gai, soyez triste,
Blâmez, louez, il se fâche d'autant;
C'est sa nature; il est né mécontent.
Encore enfant, ses caprices farouches
Tourmentoient des oiseaux, persécutoient des mouches:
Au lieu d'apprivoiser ses mœurs,
L'âge n'a fait qu'aigrir ses sauvages humeurs.
Son cœur souffre quand on l'oblige,
Il souffre lorsqu'on le néglige;
Il se plaint des oublis, s'offense des égards;
Chicane vos discours, vos gestes, vos regards,
Jamais sur son visage un rayon d'alégresse.
Dans son périlleux entretien,
Malheur à qui s'engage! il s'afflige d'un rien;
Un rien l'offusque, un rien le blesse.
Pour mieux évacuer la bile qui l'oppresse,
Son humeur vagabonde a par-tout des relais:
Après sa femme, il gronde ses valets;
C'est pour vous gronder qu'il vous aime;
Laissez-le seul, il se gronde lui-même:
Objet de crainte et de pitié,
Dans ses chagrins visionnaires,
Il donne à tout des torts imaginaires;
Par un éloge il est injurié;
Par un consentement il est contrarié.
Tout s'enlaidit au gré de ses humeurs chagrines;
Il se fâche du rire, il gourmande les pleurs,
Et le ciel lui feroit une route de fleurs,

Qu'il les changeroit en épines.
Aussi parmi les siens il demeure étranger;
Sa rencontre est un choc, sa visite un danger;
On l'évite avec soin, on l'aborde avec crainte;
Tout lui semble impoli, tout lui semble indiscret;
Et quand il meurt, au lieu d'exprimer un regret,
Ses derniers mots sont une plainte.

Condamnée aux chagrins et livrée au soupçon (7),
Voyant par-tout et l'injure et l'offense,
Survient plus triste encor la sombre Défiance.
Que je plains le mortel dont ce triste poison
Flétrit le cœur et trouble la raison!
En tous lieux promenant la terreur qui l'assiége,
Il voit par-tout un masque, il craint par-tout un piége;
Chaque mot qu'il entend lui semble insidieux;
Ses yeux, en vous parlant, interrogent vos yeux:
Il compose ses traits, commande à son visage,
Interprète votre air, sonde votre langage;
Ne croit pas à l'amour, soupçonne l'amitié;
Ses secrets de son cœur ne sortent qu'à moitié.
Aussi chacun l'évite, et chacun l'abandonne:
On aime peu celui qui n'ose aimer personne.
Mais je n'ai point encor tracé le disputeur,
Dans le choc des avis intrépide lutteur.
Si de son réduit solitaire,
Il quitte quelquefois le loisir sédentaire,
Ce n'est pas pour venir, dans le sein d'un ami,

Verser sa joie ou bien ses doléances,
Ou pour remplir de justes bienséances,
Ou pour tendre les bras à son vieil ennemi :
Non, d'une assemblée amicale,
Il vient troubler la douceur sociale.
Impatient de ferrailler,
Il cherche avec qui batailler;
Il a besoin d'une victime.
Sa vie est un combat, son commerce une escrime.
Possédé de l'esprit de contradiction (8),
S'il arrive au milieu d'une discussion,
A peine dans la chambre il a fait son entrée,
Il flaire votre opinion;
Aussitôt qu'elle s'est montrée,
Que vous ayez dit oui, que vous ayez dit non,
Que vous ayez tort ou raison,
Voilà la guerre déclarée.
N'espérez pas fléchir son obstination;
Il a besoin d'une querelle;
La dispute est pour lui le feu sacré;
Il en saisit la première étincelle;
Un mot la terminoit, un mot la renouvelle.
Du chicaneur exaspéré,
Qui se bat en désespéré,
En vain pour adoucir la sauvage rudesse,
Du bon sens calme et tempéré
Vous prenez le ton modéré;
Vainement de la politesse,

L'attentive délicatesse,
Autour de son orgueil cabré,
Tourne avec art, se joue avec adresse;
Rien ne guérit l'amour-propre ulcéré.
De sa logique qui vous presse,
Chaque trait part plus acéré.
Hé! comment pardonner, quand votre patience
En se taisant le condamne au silence,
Et sans pitié termine les débats!
Rendez-lui ses fureurs, rendez-lui les combats;
La triste jouissance où sa manie aspire
Est d'être contredit, afin de contredire:
Vous le désobligez en vous montrant plus doux;
Et pour redoubler son courroux,
Peut-être il suffisoit de dire:
« Monsieur, je pense comme vous. »
Aussitôt, par dépit et par vanité même,
Depuis qu'il est le vôtre, abjurant son système:
« Monsieur, dit-il, haussant le ton,
Je ne suis plus de mon opinion;
La vôtre est à mes yeux d'une évidence extrême,
Et vous avez grand tort de me donner raison. »

Bien plus insupportable encore (9),
Ce vil adulateur, qui toujours nous adore;
Prônant tout ce qu'on fait, louant tout ce qu'on dit,
De son ton doucereux le miel vous affadit:
« Monsieur, j'ai fait retrancher de ma table

Un ou deux plats, par raison de santé.
— Le sacrifice est admirable,
Répond-il, j'en suis enchanté.
— Je me suis procuré le livre de Licippe.
— C'est fort bien fait; sur un très bon principe
Son ouvrage est fondé. Que de sens, que d'esprit! »
Vous lui lisez votre dernier écrit?
Et le voilà pleurant de joie et de tendresse:
« Quoi! ce chef-d'œuvre est encor manuscrit!
De quoi s'occupe donc la presse?
De l'imprimer il faut que l'on s'empresse.
Par le nombre de vos lecteurs,
Vous compterez celui de vos admirateurs.
Veuillez bien m'inscrire d'avance
Sur la liste des souscripteurs;
Car je me meurs d'impatience
De vous ranger parmi le choix
Des livres que je lis et relis mille fois,
Tels que vos vers et vos harangues,
Qu'on relit en tous lieux, qu'on traduit en vingt langues. »
Tout-à-coup il voit un portrait:
« Ah! monsieur, c'est vous trait pour trait,
Et l'art ne pouvoit mieux imiter la nature.
Cependant, je vous parle ici de bonne foi,
Dans cette admirable peinture,
Je cherche en vain je ne sais quoi
Qui charme dans votre figure. »
Tandis qu'il parle encore, arrivent vos enfants;

Même avant de les voir, il les trouve charmants,
Et reconnoît dans tous un grand air de famille,
Le père dans le fils, la mère dans la fille.
La nourrice à son tour, un enfant dans les bras,
Arrive dans la chambre : il ne se contient pas,
Et de la mère il vole à la nourrice ;
Il trouve son air sain, il juge son lait bon.
Enfin le petit chien dans la foule se glisse,
Et pour lui dans sa poche il se trouve un bonbon.
Ainsi sa bassesse aguerrie
Fait de tout une flatterie.
Qu'en revient-il au louangeur banal ?
Il vous déplaît en cherchant à vous plaire,
Et vous regrettez le brutal
Qui tantôt vous mit en colère.

Cet autre ne veut pas flatter ;
Mais son avis peureux craint toujours d'éclater.
Entre deux jugements s'il faut qu'il se décide,
Sa circonspection timide,
Entre la double opinion,
Laisse flotter son indécision ;
Et comme, par le jeu d'une manœuvre adroite,
Au gré de l'élastique acier,
D'un cours alternatif le souple balancier
Va de droite à la gauche, et de gauche à la droite :
Ainsi, risquant un double démenti,
Il prend, quitte et reprend l'un et l'autre parti.

Quelquefois, au milieu de la lutte bruyante,
Dans son humeur conciliante,
Il cherche à les mettre d'accord :
« Eh mais ! pourquoi vous échauffer si fort ?
Vous vous battez, faute de vous comprendre,
Et vous pourriez aisément vous entendre !
L'un de vous a raison, mais l'autre n'a pas tort. »
Et puis voilà le bon apôtre,
Qui, recomposant son maintien,
Pour en former un avis mitoyen,
Prend quelque chose et de l'un et de l'autre ;
Puis tout-à-coup se jetant entre eux deux :
« Monsieur, dit-il, s'adressant à l'un d'eux,
Dans un sens, je ne puis blâmer votre adversaire ;
De l'autre, je me pique en tout d'être sincère.
En y réfléchissant, votre avis a du bon ;
Et je serois tenté de vous donner raison,
Si mon avis avoit quelque importance. »
Quel fruit lui revient-il de sa rare prudence ?
Aucun ne veut de son appui,
Et pour prix de sa complaisance,
Chacun sort mécontent et fatigué de lui.
Or, maintenant, au langage insipide
Du complaisant adulateur,
A l'entêtement intrépide
Du farouche contradicteur,
Ajoutons le calme stupide,
Le ton méticuleux, et l'orgueil circonspect

De ce mortel pour lui plein de respect,
Qui croit, en conversant, sa gloire compromise;
Observe beaucoup, parle peu;
Voudroit faire fortune au jeu,
Mais craint de hasarder sa mise;
Pour jouer à coup sûr pèse tout ce qu'il dit;
D'un simple amusement se fait une entreprise;
Par son air réservé, son parler triste et sec
Tient le cercle en arrêt et la joie en échec;
Sur lui tremble de donner prise;
Craint un malentendu, redoute une méprise;
Contredit rarement, moins souvent applaudit;
Ignore l'abandon, se défend la franchise;
Demeure retranché dans sa grave sottise;
Doute par vanité de tout ce qu'il apprit (10),
Et meurt sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.
Cet homme est fatigant et non pas dangereux.
Mais tel n'est point ce personnage affreux,
Le médisant, qui, semant le scandale,
Distille le poison de sa langue infernale.
Son oreille attentive et ses yeux indiscrets,
Pour les trahir ont surpris nos secrets.
Seul il flétrit tout ce qu'il touche;
A peine il vient d'ouvrir la bouche,
Vingt réputations ont péri sous ses traits.
Cependant on l'écoute : il s'échauffe, il s'anime :
Ce qu'il a dit en prose, il veut le mettre en rime.

Le Zoïle en cela n'est point malavisé,
De la prose à ses vers le passage est aisé.
Dès long-temps ils ont fait une étroite alliance,
Et la prose se plaint de cette ressemblance.
C'est trop peu de ses ennemis:
Il n'épargne pas ses amis.
Ses amis pourroient dire au cruel satirique,
Ces mots d'un roi prophète et poëte lyrique:
« Que mes persécuteurs s'acharnent contre moi (11);
Que mes rivaux me déchirent; mais toi!
Toi que j'aimai comme mon frère,
Qui partageois la table de mon père,
A qui j'ouvris mon cœur, dont je serrai la main,
Comment de ton ami te fais-tu l'assassin? »
Inutile reproche! il veut une victime;
Mais la punition se trouve près du crime;
Il lit dans vos regards qu'à lui seul il a nui,
Et n'a, par ses noirceurs, déshonoré que lui.

Tairons-nous le brouillon, dont autrefois Molière (12)
D'un pinceau vigoureux eût tracé le portrait,
Et dont Gresset, à sa manière,
Sous le nom du *Méchant*, crayonna quelque trait?
Lorsque de l'Éternel la sagesse profonde,
Dans les abîmes du chaos
Séparoit l'air, la flamme, et la terre et les flots,
Un génie ennemi, perturbateur du monde,
Pour retarder le chef-d'œuvre de Dieu,

De nouveau brouilloit l'air, l'eau, la terre et le feu ;
Le brouillon, de ce monstre et le fils, et l'image,
De son perfide bavardage,
De ses propos insidieux
Va par-tout répandant les poisons odieux.
A peine le traître à l'oreille
A dit un mot, la paix n'existe plus ;
Tous les cœurs sont aigris, tous les nœuds sont rompus ;
Même entre deux amis qu'on avoit vus la veille,
Sans autre conciliateur
Qu'un flacon, de la paix joyeux médiateur,
Tous deux auprès de la même bouteille,
A même table assis en un festin,
Le pardon sur la bouche et le verre à la main,
Se verser en riant le doux jus de la treille ;
A la voix du brouillon, infame délateur,
Le soupçon assoupi tout-à-coup se réveille,
Et peu s'en faut qu'un cartel inhumain
Ne mette à tous les deux le glaive dans la main.
Qu'arrive-t-il ? les torts s'oublient,
Les intérêts se concilient ;
Des traités de paix sont conclus ;
Chacun les signe, et lui seul est exclus.

Que de prétentions, de travers, de caprices,
De l'art de converser dangereux ennemis,
En rivaux tracassiers transforment des amis !
Du cœur humain sombres dominatrices,

C'est vous, sur-tout, fougueuses passions,
Dont les folles émotions
Des plus chers entretiens nous gâtent les délices;
Pour en savourer la douceur,
Il faudroit y porter l'heureuse paix du cœur,
Et s'imposer des sacrifices.
Mais quoi! chacun de nous dans la société
Que l'exigence blesse et que l'intérêt mine,
Au lieu de l'aimable gaieté
Porte souvent l'humeur chagrine
De l'intraitable vanité;
Ou les projets cruels que la haine rumine,
Ou de l'amour qui le domine
La morne taciturnité.
Regardez cet avare en proie à sa richesse,
Et d'un gros revenu puni par sa tristesse:
Dans un cercle indulgent de paisibles amis
Si quelquefois par grace il est admis,
Et quitte son trésor pour leurs douces séances;
De ses dettes, de ses créances,
De la perte et du gain chaque jour calculés,
De ses chiffres accumulés,
De son crédit qui décroît ou s'augmente,
Des fonds dormant dans son coffre à trois clés,
En vain il croit pouvoir oublier la tourmente,
Et dans un groupe aimable où règne la gaieté,
Apporter l'alégresse et la sérénité;
Toujours à lui-même semblable,

De son cœur avaricieux,
S'il ne gagne au piquet, n'attendez rien d'aimable;
Tout plein de ses calculs, son instinct soucieux,
Comme de ses pensers, de ses discours s'empare.
Il ne parle jamais, dans son jargon barbare,
Que de rentes, de placements,
Et d'intérêts et de remboursements.
Pour vous apitoyer sur ses pertes passées,
Il tire un assignat de ses poches percées.
Là-dessus, redoublant de déclamation,
Il s'élève avec passion
Contre l'amour du mieux dont la France s'enivre,
Et qui fit qu'un beau jour, des rentiers naufragés,
Tous les débris à-la-fois submergés
Allèrent se noyer dans la mer du grand-livre.
Par ces durs souvenirs tout-à-coup excité:
« Quoi! ce luxe, dit-il, dont la folle magie
Amusa si long-temps notre perversité,
Ce maudit luxe est donc ressuscité?
Vainement donc nous avions suscité
Ces braves citoyens, dont l'austère énergie
Devoit, par l'abstinence et par l'adversité,
Corriger pour long-temps cette grande cité? »
Puis, renfrognant sa maigre et dolente effigie,
Qui par le Chambertin ne fut jamais rougie,
Il blâme avec vivacité
De nos banquets pompeux la ruineuse orgie,
Et permet tout au plus le scandale d'un thé.

Lui-même, en fait d'épargne, il veut être cité;
Et, pour prêcher d'exemple, éteint une bougie
Qui brûle sans nécessité.
En sortant, il rencontre un rival d'avarice:
Deux Harpagons ensemble: quel bonheur!
Et que Molière en eût ri de bon cœur!
Le premier, saisissant l'occasion propice,
Dit au second: « Monsieur, mille pardons;
Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
Quelques vins, qui de vous n'étoient pas trop indignes;
Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
Et les flacons vidés, et même les bouchons,
Je vous saurai gré du message.
C'est vous faire descendre à de bien petits soins;
Mais vous vous occupez comme moi du ménage,
Et sûrement, si vous m'en aimez moins,
Vous m'en estimez davantage. »

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

(1) Les sots et les pervers se rapprochent entre eux.

On a vu des gens d'esprit, des gens aimables, à mesure qu'ils se livroient à leurs passions et s'éloignoient de la morale, perdre insensiblement leurs qualités brillantes, et tomber enfin dans la dernière classe des ignorants et des sots. La société a, comme le ciel, ses anges tombés, que le vice a rendus difformes, et qui, dans leur chute, deviennent des esprits de ténèbres. J. B. Rousseau a fait quatre vers qui renferment un grand sens:

Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien:
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et vous direz: C'est un sot sous le masque.

Il est une chose que les sots et les pervers ne soupçonnent point; le sentiment des convenances; la rectitude des idées morales leur manque presque au même degré. Il est une foule de circonstances où le sot et l'homme pervers se rapprochent, se touchent, agissent ensemble, et peuvent être pris l'un pour l'autre.

(2) Le caractère est dans le monde
Un pouvoir plus sûr que l'esprit.

Le naturel est dans la conversation comme dans les livres; c'est le plus sûr moyen de plaire; on est ébloui par les qualités de l'esprit; on s'attache par celles du caractère. L'homme qui plaira toujours le plus dans la conversation

est celui qui sera doué d'un heureux caractère, et qui aura le caractère de son esprit.

« Au lieu de sortir de notre naturel, dit le *Spectateur*, pour en choisir un étranger, il vaudroit mille fois mieux nous exercer à polir le nôtre, et à devenir plutôt un bon original qu'une méchante copie; du moins on ne voit aucun esprit si grossier et si rude qu'on ne puisse amener, en suivant la tournure qui lui est propre, à quelque usage agréable dans la conversation, ou dans les affaires de la vie civile. Une personne d'une humeur fort brusque, et peu attachée aux cérémonies ordinaires de la bienséance, plaira, de même que Manly, dans la comédie, par la seule grace que la nature donne à toutes actions qui viennent de sa part. Ceux qui ont du feu et de la vivacité ne manqueront pas d'avoir leurs admirateurs; et même les gens sombres et mélancoliques peuvent divertir quelquefois. »

(3) Chaque mot lui fournit un texte
Où son orgueil fait revenir le *moi*.

Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, a tracé le portrait d'un fat qui se loue sans cesse. « Je vois de tous côtés, dit-il, des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui représente toujours leur impertinente figure; ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux. Ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé. Ils sont un modèle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part! Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite, et de ses talents; mais comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc et nous la prîmes. Un homme qui paroissoit assez chagrin commença

par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations : Quoi ! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes, et qui ramènent tout à eux ! — Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais. J'ai du bien, de la naissance ; je fais de la dépense ; mes amis me disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela. Si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie. »

Comme on est en garde contre l'égoïsme, il prend souvent des détours pour arriver à son but. Il y a des gens qui déclarent, non sans quelque degré de honte, qu'ils possèdent toutes les vertus cardinales, ayant soin de commencer par les dégrader, en les représentant comme des foiblesses ; ils avouent ensuite qu'ils sont assez malheureux pour être chargés de toutes ces foiblesses-là. Tous les jours on les entend s'accuser d'être trop bons, d'être trop sensibles, d'être trop délicats : c'est un grand malheur d'avoir tant de vertus ; *mais on ne peut se corriger.*

Au reste, je ne sais pas pourquoi on prend de si grandes précautions pour parler de ses qualités morales ; il est presque reçu dans le monde qu'on peut se louer de ces choses-là ; on peut vanter son caractère et se donner des vertus qu'on n'a pas, sans craindre de scandaliser personne, et sans que l'envie y prenne garde. Vous vous ferez bien plus de tort dans l'opinion de beaucoup de gens, si vous allez leur dire que vous avez de l'esprit.

(4) Aussi, pareils en tout au bizarre langage
De ce mortel distrait dont j'ai tracé l'image.

Bondi a fait le portrait de cet homme léger, insouciant, et distrait :

« Mopse n'est pas ainsi ; homme éternellement fatigant (*),

(*) Non così Mopso, seccatore eterno,
Che con lui venne, e coraggioso e franco
Te non più visto e sconosciuto affronta,

il s'adresse à vous sans vous connoître, et aussitôt, comme s'il en avoit le droit, il vous demande qui vous êtes, d'où vous venez, et où vous comptez aller; puis il oublie les questions qu'il vous fait, se tourne vers un autre endroit où l'on parle, interrompant ainsi les discours d'autrui et ne finissant pas le sien; s'il s'aperçoit que l'on s'entretienne en secret, il se joint à l'entretien : souvent il ôte la chaise à celui qui est assis : si quelqu'un dort dans un coin, il lui donne sur le nez un coup de ses doigts, et continue sa route en riant. »

(5) Son inspection vagabonde
Tous les matins recommence sa ronde.

Les hommes que peint ici Delille ne sont que trop communs par tous pays. Bondi en a parlé aussi dans son poëme. Le portrait qu'il en fait est un peu long : nous n'en citerons qu'un passage :

« Parfaitement (*) instruit des moindres événements de chaque jour, Égiste est en quelque sorte un *portefeuille* d'une foule de nouvelles galantes, que tantôt il confie à voix basse, et tantôt répand en public. Quel secret un jaloux peut-il avoir qu'il ne sache? il connoît toutes les vicis-

E tutto a un tempo, come dritto ei v' abbia,
Chi sei ti chiede, d'onde vieni, e dove
Pensi d'andar; poi d'aver chiesto obblia,
E volge altrove, ove si parla, e a mezzo
Tronca il discorso altrui, nè il suo finisce;
Ma se altri scorge ragionar secreto,
Vi s'intrude egli ancor: spesso a chi siede
Sottrae lo scanno; e se talor per sorte
Gli occhi in disparte sonnacchioso abbassa,
Sul naso a lui le temerarie dita
Scocca improvviso, e poi passegia, e ride.
(*) Istrutto appieno, un *portafoglio* il credi
Di galanti moltiplici novelle,
Che or secreto confida, ed ora sparge
Pubblico messagero. E quale arcano

situdes de l'amour, les légères causes des fréquents dégoûts, les divers événements de la veille, les rixes nées de la jalousie, les flammes languissantes et celles qui ne font que de naître, les constances forcées, les infidélités secrètes, souffertes avec une paix réciproque, sujets si doux du chuchotement des femmes. Demandez-lui, si vous desirez le savoir, qui paroîtra bientôt sur la scène, de la musicienne Phryné ou du danseur Narcisse; celui-ci, cher aux épouses italiennes, et celle-là à leurs maris. »

Ces sortes de gens que vient de peindre Bondi, recherchent sur-tout les anecdotes qui puissent divertir, et prêtent aux récits plaisants. L'agrément, disoit Duclos, est devenu si nécessaire, que la médisance même cesseroit de plaire, si elle en étoit dépourvue. Aussi une femme doit-elle bien moins se garder d'une chose répréhensible, que d'une aventure piquante à raconter. Si elle se conduit mal, et qu'il n'y ait rien de plaisant à dire sur sa conduite, on n'en parlera pas; mais pour peu que sa conduite prête au ridicule, alors elle devient la proie de tous les conteurs, de tous les beaux diseurs, qui n'ont pas, il est vrai, un grand intérêt à venger la morale, mais ne veulent pas perdre une occasion de montrer leur esprit, et de divertir la société.

V' ha sì geloso ch' ei non sappia? A lui
Tutte son note le vicende ascose
Degl' instabili amor, le cagion lievi
Dei frequenti disgusti, i varj casi
Del dì già scorso, le gelose risse,
Le illanguidite e le nascenti fiamme,
Le forzate costanze, e le sofferte
Con mutua pace infedeltà secrete,
Dolci argomenti a feminil bisbiglio.
Chiedasi a lui, se hai di saper desio,
Qual sulle scene giugnerà tra poco
Musica Frine, o danzator Narciso,
Questo all' itale spose, e cara quella
Agl' itali mariti...

(6) Que j'arrive à regret au plus honteux des vices!
Le Mensonge est son nom.

Un homme, que madame Geoffrin connoissoit pour un menteur infatigable, raconta en sa présence un fait, dont elle nia la vérité, ne doutant pas qu'il ne fît à son ordinaire un nouveau mensonge. « Vous vous pressez trop, lui dit quelqu'un, de nier ce fait; car, par malheur, il est vrai. — S'il est vrai, répondit-elle, pourquoi monsieur le dit-il? » Le menteur véridique n'attendit pas, comme on le peut croire, la fin de la conversation, et lorsqu'il fut sorti, elle ajouta: « Quand un homme ment toujours, c'est comme s'il disoit toujours vrai; on n'a qu'à s'arranger pour croire toujours le contraire de ce qu'il avance: mais s'il s'avise de dire vrai quelquefois, que voulez-vous qu'on en fasse dans la société? Comment vivre et converser avec quelqu'un à qui on ne peut dire ni oui ni non? » (Ce trait est tiré d'une lettre de d'Alembert sur madame Geoffrin.)

Sterne disoit que le mensonge étoit la plus insupportable poltronnerie: c'est craindre les hommes et braver Dieu.

(7) Condamnée aux chagrins et livrée au soupçon,
Voyant par-tout et l'injure et l'offense,
Survient plus triste encor la sombre Défiance.

Delille a peint ailleurs la Défiance sous des couleurs encore plus sombres. Si l'on desire comparer ces deux morceaux, on trouvera le second dans le sixième chant du poëme de l'Imagination.

(8) Possédé de l'esprit de contradiction...

Molière, dans le *Misanthrope*, fait ainsi le portrait du contradicteur:

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.

L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

M. de Rhulières, dans son poëme des *Disputes*, a peint, avec autant d'esprit que de vérité, le disputeur et le contradicteur.

Je hais sur-tout, je hais tout causeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode;
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,
Et grands hommes d'état formés par les gazettes;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediroient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Broglie sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
. . . . . .
Avez-vous par hasard connu feu monsieur Daube,
Qu'une ardeur de dispute éveilloit avant l'aube...
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir entendu sans avoir contredit.

« Il y a des gens, dit Morellet, à qui l'on peut faire soutenir successivement deux opinions contradictoires, en avançant successivement deux propositions contraires. Deux hommes se promènent dans un chantier de marine. L'un dit: *Voilà du bois excellent.* — *Point du tout*, dit le contradicteur, *il ne vaut rien.* Le premier s'approche, et feignant de regarder avec plus d'attention: *En effet*, dit-il, *voilà le ver en plusieurs endroits.....* — *Le ver, dites-vous? il n'y en a pas vestige. C'est moi qui me trompois, et le bois est des plus sains que j'aie vus.* Ce dialogue, je l'ai entendu. »

(9) Bien plus insupportable encore,
Ce vil adulateur, qui toujours nous adore.

Il est une monnoie qui circule chez tous les peuples, en

tout temps, en tout lieu; quoiqu'elle soit reconnue fausse, tout le monde la prend; quoiqu'elle soit commune, elle ne perd jamais de sa valeur, et l'on obtient souvent en échange les choses les plus précieuses; cette monnoie est la louange.

Voici quelques traits du flatteur tel qu'il a été peint par Théophraste.

« Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance; et, dès qu'il a cessé de parler, il se récrie: Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin, de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achète des fruits, et les porte chez ce citoyen; il les donne à ses enfants en sa présence, il les baise, il les caresse. Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père! »

Le bon Plutarque compare les flatteurs aux poux: « car les poux, dit-il, s'en vont incontinent d'avec les morts, et abandonnent leurs corps aussitôt que le sang, duquel ils se vouloient nourrir, en est éteint; aussi, ajoute-t-il, ne verrez-vous jamais que les flatteurs s'approchent seulement des personnes dont les affaires commencent à se mal porter, et dont le crédit s'aille passant ou refroidissant. » Le même Plutarque prétend que la flatterie établit son empire sur l'amour-propre. « Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, dit La Rochefoucauld, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire. L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter. » Addison a dit:

« Lorsque la vanité d'un homme n'est pas assez vive pour le perdre, le flatteur ne manque pas de la réveiller et de lui fournir assez de mérite pour le rendre un sot. »

Il n'est point de métier si facile que celui de flatteur; si vous donnez un conseil, si vous hasardez une censure, il faut prouver ce que vous dites; si vous louez, vous n'avez point de preuves à donner. Damon me demande ce que je pense de son livre; je réponds qu'il est excellent, et je n'ai plus rien à dire. Si je dis qu'il a des défauts, il faut expliquer ma pensée, il faut motiver ma critique. Pour lui prouver que son livre ne vaut rien, il me faudra plus de peine qu'il n'en a pris lui-même pour le faire.

Duclos a dit que l'adulation même, dont l'excès se fait sentir, produit encore son effet. *Je sais que tu me flattes*, disoit quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.* Un homme d'esprit qu'on avoit comparé à Dieu, disoit: *C'est un peu fort, mais cela fait toujours honneur.*

Le grand Buffon, qui faisoit profession de ne pas aimer la poésie, lisoit cependant avec plaisir les vers que l'on faisoit à sa louange, et il avoit coutume de dire: « Il y a de l'idée dans ces vers-là. »

Ordinairement il n'y a rien à répondre à la flatterie: rien n'est plus embarrassant pour un homme sensé, que la louange qu'on lui adresse. Je n'ai jamais vu un homme d'esprit loué en face qui n'eût l'air d'un sot. Aussi lord Chesterfield conseille-t-il de louer les gens en leur absence. Le même écrivain donne aux flatteurs des conseils dont ils n'ont pas besoin. « Si vous voulez, dit-il, vous concilier d'une manière particulière l'affection et l'amitié de certaines personnes, soit hommes, soit femmes, tâchez de découvrir leur qualité brillante, en cas qu'elles en possèdent quelqu'une, et leur foiblesse dominante, car chacun a la sienne, et rendez justice à l'une, et un peu plus que justice à l'autre. Le moyen le plus sûr de réussir, c'est de louer les gens pour les qualités qu'ils n'ont pas, et dont ils ont la

prétention. Le cardinal de Richelieu écoutoit avec complaisance ceux qui louoient son talent pour la tragédie. Si vous parlez à un auteur qui a de la grace et du charme dans son esprit, vantez l'énergie de son style; trouvez de la souplesse et de la grace à celui qui n'aura que de l'énergie et de la force. Si vous rencontrez un auteur dramatique, ayez le soin de le louer sur celle de ses pièces qui aura le moins réussi; si vous louez quelque chose dans celui de ses drames qui est tombé, vous êtes sûr de lui faire tourner la tête. »

Nous pouvons avouer aujourd'hui que l'auteur de la Conversation ne fut pas lui-même toujours au-dessus de cette foiblesse. Il écrivoit assurément très bien en prose; mais on ne peut pas dire que ce fût son principal mérite littéraire; cependant il aimoit beaucoup mieux entendre louer sa prose que ses vers.

Ses poëmes les moins parfaits furent toujours ceux dont il entendit l'éloge avec le plus de plaisir, et même il nous a souvent assurés, dans les dernières années de sa vie, que s'il avoit à refaire sa traduction des Géorgiques, il n'y laisseroit pas un seul vers des premières éditions.

La flatterie a fourni à Sterne des traits fort piquants dans son *Voyage sentimental.*

« Passez, passez, nous n'avons point d'argent, disoient deux dames à un pauvre qui leur demandoit l'aumône. Le pauvre garda le silence pendant une minute ou deux, et renouvela sa prière.

« Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mes accents. Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnoie... Que Dieu vous bénisse donc, dit-il, et multiplie envers vous ses faveurs!... L'aînée mit la main dans sa poche.... Voyons donc, dit-elle, si je trouverai un sou marqué.... Un sou marqué! Ah! donnez la pièce de douze sous, dit l'homme; la nature a été libérale à votre égard, soyez-le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

« Volontiers, dit la plus jeune, si j'en avois.

« Beauté compatissante, dit-il, en s'adressant à la plus âgée, il n'y a que votre bonté, votre bienfaisance, qui donnent à vos yeux un éclat si doux, si brillant.... et c'est ce qui faisoit dire tout-à-l'heure au marquis de Santerre et à son frère, en passant, des choses si agréables de vous deux.

« Les deux dames parurent très affectées; et toutes deux à-la-fois, comme par impulsion, mirent la main dans leur poche, et en tirèrent chacune une pièce de douze sous.

« La contestation entre elles et le suppliant finit; il n'y en eut plus qu'entre elles, pour savoir qui donneroit la pièce de douze sous; pour finir la dispute, chacune d'elles la donna; et l'homme se retira. »

Dans une notice de M. Walckenaer sur les manuscrits inédits de Montesquieu, inserée dans les *Archives Littéraires*, on lit la pensée suivante: « Un flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun maître. » Cette pensée, digne de Tacite, ne se trouve dans aucune des nombreuses éditions de Montesquieu, publiées jusqu'à ce jour.

(10) Doute par vanité de tout ce qu'il apprit,
Et meurt sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.

L'auteur du *Spectateur* prétend qu'on trouve à peine une seule personne qui ne soit plus sensible à la réputation d'avoir de l'esprit et du discernement, qu'à celle d'avoir de la probité et de la vertu.

« Rien ne gâte plus la conversation, dit le docteur Swift, que le desir d'y montrer de l'esprit: c'est un défaut auquel personne n'est aussi sujet que les gens d'esprit eux-mêmes, et dans lequel ils tombent plus fréquemment lorsqu'ils sont ensemble. Ils regarderoient leurs paroles comme perdues, s'ils avoient ouvert la bouche sans dire quelque chose de spirituel. C'est un tourment pour les assistants, ainsi que pour eux-mêmes, que la peine qu'ils se donnent, et les ef-

forts qu'ils font souvent sans succès. Ils se croient obligés de dire quelque chose d'extraordinaire, qui les acquitte envers eux-mêmes, et qui soit digne de leur réputation. »

Aujourd'hui la manie de penser, de raisonner, de disserter, a remplacé celle de l'esprit. On dit: *Voilà un homme fort, voilà un homme profond*, comme on disoit autrefois : *voilà un homme spirituel.* Dans le siècle dernier, on disoit qu'un homme *faisoit de l'esprit;* il nous semble qu'aujourd'hui on *fait du génie.* Cette manie est assurément encore plus ridicule que la première.

(11) « Que mes persécuteurs s'acharnent contre moi ;
Que mes rivaux me déchirent; mais toi!
Toi que j'aimai comme mon frère,
Qui partageois la table de mon père,
A qui j'ouvris mon cœur, dont je serrai la main,
Comment de ton ami te fais-tu l'assassin? »

Ces vers sont une imitation de ce passage des Psaumes de David :

Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. (Psaume LIV, verset 12 et suiv.)

(12) Tairons-nous le brouillon, dont autrefois Molière
D'un pinceau vigoureux eût tracé le portrait,
Et dont Gresset, à sa manière,
Sous le nom du *Méchant*, crayonna quelque trait?

Le brouillon dont parle ici Delille, ne ressemble point à celui de Gresset, et n'en est pas moins dans la nature.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Le portrait du discoureur aimable. Les qualités qui font l'homme aimable dans la conversation; les défauts qu'il évite, tels que la manie de l'érudition, la manie du bel esprit, du purisme, le ton criard, le ton tranchant, le ton querelleur. L'esprit conciliant et tolérant de l'homme aimable; son éloignement pour la malignité et la satire. De la modestie. Succès qu'obtient l'homme aimable dans la société. Des femmes; leurs caractères, leurs goûts, leur éloge. Portrait de madame Geoffrin.

LA CONVERSATION,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

Mais voilà trop de fous, de sots et de méchants;
Et, puisque le mérite a des droits à mes chants,
Il est temps de mêler à ces tristes peintures
Et des esprits moins faux, et des ames plus pures.
La Fontaine, toujours utilement cité,
Nous dit que sa devise est la diversité;
Homère, dont la muse, en images fertile,
Chargea de mille objets le bouclier d'Achille,
De l'enfer et du ciel, de la terre et des eaux,
Dans ses vers immortels étale les tableaux,
Et les combats sanglants et la moisson féconde:
Ses chants sont la nature, et son poëme un monde.
L'Homère des Latins, avec plus d'art encor,
De la variété déploya le trésor;
Après avoir, dans l'infernal abîme,
Creusé la demeure du crime,
D'un triple mur d'airain environné Pluton,
Composé de serpents les tresses d'Alecton,
Peint de l'hydre en fureur la gueule épouvantable,
Et le fougueux Cocyte, et son hideux nocher,

Et des filles d'enfer le courroux indomptable,
Et Sisyphe, au sommet d'un mont insurmontable,
Roulant, les bras tendus, son éternel rocher;
Bientôt, parmi les fleurs et la rosée,
Loin de ces abîmes brûlants,
Dans ses vers consolants,
Il ouvre aux morts heureux le riant Élysée :
Sous l'ombrage odorant des jeunes arbrisseaux,
Les endort au bruit des ruisseaux;
Et, dans leur paisible retraite,
Contre les souvenirs d'une vie inquiète,
De l'oublieux Léthé leur fait boire les eaux.
Toi donc, qui, sur les pas du maître que j'adore,
Imitas quelquefois avec fidélité
Et sa douce élégance et sa simplicité,
O ma muse! essayons de l'imiter encore
Dans sa riche variété.
Des ridicules et des vices
Qui des cercles polis souvent sont les supplices,
J'ai, par tes mains, dessiné le tableau;
Viens, reprends tes couleurs, ressaisis ton pinceau (1),
Et peins-nous, à son tour, le discoureur aimable
Qui, par un charme inexprimable,
Comme des bons esprits, modèle des bons cœurs,
Causeur ingénieux, citoyen estimable,
Et, parant la raison de brillantes couleurs,
Dans les épanchements d'un entretien facile,
Ressemble à l'arbre agréable et fertile

Qui nous promet des fruits, en nous donnant des fleurs.

Cher même aux rivaux qu'il efface,
Le discoureur aimable est ce mortel charmant
Qui, sans paresse et sans empressement,
Répond avec justesse, interroge avec grace,
Nourrit l'attention, et jamais ne la lasse;
Parle, s'arrête et reprend à propos:
De sel sans âpreté, de gaieté sans grimace
Assaisonne ses moindres mots;
D'inutiles détails ne charge point sa phrase;
Et, simple avec noblesse, et noble sans emphase,
A l'estime du sage et le respect des sots.
Dans son aimable conférence,
Les égards attentifs, l'honnête déférence,
La caressante aménité,
La délicate urbanité,
Calment d'un vain babil la folle intempérance,
Font grace à l'importunité,
Apprivoisent l'intolérance,
Et désarment la vanité.
Réservé sans froideur, doux sans afféterie,
Il fuit également la morgue du docteur,
Et du savant dissertateur
La prolixe pédanterie,
Et la sèche âpreté de l'argumentateur,
Par qui l'humeur la plus douce est aigrie;
Et du fade complimenteur

L'insipide cajolerie.
Vous ne le verrez point à ses décisions
Asservir nos opinions.
Jadis, quand je traçai les lois du paysage,
De notre aimable fablier
Empruntant le simple langage,
Je redisois au jardinier :
« Laissez là votre serpe, instrument de dommage. »
Je demandois qu'au sortir du berceau,
Chaque plante, chaque arbrisseau,
Pût à son gré déployer son feuillage ;
Que, bravant le croissant, l'échelle et le treillage,
Chaque branche, en dépit des vieux décorateurs,
Et des ciseaux mutilateurs,
Pût rendre un libre essor à son luxe sauvage,
Suivre sa fantaisie, et dépasser ses sœurs ;
Qu'on affranchît les bois, la terre et l'onde...
Tel doit être un jardin, tel doit être le monde.
Le libre épanchement de l'esprit et du cœur,
Voilà des entretiens la première douceur.
Ils ne connoissent point le pouvoir arbitraire.
Les conversations sont l'état populaire (2) :
Nul n'y veut être dominé ;
On y déplaît, en cherchant trop à plaire ;
Et qui veut régner seul, est bientôt détrôné.
Dans ses promenades royales,
Autrefois, nous dit-on, le superbe Tarquin,
Des plantes de son parc tyran républicain,

Mutiloit sans pitié les tiges inégales
Dont la tête orgueilleuse ombrageoit leurs rivales,
Et niveloit les fleurs de son jardin.
Tel est l'orgueil : dans sa fierté chagrine
Il voit d'un œil jaloux tout ce qui le domine;
Et, détestant l'empire d'un rival,
Ne souffre point de maître, et craint même un égal.
L'aimable discoureur jamais ne nous occupe
De ses talents, de son emploi;
Il sait combien l'orgueil est dupe,
Quand il ramène tout à soi.
Ainsi qu'une eau douce, limpide et pure,
Dans le canal où son lit est tracé,
Du terrain qu'elle a traversé
Ne prend l'odeur, le goût, ni la teinture;
Poëte, commerçant, orateur ou soldat,
En discourant il sait oublier son état:
A tous les arts il rend hommage,
Parle à chacun de son métier,
A l'écrivain de son ouvrage,
Au peintre, de dessin, de manœuvre au guerrier;
Au savant, des siècles antiques,
Au négociateur, d'intérêts politiques,
Au juge, de procès, d'argent au financier.
Le chantre harmonieux, l'algébriste sauvage,
Le mondain enjoué, l'austère magistrat,
Surpris, dans ses discours, d'entendre leur langage,
Partent contents de leur état,

Et se flattent de son suffrage.
Ainsi tous les esprits lui sont conciliés ;
Les amours-propres qu'il ménage
Autour du sien sont ralliés :
Soumis, sans être humiliés,
Tous, à l'envi, déposent à ses pieds
De leur respect l'hommage volontaire ;
La haine même est réduite à se taire,
Et de ses ennemis il fait des alliés.
Son érudition ne bat point nos oreilles
Des auteurs anciens et nouveaux ;
Il ne se venge pas sur nous de ses travaux,
Ne nous punit point de ses veilles :
Comme un parfum délicieux,
Dont la mollesse orientale
Remplit un flacon précieux,
En légères vapeurs sa science s'exhale,
Se laisse deviner, et jamais ne s'étale
Dans des discours ambitieux.
C'est ce ruisseau, dont les ondes captives
Caressent mollement leurs rives :
Sans effort, sans bruit, sans fracas,
Son savoir se répand, et ne déborde pas.
Mais, s'il craint le savoir prodigue,
Dont la profusion fatigue,
Et dont j'ai peint tantôt l'ennui fastidieux,
Il n'évite pas moins le ton mystérieux,
L'orgueil discret, la morgue taciturne (3)

De ce savant, lucubrateur nocturne,
Qui, dans le fond de son docte réduit,
De ses tablettes vermineuses
Ayant compilé jour et nuit
Les richesses volumineuses,
De ses recherches lumineuses
Pour lui seul conserve le fruit;
Et, semblable à ce riche avare
Couché sur l'or qu'il accapare,
Fait de sa tête un coffre-fort
Qu'il referme avec soin, et qu'avec peine il ouvre;
Possesseur moins jaloux, l'homme aimable découvre
Les trésors précieux conquis par ses travaux;
Lui-même en est payé par des trésors nouveaux.
Son entretien est un échange;
Et, pareil au vaisseau qui porte à son retour,
Pour le nectar du Rhin, les étoffes du Gange,
Il donne et reçoit tour-à-tour;
Il évite avec soin les phrases populaires,
Les lieux communs et les propos vulgaires.
Il ne dit point qu'il fait chaud, qu'il fait froid (4);
Dans quelle année, en quel endroit
Les vivres furent chers, la moisson abondante,
Les gens qu'il voit, les maisons qu'il fréquente;
Que Corneille est sublime et Racine galant;
Que le Français est parfois turbulent;
Que des fontes de neige ont enflé la Dordogne;
Que le blé manque en Beauce, et le vin en Bourgogne.

Mais il hait encor plus le jargon précieux (5)
Dont l'hôtel Rambouillet tourmentoit nos aïeux,
Quand, sous les étendards des Cotin, des Voiture,
Des bataillons de beaux esprits,
Régents accrédités de la littérature,
Que de Boileau l'inflexible censure
De leur trône usurpé jeta dans le mépris,
Dans leurs phrases entortillées
Par le faux goût du jour de clinquant habillées,
De l'affectation se disputoient le prix;
Mettoient la langue à la torture,
Et triomphoient de n'être pas compris.
Disciple heureux de la nature (6),
D'une phrase naïve et pure
Il ne demande point pardon,
S'exprime avec clarté, parle avec abandon;
N'ambitionne point une finesse obscure;
Fuit d'un style apprêté la pénible tournure;
De fleurs, sans art, sème son entretien;
Quelquefois à la langue, en dépit du purisme,
Ose faire présent d'un heureux solécisme,
Scandale du grammairien;
Et bravant du logicien
Le pédantesque rigorisme,
M'instruit de quelque chose, ou m'amuse d'un rien.
Sur-tout il se défend des sons durs que hasarde
Des parleurs mal instruits la nation criarde;
Dans les clubs, ébranlés par leurs rauques accents,

Il laisse s'enrouer leurs gosiers glapissants.
Les Stentors des salons sont pour nous un supplice ;
Il faut, en conversant, qu'un heureux artifice,
De l'échelle vocale étudiant les tons,
Adoucisse à propos ou renforce les sons.
L'organe humain ne veut ni roideur, ni mollesse :
Trop foible il nous échappe, et trop fort il nous blesse ;
Le doux parler nous plaît ; et, toujours redouté,
L'homme le plus bruyant est le moins écouté.
Pareil au flot grondant qui vient battre la rive,
Damon le clabaudeur, en mugissant, arrive (7):
Du bas de l'escalier, par de fréquents éclats
Son formidable abord s'annonce avec fracas ;
Il entre : son salut vous a rompu la tête ;
Sa bouche est un volcan, sa voix une tempête.
On se plaît à causer avec ses bons amis ;
Mais quand leur voix trop forte à l'orage est pareille,
Leur amitié devient un tourment : notre oreille
Appelle la parole et repousse les cris.
Bien plus puissant encor, l'attrait du caractère,
Des plus rares vertus lui prêtant le secours,
D'un causeur agréable embellit le discours ;
Sans timide indulgence et sans rigueur austère,
De ses sentiments vertueux
L'épanchement affectueux
A ses expressions prête un charme qu'on aime :
Franc sans témérité, discret avec candeur,
Il parle avec une noble pudeur

De ses entours, des siens et de lui-même :
Il ne fait point des récits éternels
De ses arrangements, de ses soins paternels.
Pour ceux à qui du sang la chaîne l'intéresse,
Il n'a point d'un badaud la bourgeoise tendresse ;
Ne vous parle point des leçons
Que l'on donne à ses enfançons ;
Il ne vous poursuit point des droits de sa famille,
Du rang de ses garçons, de la dot de sa fille;
Mais il est loin de ce fou du bel air,
A l'esprit gauche, au cœur de fer,
Qui, pour mieux s'éloigner des manières antiques,
Cachant dans sa maison ses plaisirs domestiques,
Croit malséant de parler de ses fils,
De ses parents les plus chéris ;
Se sépare en public de sa sœur, de son frère,
N'oseroit devant un voisin
Prononcer le mot de *cousin*,
N'a point de tante, et presque point de mère,
Et, par bon ton, se défend d'être père.

Dans sa douce amabilité
Et sa tendresse héréditaire,
L'honnête homme écoutant sa sensibilité,
N'ordonne point à son cœur de se taire.
Sorti de sa maison comme d'un sanctuaire
Où la seule vertu fut sa divinité,
Dans ce grand monde, où de la vanité

La brillante frivolité
Immole la nature au vain desir de plaire,
Il porte, sans rougir, l'esprit de parenté :
Les grands airs n'ont jamais dénaturé son ame ;
Par un heureux instinct, de bonne heure il apprit
A chérir les doux noms et de mère et de femme :
Le bon cœur fait le bon esprit.
S'il blâme, il veut que la censure
Soit un conseil, et non pas une injure ;
S'il loue, il fuit le ton flatteur ;
Il sait qu'un mot adulateur
Démenti par la conscience,
D'une juste pudeur fait rougir notre front,
Et qu'un éloge est un affront,
S'il n'est pas une récompense.
On passe à l'homme aimable une juste défense ;
L'honnête homme chemine entre ce double écueil,
Même en le combattant il ménage l'orgueil.
Le sage aux sots peut montrer leur image,
Mais ne leur jette point le miroir au visage.

Il est un art heureux, dont la dextérité
Donne un air d'obligeance à l'âpre vérité.
Le boxeur furieux, tout bouillant de colère,
S'élance sur son adversaire,
Meurtrit, à poings fermés, et sa tête et ses bras,
Fait voler ses dents en éclats :
Son art est un fléau, son triomphe est un crime.

Le bon plaisant est ce maître d'escrime,
Qui, dans le choc d'un cartel inhumain,
Par son cœur indulgent laissant guider sa main,
Loin d'employer à servir sa vengeance
De son bras exercé la vieille expérience,
Fait de son épée un fleuret,
Use, en jouant, de cette arme innocente,
Retient, près de frapper, la pointe menaçante;
Tantôt, l'œil attentif et le corps en arrêt,
Noblement se présente, adroitement s'efface,
Pare avec art, ou riposte avec grace,
Amollit son attaque et foiblit à dessein:
C'est un athléte, et non un assassin.
Il laisse respirer son trop foible adversaire,
Prolonge, sans blessure, un combat sans colère;
Dans son antagoniste épargne son ami,
Et s'en fait un rival et non un ennemi.

L'homme sensible, ainsi, jamais n'abuse
Des avantages de l'esprit,
Et quand la vanité confuse
Souffre, en déguisant son dépit,
Du mot piquant dont le cercle s'amuse,
De son succès cruel le premier il s'accuse,
Et souffre du mot dont on rit:
Il joint un baume heureux à la fléche qu'il lance,
Respecte la foiblesse, épargne l'innocence;
Se joue autour du cœur, et ses traits délicats

Effleurent l'amour-propre, et ne le blessent pas.
La bonté fait sa politesse (8),
Le malheur est sacré pour sa délicatesse ;
Tous ces défauts d'un corps ou difforme, ou grossier,
De la nature ouvrage irrégulier,
Le pied tortu, la jambe circonflexe,
D'un dos voûté l'éminence convexe,
La langue qui, dans le palais,
Cherchant des mots qui n'arrivent jamais,
Semble, en balbutiant la plus belle pensée,
Du filet de l'enfance encore embarrassée,
Et dont le bégaiement, consolant le muet,
A chaque son qu'elle tâche d'émettre,
Tourmente en vain tout l'alphabet,
Et lutte contre chaque lettre ;
L'œil isolé qui, seul chargé de voir,
Somme en vain son second de remplir son devoir ;
Le bras manchot qui, resté sans office,
Laisse au survivancier tout le poids du service,
Ne le trouvent jamais ni malin, ni moqueur ;
Pour lui les seuls défauts sont les défauts du cœur.
Il s'interdit l'infame médisance,
L'exigence au ton dur, l'altière suffisance,
Des reproches amers l'injurieuse aigreur,
Les accents du soupçon, l'expression du blâme,
Le sarcasme cruel, la mordante épigramme (9),
Et l'ironie au ton moqueur :
Le trait, en s'échappant, déchireroit son cœur.

Sur-tout d'un tort réel, d'une vérité dure,
A l'amour-propre il sauve la blessure,
Et ne l'accable point de sa triste raison.
L'expérience apprit à son cœur juste et bon,
Que la plus déchirante injure,
Celle qui, dans un cœur profondément blessé,
Laisse le trait fatal pour jamais enfoncé,
Que l'orgueil jamais ne pardonne,
Ce ne sont point les torts qu'on nous prêta,
Le ridicule qu'on nous donne,
Mais le ridicule qu'on a.
Ses vertus n'ont rien de farouche;
Ses moindres mots ont un charme qui touche;
La compatissante bonté,
La tendre sensibilité
Se peignent dans ses yeux, s'expriment par sa bouche.

Mais quelle autre divinité
Au front serein, à l'air doux et timide,
Sans ornement, et non pas sans beauté,
Les yeux baissés, l'accompagne et le guide?
Ah! je la reconnois: noble et simple, son nom (10),
A tous nos jeunes fats j'en demande pardon,
Est Modestie, aimable enchanteresse,
Qui jamais n'éblouit et toujours intéresse:
De l'esprit social c'est le premier lien.
L'aveugle orgueil vainement la condamne,
Sa craintive pudeur ne lui dérobe rien;

Et quand, pour échapper au vulgaire profane,
Au fond d'un puits loge la Vérité,
La Modestie, à notre œil enchanté,
Offre un vêtement diaphane ;
Ses attraits sont voilés, mais ne sont pas perdus,
Et ce voile lui-même est un charme de plus.
Tel le tissu d'une gaze légère,
Embellissant l'objet qu'elle semble cacher,
Invite l'œil à le chercher
Sous cette parure étrangère.
L'obstacle a ses plaisirs pour notre œil curieux :
La fable d'un nuage environnoit les dieux ;
Et la beauté la plus divine
N'est pas celle qu'on voit, mais celle qu'on devine.
Ainsi l'homme modeste, à lui-même étranger,
Nous plaît sans le savoir, charme sans y songer.
Ainsi de son esprit qui toujours nous attache,
On aime ce qu'il montre et même ce qu'il cache ;
Discret, et non mystérieux,
Vous ne le verrez point, d'un regard curieux,
Fouiller dans les secrets des autres :
Il sait garder le sien ; et respecter les nôtres ;
Ou si, seul avec vous demeuré sans témoins,
Son œil curieux vous pénètre,
Sans vous troubler, fiez-vous à ses soins :
Ce qu'il desire de connoître,
C'est le secret de vos besoins.

Que l'indifférent égoïste (11),
D'un air distrait, insouciant et triste,
Semble, à regret, supporter vos discours;
L'homme poli sans peine en suit le cours.
Vous pouvez lui conter vos plaisirs, vos affaires,
Vos soins publics, vos travaux solitaires,
Vos infortunes, vos succès,
Votre projet de mariage,
Vos amours et votre procès;
Les bruits de votre voisinage,
Les tracas de votre ménage,
Rien n'est perdu ni fatigant pour lui;
Il sait braver ou déguiser l'ennui:
De sa courtoisie obligeante,
Prompte à saisir vos moindres mots,
L'attention encourageante
Suit avec intérêt le fil de vos propos;
Il dissipe un chagrin, il éclaircit un doute;
Son amitié vous parle, et son cœur vous écoute.
L'impolitesse est prompte à se lasser:
Bien dire et bien entendre est l'art de converser (12).
S'il raconte, il épargne à l'heureux auditoire
Les froides inutilités,
Et de tout l'ennui narratoire
Les prolixes futilités;
Ne se croit point chargé de rendre le langage,
Les gestes, les propos de chaque personnage;
N'imite point ce conteur qui farcit

D'épisodes traînants un ennuyeux récit,
A chaque mot fait une pause,
Et répète vingt fois : « J'oubliois une chose...
Je vous dirai dans un moment ; »
Dont les effrayantes préfaces
Vous annoncent obligeamment
Ce qu'il promet de dire longuement ;
Dont les narrés sont un tourment,
Et les promesses des menaces.
Son récit, d'un pas diligent,
Va droit au but, et plaît en abrégeant.
Ainsi, dans son discours, qui jamais ne vous lasse,
Le silence a son prix, le mystère sa grace.
Mais tel est le malheur de la société :
Le dégoût de bien près suit la satiété ;
Et le talent le plus sublime ([13]),
Pour garder long-temps notre estime,
A besoin de variété.

Qu'un parleur monotone en causant nous endorme,
Le mien sait éviter un langage uniforme ;
Il sait être à propos folâtre ou sérieux ;
Il s'accommode au temps, aux personnes, aux lieux.
Ainsi, développant sa flexible souplesse,
Un fleuve heureux avec mollesse
De ses bords variés embrasse les contours,
Suivant les lieux change son cours,
Gronde ou se tait, suit sa route ou serpente,

Tourne avec le terrain, s'abandonne à sa pente,
Arrose des champs nus ou des bocages verts;
S'attriste dans d'affreux déserts,
Se plaît dans de riches campagnes,
Traverse les vallons, tourne au pied des montagnes;
Dans le cristal de son limpide azur
Réfléchit l'éclat d'un ciel pur,
Les moissons d'alentour, les rives bocagères,
Et le rendez-vous des pasteurs,
La boisson des troupeaux et le bain des bergères,
La route des vaisseaux et des barques légères,
La ceinture des rocs et le miroir des fleurs.
Dans les cercles nombreux, en pourparler, à table,
Par ses discours plaisants ou sérieux,
Quelquefois instructif, et jamais ennuyeux,
Ainsi nous plaît le parleur agréable;
Son amabilité rend tout le monde aimable.
De nuage en nuage, ainsi de mille éclairs
L'étincelle électrique embrase au loin les airs:
Telle, en brillants reflets, la lumière se joue;
Tels tournent sur l'essieu les rayons de la roue,
Ou tel, sur la scène des eaux (14),
Le mouvement qui se propage
Gagne de proche en proche, et, jusques au rivage,
En cercles onduleux on voit rouler les flots.
Aussi quand il sort, il emporte
Sur ses rivaux un triomphe complet:
La reconnoissance l'escorte,

L'amitié lui rime un couplet;
L'envieux même lui pardonne,
Et tous les cœurs lui rendent en secret
Les hommages qu'il abandonne.
Il plaît à qui lui parle, il charme qui l'entend;
Et quand l'heure du départ sonne,
Chacun se retire content,
Moins de l'esprit qu'il a, que de celui qu'il donne.

Mais quoi! parmi tant de portraits divers,
Ce sexe intéressant, modèle de la grace
(Et j'en suis honteux pour mes vers),
Dans mes tableaux n'a pas encor de place;
Et mes pinceaux, dans leurs premiers essais,
De ces belles Athéniennes
Qu'adorèrent jadis Socrate et Périclès,
A peine dans l'histoire ont saisi quelques traits!
Nos aimables concitoyennes
A mon encens ont-elles moins de droits?
Rappelons-nous ce fameux Génevois
Qui, dans Saint-Preux nous peignant son image,
De son brillant génie aux belles fit hommage;
Et, pour mieux les flatter, s'en plaignit quelquefois.
Si j'en crois son expérience,
Ce qui blesse le plus ce sexe impérieux,
Ce n'est point le dépit, le soupçon, l'exigence,
Mais le dédain, la tiède négligence,
Et d'un cœur froid le calme injurieux.

Par ses accents flatteurs la louange l'attire ;
Par le silence il se croit avili ;
Son orgueil exigeant lui trouve un air d'oubli,
Et l'oubli lui déplaît bien plus que la satire.
Parlons-en donc, au risque d'en médire.
Avec ses penchants et ses goûts,
Ses défauts enchanteurs et ses tendres caprices,
Et ses moments d'humeur, et des moments plus doux ;
Ses habiles détours, ses charmantes malices,
Ce sexe aimable est là... Mais quel pinceau
Pourroit suffire à ce tableau !
Dans nos champs émaillés voyez ces fleurs sans nombre ;
L'une aime nos jardins, l'autre des monts déserts ;
Celle-ci les zéphyrs, celle-là les hivers ;
L'une veut le grand jour, l'autre se plaît dans l'ombre ;
L'une aime à s'enlacer à nos jeunes ormeaux,
L'autre croît sur des rocs, l'autre pend sur les eaux ;
L'une, du ciel qui la colore,
N'obtient qu'un feuillage inodore ;
L'autre, mêlée au serpolet,
De la jeune brebis va parfumer le lait.
De ce sexe adorable, à qui tout rend hommage,
Dans ces variétés je pense voir l'image.
Je ne puis à-la-fois retracer dans mes vers
Tant de caractères divers ;
Mais si j'en crois mon cœur, c'est à vous, sexe aimable,
Qu'on doit des entretiens le charme inexprimable :
Avec un tact plus fin, des sens plus délicats,

Vous gouvernez vos modestes états;
Vous maniez avec plus de souplesse
Des passions la sauvage rudesse...
Nous raisonnons, et vous persuadez.
Des graces que vous possédez
Votre langage se colore;
Du tendre épanchement d'un cœur affectueux
Votre expression semble éclore;
Tel un parfum voluptueux
N'attend, pour s'exhaler, qu'un des soupirs de Flore,
Ou les premiers regards d'un ciel pur et vermeil.
L'esprit de l'homme est un trait du soleil,
Le vôtre un rayon de l'aurore,
Ou du globe argenté qui, de l'azur des cieux,
Nous verse un jour si doux, et repose les yeux.
Sans peine on obéit au pouvoir qu'on adore:
Eh! quel peuple jamais a mieux connu vos lois?
De nos Français l'esprit chevaleresque,
Pour la beauté leur culte romanesque,
Vos regards séduisants, votre touchante voix,
Le respect et l'amour, tout assure vos droits.
Même lorsque le temps vient sur votre visage
Graver les injures de l'âge,
Et dépouiller de fleurs votre arrière-saison,
Des sens désenchantés si vous perdez l'hommage,
Des bons esprits vous avez le suffrage
Et le sceptre de la raison.
La longue habitude du monde,

Du vrai savoir source féconde,
Le tableau comparé des états différents,
Les égards mesurés sur l'échelle des rangs,
Tant de prétentions rivales,
Tant de fortunes inégales;
Les intérêts qui viennent se croiser,
Les passions qu'il faut apprivoiser,
Le besoin de soumettre au joug des circonstances
De l'intraitable vérité
L'incommode sévérité,
Le tact de l'à-propos, le soin des convenances;
Tant de fugitives nuances
De bonne heure exerçant votre jeune raison,
Ont de votre pensée étendu l'horizon.
Dans ses jeunes ans une belle,
Connoissant peu le monde et les secrets du cœur,
De son sexe adoré n'est encor que la fleur;
Avec le temps elle en est le modèle;
Depuis ses premiers ans, jusqu'à l'âge avancé,
Tout ce qu'elle a senti, tout ce qu'elle a pensé,
Le souvenir, l'étude, la lecture,
L'art qui fertilisa les dons de la nature,
Aux succès du présent font servir le passé.
Son jugement, lentement exercé,
Comme un fruit mûr s'est fait attendre;
On aimoit à la voir, on se plaît à l'entendre;
On ne lit plus son destin dans ses yeux;
Ses attraits peuvent moins, sa prudence instruit mieux;

N'excitant plus du cœur les terribles orages,
Moins turbulent, son pouvoir est plus doux;
Ses charmes enivrants l'entourèrent de fous:
Ses charmants entretiens l'environnent de sages;
Elle éclaire sans enflammer;
En elle la raison peut encor nous charmer:
On la flattoit, on la révère,
Et l'art de gouverner remplace l'art de plaire.

Telle autrefois, dans son brillant déclin (15),
J'ai vu la célèbre Geoffrin,
D'un choix de vieux amis aimable présidente,
Et quelquefois utile confidente.
Son zèle généreux de leurs besoins discrets
Souvent, à leur profit, surprenoit les secrets:
Pour elle une bonne œuvre étoit une conquête,
Les pauvres des amis, leur bonheur une fête,
Son luxe des bienfaits, la vertu son pouvoir,
Son esprit le bon sens, la raison son savoir;
Au talent jeune encore elle ouvroit la barrière,
Accueilloit la vieillesse au bout de sa carrière,
Et ses élèves triomphants
Venoient de leurs lauriers couronner ses vieux ans.
Avec quel art, sur-tout, dans ses mains souveraines,
Des conversations elle tenoit les rênes!
Elle rendoit l'essor à la timidité,
En imposoit à la témérité;
Du froid conteur excitoit la paresse

De l'argumentateur, dont l'âpre sécheresse
Effarouche les ris et même la sagesse,
Désarmoit la ténacité.
Avec l'âge avancé, l'âge mûr et l'enfance,
De son utile expérience
Gardoit la vieille autorité;
Dans sa naissance étouffoit la dispute,
Ou, des opinions encourageant la lutte,
Faisoit de nos débats sortir la vérité;
Exerçoit sans rigueur sa douce surveillance;
Par un accent de bienveillance
Tempéroit la sévérité;
Consoloit la laideur, conseilloit la beauté,
Calmoit l'emportement, réprimoit la licence;
Maintenoit le bon ton, père de la décence,
Rendoit la modestie à l'orgueil effronté,
Le repentir au vice déhonté,
A l'affectation l'aimable négligence,
L'espoir à la foiblesse, au pouvoir l'indulgence;
Louoit par sentiment, et grondoit par bonté.
Aussi, vainqueur ou vaincu dans la lice,
Chacun satisfait en partant,
Dans le beau monde alloit contant
Ses piquants entretiens, son aimable police;
Autant que sa louange on aimoit sa malice,
Et l'orgueil même étoit content.
De là ce long respect et ce pouvoir suprême
Qu'elle exerça dans sa vieillesse même:

Elle plaisoit sans art, dominoit sans orgueil.
Aux limites de sa carrière,
Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière,
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
Guetter un mot, épier un coup d'œil:
Le jeune fou qui, dans le monde,
Le soir, ayant fini sa ronde,
Gâté par ses succès, en revenoit plus fat;
L'écrivain et l'homme d'état,
Chez elle, du bon goût étudioient le code.
Sans son aveu, nul n'étoit à la mode:
Les enfants du Midi, les habitants du Nord,
Le rang, la faveur, la naissance,
Pour être accrédités dans les cercles de France,
Venoient, dans son salon, prendre leur passe-port,
Et recevoir leurs lettres de créance.
Seule, elle triompha de nos goûts inconstants,
Et son hiver défioit son printemps.
Ainsi, dans les bosquets de Flore,
Quand le fougueux Borée emporte leurs débris,
La rose qui se décolore,
Belle encore au milieu de ses festons flétris,
Seule nous plaît, et seule règne encore.
Ah! permets, ombre que j'adore,
Que dans les Champs-Élysiens,
Entre tes amis et les miens,
Par mes ressouvenirs j'aille jouir encore
De tes aimables entretiens.

Quand mes foibles talents commencèrent d'éclore,
Il m'en souvient, de mon sort rigoureux
Pour corriger la funeste influence,
Ton honorable bienveillance
Me pressa d'accepter ses secours généreux :
Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais ;
Mais, en refusant tes bienfaits,
J'ai gardé ma reconnoissance.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

(1) Viens, reprends tes couleurs, ressaisis ton pinceau,
Et peins-nous à son tour le discoureur aimable.

Delille, après avoir, par une division heureuse, tracé les défauts qui viennent de l'esprit, et ceux qui tiennent au caractère, nous présente un homme aimable qui est exempt des uns et des autres. Ainsi les préceptes qu'il donne sont des exemples beaucoup plus faciles à saisir que des leçons et des maximes.

Nous ne chercherons pas trop loin le modèle qu'on pourroit se proposer dans la conversation. Nous laisserons parler ici madame de Vannoz :

A ces soupers mon enfance autrefois,
Du vrai bon ton étudiant les lois,
Venoit chercher et choisir ses modèles :
C'est sur les pas de ces guides fidèles,
C'étoit alors que, préludant mes vers,
Je recueillois ces préceptes divers.
Là j'écoutois cet éloquent poëte,
Qui, s'arrachant à sa douce retraite,
Venoit du Pinde, où régnent ses écrits,
Se reposer en un cercle d'amis,
Et qui, chargé de lauriers et d'hommages,
Daignoit encor sourire à nos suffrages.
Il paroissoit : un murmure flatteur
Nous annonçoit le moderne Virgile.
Bientôt muet, tout le cercle immobile
En l'admirant devenoit auditeur.
Si de son luth les fréquentes merveilles
Ont fait sa gloire et celle de nos jours ;

Si le génie éternise ses veilles,
Le dieu du goût enchante ses discours.
Voyez-le orner l'anecdote piquante!
De mille traits l'étincelle brillante,
Comme en ses vers, éclate en son débit;
De chaque objet chaque mot est l'image;
Toujours poëte, il peint tout à l'esprit;
Et sa mémoire en vain nous dit son âge...

Mais, qu'ai-je appris? Quand j'ose à mes essais
Mêler son nom et crayonner ses traits,
Il va chanter: ce poëte lui-même,
D'un art charmant qu'il embellit, qu'il aime,
Va dans ses vers dévoiler les secrets.
Mon Apollon, mon maître prend sa lyre:
Pour l'écouter, je me tais et j'admire.
Ma foible main, vous prêtant ses secours,
Vous conduisit jusqu'aux portes du temple;
Recueillez-y ses vers et ses discours,
Et recevez le précepte et l'exemple.

(*Conseils à une femme sur la Conversation.*)

(2) Les conversations sont l'état populaire.

Delille a mis en scène les conversations, les manières de la bonne compagnie; c'étoit le seul moyen de les faire bien connoître; il est difficile de les définir, et je crains bien ici de proposer une énigme dont on ne trouvera pas d'abord le mot.

Il est un pays, un peuple, ou plutôt une société dont on parle par-tout, sans qu'on sache précisément où elle est et ce qu'elle est; chacun se pique de lui appartenir, et la plus sanglante injure qu'on puisse adresser à un homme ou à une femme, c'est de leur dire qu'ils ne l'ont point vue. Cette société a des lois, sans qu'elle soit obligée pour cela de payer des législateurs, elle a des usages que par-tout on se vante de suivre aveuglément. Tout le monde y commande, tout le monde y obéit; on n'y donne rien à la faveur, on n'y laisse rien à faire à la fortune. Malheur aux étrangers qui y abordent; ils sont immolés à la divinité tu-

télaire du lieu, comme ceux qui abordoient dans la Tauride. Cette société est toujours dans un ordre parfait, et personne n'y est chargé de la police. On y absout, on y condamne en dernier ressort, et l'on n'y reconnoît point de juges. Depuis Périclès et Scipion, elle est toujours la même, quoiqu'on y aime le changement, et que la mode en soit comme la providence. Les siècles s'écoulent, les empires tombent, ceux qui la composent se dispersent; mais, quoique dispersés, ils conservent leurs lois, et, comme les Hébreux après la destruction de Jérusalem, ils forment encore une nation au milieu de toutes les autres. Cette singulière société est ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

Toute la législation de cette espèce de république est dans ces mots: *C'est l'usage.* Ces autres mots: *C'est de mauvais ton, cela ne s'est jamais fait*, suffisent pour contenir les novateurs les plus audacieux. Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'état dans cette république, c'est d'amuser ceux dont elle est composée. Le plus grand crime qu'on y reconnoisse, c'est d'y porter l'ennui. Lorsque quelqu'un ose s'y mettre au-dessus des lois, elle charge le ridicule de la défendre et de la venger. Le ridicule, toujours prêt à poursuivre ceux qu'elle condamne, veille sans cesse pour elle; il ressemble au vieux de la Montagne qui n'a point d'armée à ses ordres, mais qui envoie par-tout ses agents invisibles, et porte l'effroi jusque chez les grands de la terre.

(3) L'orgueil discret, la morgue taciturne,
De ce savant, lucubrateur nocturne,
Qui, dans le fond de son docte réduit,
De ses tablettes vermineuses
Ayant compilé jour et nuit
Les richesses volumineuses...

Nous avons cité, dans les notes du premier chant, ce que dit La Bruyère des érudits. Bondi a fait aussi le portrait du pédant qu'il termine ainsi:

« Chacun, fatigué par l'ennuyeux déclamateur (*), se détourne, se lève ou change de place, en attendant la fin. Mais Lisinda, plus polie, plus patiente, qui se tient près du pédant Aristarque, semble applaudir, quoique occupée d'autre chose, à ses sots propos; puis elle rit sous cape; et heurtant son voisin Thyrsis, tantôt avec les coudes, tantôt avec le genou, elle cherche à le réveiller, et fait naître les sourires et les moqueries silencieuses. A la fin on entend un *bravo* ironique, arraché par l'ennui. A ce cri qu'il attendoit, le pédant, vrai ballon gonflé de vanité, se caresse le menton, promène sur sa poitrine sa main velue, arrange ses vêtements. Laissant un libre cours à l'étonnement des autres, et repassant en soi-même les brillants éloges dont il vient d'être l'objet, il garde enfin le silence. »

Sterne a dit une chose fort ingénieuse sur les érudits : « Le savoir est le dictionnaire des sciences, mais le bon sens est leur grammaire. »

(*) . . . . . lutanto al lungo
Nojoso declamar storcesi ognuno,
O in piè si rizza, e va cangiando loco
Aspettandone il fin. Ma la vivace
Lisinda accorta, che vicina siede
Al pedante Aristarco, approvar mostra,
Benchè d'altro occupata, i detti insulsi,
Poi sott' occhio sorride, e il vicin Tirsi
Or col gomito urtando, or col ginocchio,
Stuzzica e scuote, e al sogghignar dà moto
Ed ai taciti scherni. Alfin si sente
Il comun grido dalla noja espresso
D'un ironico *bravo*. Al suon di questa
Voce aspettata quel pallon ripieno
Dell' elemento suo gonfiasi, e il mento
Tardo si liscia, e la pelosa mano
Striscia sul petto, e ricompon la vesti;
E alfin, lasciando agli stupori altrui
Libero il corso, si concentra, e seco
L'alte sue lodi ruminando, tace.

(4) Il ne dit point qu'il fait chaud, qu'il fait froid,
Dans quelle année, en quel endroit,
Les vivres furent chers, la moisson abondante.

Ces diseurs de riens ont été assez bien caractérisés par Théophraste. Voici quelques traits de son *Parleur insipide.*

« Il s'échauffe dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères: de là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville: il dit qu'au printemps, où commencent les bacchanales, la mer devient navigable; qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, et feroit espérer une bonne récolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des mystères: il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième du mois: il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion; et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle que les mystères se célèbrent dans le mois d'août, les Apaturies au mois d'octobre, et à la campagne; dans le mois de décembre, les bacchanales. Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre: car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires? »

(5) Mais il hait encor plus le jargon précieux
Dont l'hôtel Rambouillet tourmentoit nos aïeux.

La Bruyère faisoit sans doute allusion aux conversations de l'hôtel Rambouillet, lorsqu'il dit: « Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme

tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de rébus; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement: une chose vous manque, c'est l'esprit: ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres. Voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre; je vous tire par votre habit, et je vous dis à l'oreille: Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

Montaigne s'étoit déja moqué de ces parleurs à prétentions, qui se détournent de leur voie un quart de lieue pour chercher un bon mot ou une belle phrase. « La recherche des phrases, dit-il, vient d'une vanité puérile et scolastique. C'est aux paroles, ajoute-t-il, à servir et à suivre.... Le parler que j'aime est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque, plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné d'affectation, déréglé, décousu et hardi, etc. »

(6) Disciple heureux de la nature,
D'une phrase naïve et pure
Il ne demande point pardon.

Théophraste, après un long séjour à Athènes, fut reconnu pour étranger, et appelé de ce nom par une marchande d'herbes; elle remarqua qu'il n'avoit point dans son langage ce je ne sais quoi d'attique auquel on reconnoissoit les Athéniens. Théophraste avoit-il fait une faute contre la langue d'Athènes? Non; il la parloit seulement avec plus de correction que les autres; il la parloit comme elle étoit dans les livres; ce qui pouvoit être une faute contre l'usage.

La même chose arriveroit à un étranger qui viendroit à Paris, et qui n'auroit étudié la langue française que dans les livres. Un bon nombre de Français, et même de Parisiens, pourroient être pris ainsi pour de véritables étrangers; premièrement les pédants, qui veulent mieux parler que les autres; secondement, plusieurs grammairiens de profession, qui ont négligé d'étudier leur langue dans la bonne compagnie.

(7) Damon le clabaudeur, en mugissant, arrive :
Du bas de l'escalier, par de fréquents éclats
Son formidable abord s'annonce avec fracas.

L'auteur des *Caractères* a tracé le portrait de cet homme bruyant. Nous en citerons un autre moins connu; c'est celui qu'a fait Bondi dans son poëme italien. Ces sortes de comparaisons serviront à faire connoître la supériorité du poëte français, et peuvent tourner à l'amusement des lecteurs:

« Mais quel bruit entends-je(*)? Au secours! à l'aide!

(*) Ma qual odo romor?... Soccorso! aita!
Chiudi gli orecchi, amico, e dal torrente
Di rovinose e rapide parole
Difenditi, se puoi: sento che giunge
Il garrùlo Alcimon. Odi già come
Fuor della soglia ancor da lungi grida
Con alta voce, e alle atterite orecchie
Dà dell' arrivo suo non dubbio avviso.
Sì paziente timpano o sì forte
Non v'è, che un' ora alla incredibil regga
Strana loquacità. Dovunque ei giunge,
Entrato appena interroga, e risponde
Tutto egli solo, e mille cose ei chiede,
Di mille informa, logico ragiona,
Storico narra, ed orator perora,
Nè fiato prende, e se altro a dir non resta,
Ripete ancora, e senza posa ci parla.
Ognun l'incontro ne paventa, e schiva

ferme les oreilles, mon ami, et défends-toi, si tu peux, contre le torrent de ces paroles rapides et violentes. Je vois venir le bavard Alcimon. Écoute, comme encore loin de la porte, il crie d'une voix haute, et donne une connoissance non douteuse de sa venue aux oreilles épouvantées. Il n'est point de tympan assez patient, ou assez fort pour résister une heure à son étrange et incroyable loquacité. Par-tout où il se présente, à peine entré, il interroge et répond tout seul; il demande mille choses, il fait part de mille autres. Logicien, il raisonne; historien, il raconte; et orateur, il pérore. Il ne reprend pas haleine; s'il n'a plus rien à dire, il se repète, et parle sans cesse. Chacun frémit à sa rencontre, et évite de se trouver près de lui. Malheur à celui qu'il surprend à l'improviste! En vain il lutte contre ce déluge de paroles: il faut qu'il écoute malgré lui. Ainsi qu'un voyageur surpris, dans sa route déserte, par une pluie imprévue, se met à l'abri près du tronc d'un chêne

D'essergli appresso. Misero colui
Ch' ei coglie incanto. Ei si contorce invano
Delle parole al diluviar dirotto,
Che forza è pur che suo malgrado ascolti,
Qual pellegrin, che per deserta via
Colto all' aperto da improvvisa pioggia
Ricovra al tronco di ramosa quercia,
E in se ristretto e rannicchiato aspetta
Che passi o scemi il tempestoso nembo.

E qual por freno all' impeto che il porta?
Digli che taccia, ei non t' ascolta; parla
Tu stesso, ei grida e ti sopprime; dormi,
Egli segue a parlar; svegliati, e il trovi
Che parla ancora, e con perpetuo suono
Ti senti intorno l'instancabil voce.
Come notturno avegliarin, se scocca
L'interno gioco al turbinoso giro
Della veloce sprigionata ruota,
L'elastico martello il cavo seno
Celere batte del sonoro bronzo,

garni de branches, et blotti, attend que l'orage passe ou diminue.

« Quel frein y auroit-il à son impétuosité? dites-lui de se taire, il ne vous écoute pas; parlez vous-même, il crie et vous réduit au silence; dormez-vous? il continue de parler; vous réveillez-vous? vous le trouverez encore parlant. Partout vous retrouvez le son perpétuel de son infatigable voix. Comme un réveille-matin, dont le ressort se détache, fait retentir rapidement de son marteau élastique le bronze sonore, multiplie les coups et chasse rapidement le sommeil de l'oreille qui est frappée; de même la langue de ce bavard, telle qu'un outil fait avec art, agit avec volubilité. Elle étourdit, elle rend sourd, et force à fuir en se bouchant les oreilles avec les mains. Mais vous le fuyez en vain; il vous donne la chasse. S'il ne peut vous atteindre, il élève la voix; resté seul, il continue à parler, et s'embarrasse peu qu'on l'écoute. Il n'abhorre rien dans la nature

Onde ai colpi frequenti. e quai di densa
Grandine spessi, dal percosso orecchio
Rapido fugge e spaventato il sonno;
Tal non mai ferma la sua lingua o muta
Di molle sembra artifizioso ordigno,
O sì ruota volubile e sonora,
Che il capo introna, lo stordisce, e assorda,
E con le mani negli orecchi sforza
A cercar scampo con la fuga altrove.
Ma fuggi indarno, ch' ei t' incalza, e dove
Non giunge il passo, alza la voce, e parla
Fin che ti vede, e poichè sol rimane,
A parlar segue, et di parlar contento,
Poco si cura poi che alcun l'ascolti.
Cosa nella natura ei non aborre
Quanto il silenzio; nè a null' altro nacque
Fuorchè a parlar, parlando visse, e vuole
Parlar morendo, e nella tomba ancora,
Continuando della lingua il moto,
Di franger spera il ferreo sigillo
Che morte al labbro taciturno imprime.

autant que le silence; il n'est né que pour parler, il a vécu en parlant, et veut parler en mourant; dans sa tombe même, continuant de donner du mouvement à sa langue, il espère briser le cachet de fer que la mort imprime à sa bouche. »

(8) La bonté fait sa politesse,
Le malheur est sacré pour sa délicatesse.

Voltaire a défini ainsi la politesse.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grace est au visage;
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

« La politesse, dit Duclos, est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; elle en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation, si elle est fausse; et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. »

Delille ne s'est point occupé de définir la politesse; il s'est contenté de nous montrer l'homme poli.

Ce que Stillingfleet dit de la politesse, dans son *Poëme sur la Conversation*, mérite d'être cité :

« Étudiez avec soin la politesse (*): elle vous apprendra les manières de parler et les gestes que la mode avoue. En vain l'affectation, à l'air de matrone, et la pétulance avec ses familières grimaces cherchent à la contrefaire. Elles luttent contre la nature pour se faire applaudir, se tour-

(*) Study with care politeness, that must teach
The modish forms of gesture and of speech:
In vain formality, with matron mien,
And pertness apes her with familiar grin:
They against nature for applauses strain,
Distort themselves, and give all others pain:
She moves with easy, though with measured pace,
And shews no part of study, but the grace.

mentent et fatiguent les autres. La politesse marche d'un pas plein d'aisance, quoique mesuré, et de tout ce qu'elle a étudié ne fait voir que la grace. »

Je connois des censeurs chagrins qui déclament contre la politesse, en disant qu'elle est contraire à la franchise, et qu'elle dispense trop souvent l'homme d'être bon, en lui donnant la facilité de le paroître. La politesse se sert des mots qui n'appartiennent qu'aux vertus sociales. Il lui arrive même quelquefois d'en exagérer, d'en dénaturer le sens, ce qui fait qu'on est embarrassé, lorsqu'on veut exprimer une véritable affection, un sentiment qu'on éprouve. Une politesse affectée peut contribuer à corrompre le langage des sentiments; ce n'est pas cependant une raison pour proscrire la politesse; car les gens qui en abusent ainsi ne manqueroient pas d'avoir, pour corrompre la langue des sentiments, mille autres moyens qui ne tourneroient ni au profit des mœurs, ni à l'agrément de la société. Tous les jours les mots consacrés à la morale sont dans la bouche de gens qui n'ont point de morale, ce qui n'empêche pas que ces mots ne signifient encore quelque chose.

(9) Le sarcasme cruel, la mordante épigramme,
Et l'ironie au ris moqueur.

La plaisanterie, dit un écrivain que nous avons déja cité, est le talent le plus agréable pour la conversation; mais comme il est infiniment rare, on y a substitué les mots piquants, et ce qu'on appelle le persiflage; précisément, comme quand un habillement trop cher se met à la mode, ceux à qui leurs facultés ne permettent pas de se le procurer, se contentent de quelque chose d'approchant, qui imite la mode tant bien que mal. Bien des gens appellent plaisanterie l'art de dérouter un homme dans son discours, de lui faire perdre contenance, de le rendre ridicule, et de faire sortir les défauts de sa personne et de son esprit.

Duclos appelle le persiflage un amas fatigant de paroles

sans idées, une volubilité de propos qui font rire les sots, scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides, et rendent la société insupportable. Ce mauvais genre est quelquefois, ajoute-t-il, moins extravagant, et alors il n'en est que plus dangereux; c'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant à-la-fois instrument et victime de la plaisanterie commune, par les choses qu'on lui suggère et les aveux ingénus qu'on en tire.

Les gens qui font trop usage de cette gaieté oublient que, lorsqu'ils donnent un ridicule, ils acquièrent un vice. Ce qui tue la gaieté, c'est l'esprit de dénigrement, la malignité des propos, l'usage cruel et plat des mystifications. Après ces explosions de la haine ou de la méchanceté, tout languit, tout paroît froid, insipide.

(10) Ah! je la reconnois: noble et simple, son nom,
A tous nos jeunes fats j'en demande pardon,
Est Modestie.

Les personnes modestes sont presque toujours prises au mot dans le monde: voilà pourquoi le ton tranchant est devenu de mode. Ma réputation, disoit Duclos, n'a commencé que du moment où j'ai dit que j'avois de l'esprit.

L'auteur des *Lettres persanes* cite un exemple remarquable du ton tranchant. Il parle de deux savants qui avoient une grande célébrité. « Leur conversation, dit-il, me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci: ce que j'ai dit est vrai, parceque je l'ai dit; la conversation du second portoit sur autre chose: ce qu'on a dit n'est pas vrai, parceque je ne l'ai pas dit. »

L'homme modeste ne plaît guère que parcequ'il n'interrompt personne. S'il garde le silence, ceux qui parlent devant lui ont assez de candeur pour croire qu'il ne se tait que pour avoir le plaisir de les écouter.

Lord Chesterfield recommande à son fils, non point tant

d'être modeste que de le paroître. La modestie, lui dit-il, sera votre seul hameçon, quand vous pêcherez aux louanges.

Morellet, dans son morceau sur la conversation, parle d'une certaine fausse modestie plus oppressive et plus insultante que le ton tranchant et décisif. Voici à-peu-près le langage de ceux qui ont cette fausse modestie, qui n'est autre chose que le dernier raffinement de la vanité. « Ce qu'ils ont l'honneur de vous dire leur semble démontré; mais c'est seulement leur opinion, qui ne peut servir de loi à personne. Si on n'est pas de leur avis, c'est sans doute parcequ'ils ont le malheur de s'expliquer mal, et qu'ils ne se sont pas fait entendre; ils prient qu'on leur permette de répéter ce qu'ils ont déja dit, persuadés qu'on se rendra à l'évidence de leurs raisons. Ils ne prendroient pas la liberté d'être d'un avis différent du vôtre sur d'autres matières; mais pour celle qu'on traite, ils en ont fait une étude particulière, qui les autorise à dire leurs sentiments, etc., etc. »

Le *Spectateur* fait ainsi le portrait d'un homme modeste: « Lucceius a du savoir, de l'esprit, de l'enjouement, et de l'éloquence; mais avec tous ces avantages, il n'a pas le moindre dessein ambitieux en tête. Peut-être aussi que le vulgaire croit, à cause de cela, qu'il n'a point de génie; mais ses amis sont bien persuadés qu'il est d'une habileté consommée. Il ne cherche pas à se faire admirer, et il n'a pas besoin de l'éclat extérieur. Ses habits lui plaisent, pourvu qu'ils soient à la mode et qu'ils le tiennent chaudement; la société lui est agréable, s'il y trouve des personnes polies et d'un bon naturel. Il ne demande ni le superflu dans les repas, ni la grande joie en compagnie, ni rien d'extraordinaire pour le divertir. Dépouillé de préjugés, et maître de ses passions, il fournit sa carrière si doucement, qu'il trouve par-tout plus d'esprit, plus de bonne chère, et plus de gaieté qu'il ne lui en faut pour goûter le plaisir de la vie. »

« Le ton positif et tranchant, a dit Sterne, est une absur-

dité; si vous avez raison, il diminue votre triomphe; si vous avez tort, il ajoute à la honte de votre défaite. »

(11) Que l'indifférent égoïste,
D'un air distrait, insouciant et triste,
Semble, à regret, supporter vos discours.

Voici comment le poëte italien Bondi nous peint l'égoïste qui parle sans cesse de lui-même :

« Voyez-vous celui-ci qui entre, ne songeant qu'à lui seul (*)? Ses profondes pensées ne l'occupent que de lui-même, il prend tant de soin de lui qu'il en dispense les autres. Son nom est *Moi*. Jamais aucun autre mot ne sort de sa bouche si fréquemment, ni avec autant d'emphase. La nature l'a formé seulement d'air, et très rempli de lui-même. Ensuite elle lui a dit : Règne ; vis en te constituant le centre de l'univers ; tous les mortels tireront de toi la lumière ; occupe tous les autres de toi ; que ton nom soit placé dans tous tes discours ; occupe de tous les évènements qui te seront personnels, ceux qui ne te demanderont jamais à les connoître ; qu'à contre-temps, et que toujours retentisse dans ta bouche le respectable *Moi*.

(*) . . . . . Quello ravvisi
Ch' entra se sol mirando? Il gran pensiero
L'occupa di se stesso, e tanta ei prende
Cura di se, che ne dispensa il mondo.
Suo nome è l'*Io*, ned altra voce mai
Esce dal labbro suo nè più frequente,
Nè con enfasi egual. Natura il fece
D' aria sola temprandolo, e di molta
Opinion; poi, Regna, disse, e vivi
Centro dell' universo: ogni vivente
A te raggio sarà; tu sempre e tutti
Occupa di te stesso; il nome tuo
Entri in ogni discorso, e de' tuoi casi
Non mai chiesti da alcun stanca ogni orecchia,
Ridicolo e importuno, e ad ogni incontro,
E fuor di tempo eternamente suoni
Nella tua bocca il rispettabil *Io*.

« Ainsi dit la nature, et lui, il prit son vol en sortant de ses mains ; il s'empressa de ne parler que de lui-même, répandant au loin dans les appartements et dans les cercles babillards le *Moi* qu'il répétoit sans cesse. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Il n'y a nul refuge, point de sujet si étranger qui puisse défendre ses interlocuteurs de ce *Moi*. C'est avec ce mot qu'il traite toute matière, qu'il réduit, qu'il contourne, calcule, confronte tout, rapproche tout de soi. Il est de sa vie, de ses pensées, de ses rêves perpétuellement le citateur, le sujet, et le journal. »

(12) Bien dire et bien entendre est l'art de converser.

L'art de bien entendre est peut-être plus rare que celui de bien parler. Fontenelle, dans un âge avancé, disoit : « Ce qui me console de quitter la vie, c'est qu'il n'y a plus personne qui sache écouter. » — « L'obligation d'écouter, dit Morellet, dans son *Essai sur la Conversation*, est une loi sociale qu'on blesse sans cesse. L'inattention peut être plus ou moins impolie, et quelquefois même insultante ; il est

Così disse natura, ed ei di volo
Le uscì di mano, e frettoloso corse
A ragionar di se, largo spargendo
Nelle sale, e nei circoli loquaci
L'*io* ripetuto : *io son, io feci, io penso.*
Senza *io* nulla sa dir, nè v' è discorso
Ch' ei non citi se stesso, esempio eterno,
O paragone. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Non v' è ripiego,
Non argomento sì stranier, che possa
Difender da quel *io:* di questa voce
Illustra ogni materia, ogni commento
Volge, riduce, calcola, confronta,
Approssima a se stesso, di sua vita,
Di se, de' suoi pensier, de' sogni suoi
Perpetuo citator, storia, e giornale.

bien difficile cependant de ne pas se rendre coupable de ce tort avec les sots; mais c'est aussi une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de les éviter. »

(13) Et le talent le plus sublime,
Pour garder long-temps notre estime,
A besoin de variété.

Rien ne déplaît dans la conversation comme la monotonie; l'esprit même le plus cultivé ne peut racheter ce défaut. Un homme qui s'exprimoit toujours du même ton et de la même manière, parloit un jour devant madame du Deffant qui étoit aveugle. Madame du Deffant, impatientée d'entendre le discoureur, l'interrompit en lui disant: *Fermez-moi donc ce mauvais livre.* On ne peut faire une critique plus ingénieuse de la monotonie.

(14) . . Tel, sur la scène des eaux,
Le mouvement qui se propage,
Gagne de proche en proche, et jusques au rivage,
En cercles onduleux on voit rouler les flots.

Cette comparaison ingénieuse est empruntée de Pope, dans la quatrième épître de l'Essai sur l'Homme. Voici comment Delille a traduit l'auteur anglais, lorsqu'il compare les liens qui resserrent les intérêts de la société, aux cercles que forme un caillou jeté dans l'eau.

C'est ce caillou jeté dans un étang paisible:
En tombant il décrit un cercle imperceptible;
Un autre lui succède, et tous les flots troublés
Étendent jusqu'aux bords leurs cercles redoublés.

(15) Telle autrefois, dans son brillant déclin,
J'ai vu la célèbre Geoffrin.

Lord Chesterfield écrivoit à lord Stanhope qui se trouvoit à Paris: « Connoissez-vous madame Geoffrin? elle est

fort spirituelle, et, comme j'ai appris, ne reçoit chez elle que la meilleure compagnie. »

Tous les arts, comme tous les talents, étoient admis dans sa société, et chacun étoit sûr d'y trouver la considération qui lui étoit assignée par l'estime publique..... Chez elle la réunion de tous les rangs et de tous les genres d'esprit empêchoit qu'il n'y eût aucun ton qui dominât; elle ne cherchoit point à y occuper trop de place. Elle paroissoit le plus détachée de tout amour-propre, et savoit le mieux intéresser celui des autres. Elle avoit l'art de faire valoir l'esprit de ceux qui lui parloient, et de renvoyer chacun content de soi-même. C'est à elle que fut dit ce mot si connu de l'abbé de Saint-Pierre. Ils avoient long-temps conversé ensemble : *Vous avez été charmant aujourd'hui*, lui dit-elle. *Je ne suis qu'un instrument*, répondit-il, *dont vous avez bien joué.*

Plusieurs des gens de lettres qu'elle recevoit chez elle, d'Alembert, Thomas, et Morellet, ont payé un juste tribut à sa mémoire. Nous nous dispenserons de parler de ces éloges, qui viennent d'être recueillis et réimprimés avec le morceau *sur la Conversation* de Morellet. On peut encore consulter l'article qui lui a été consacré dans la *Biographie universelle.*

FIN DE LA CONVERSATION.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MALHEUR ET PITIÉ.

Préface.	Page 3
Chant I.	15
Notes du chant I.	39
Chant II.	49
Notes du chant II.	73
Chant III.	91
Notes du chant III.	123
Chant IV.	147
Notes du chant IV.	181

LA CONVERSATION.

Préface.	197
Prologue.	217
Notes du prologue.	227
Chant I.	231
Notes du chant I.	265
Chant II.	281
Notes du chant II.	315
Chant III.	327
Notes du chant III.	355

FIN DE LA TABLE.